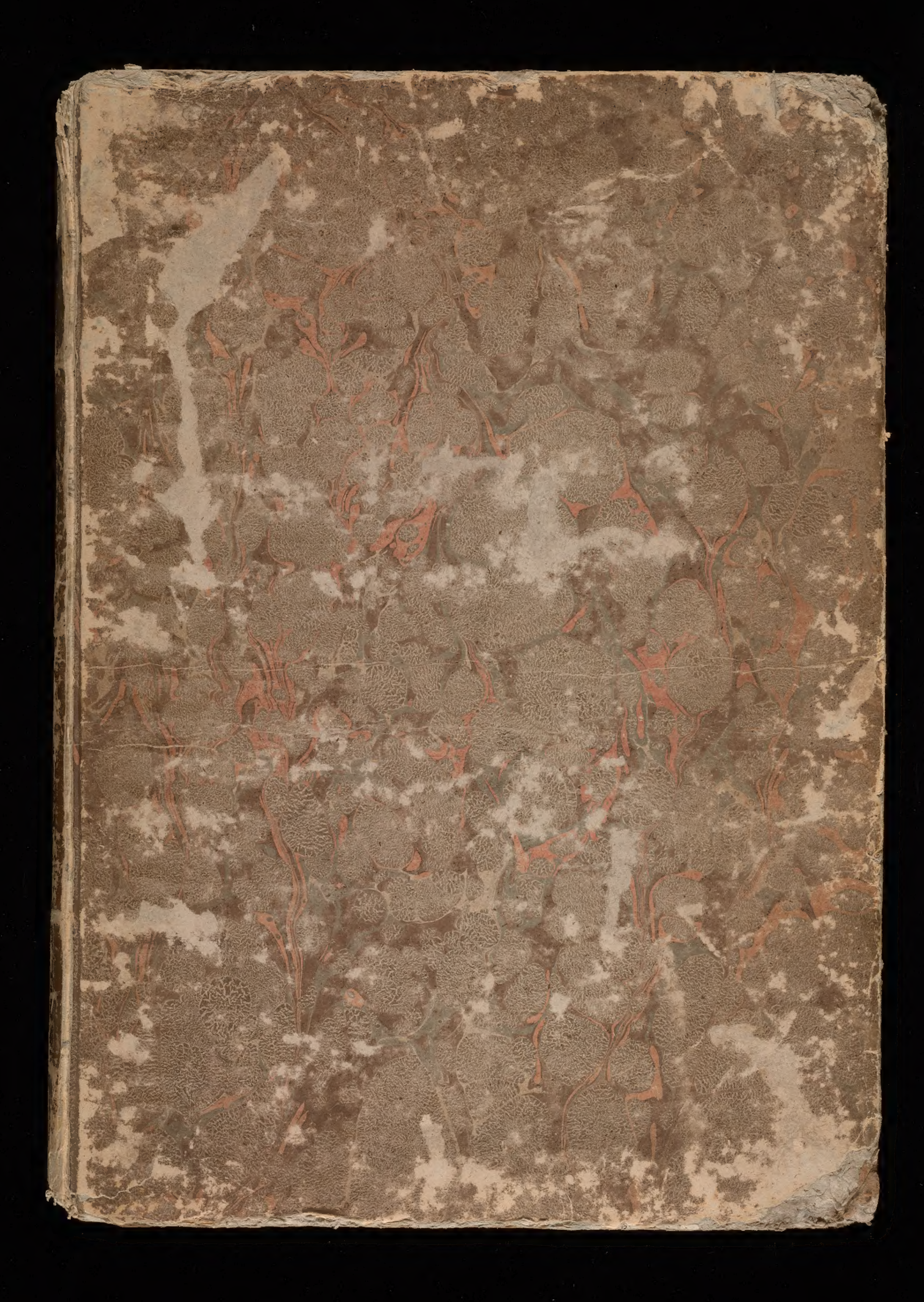
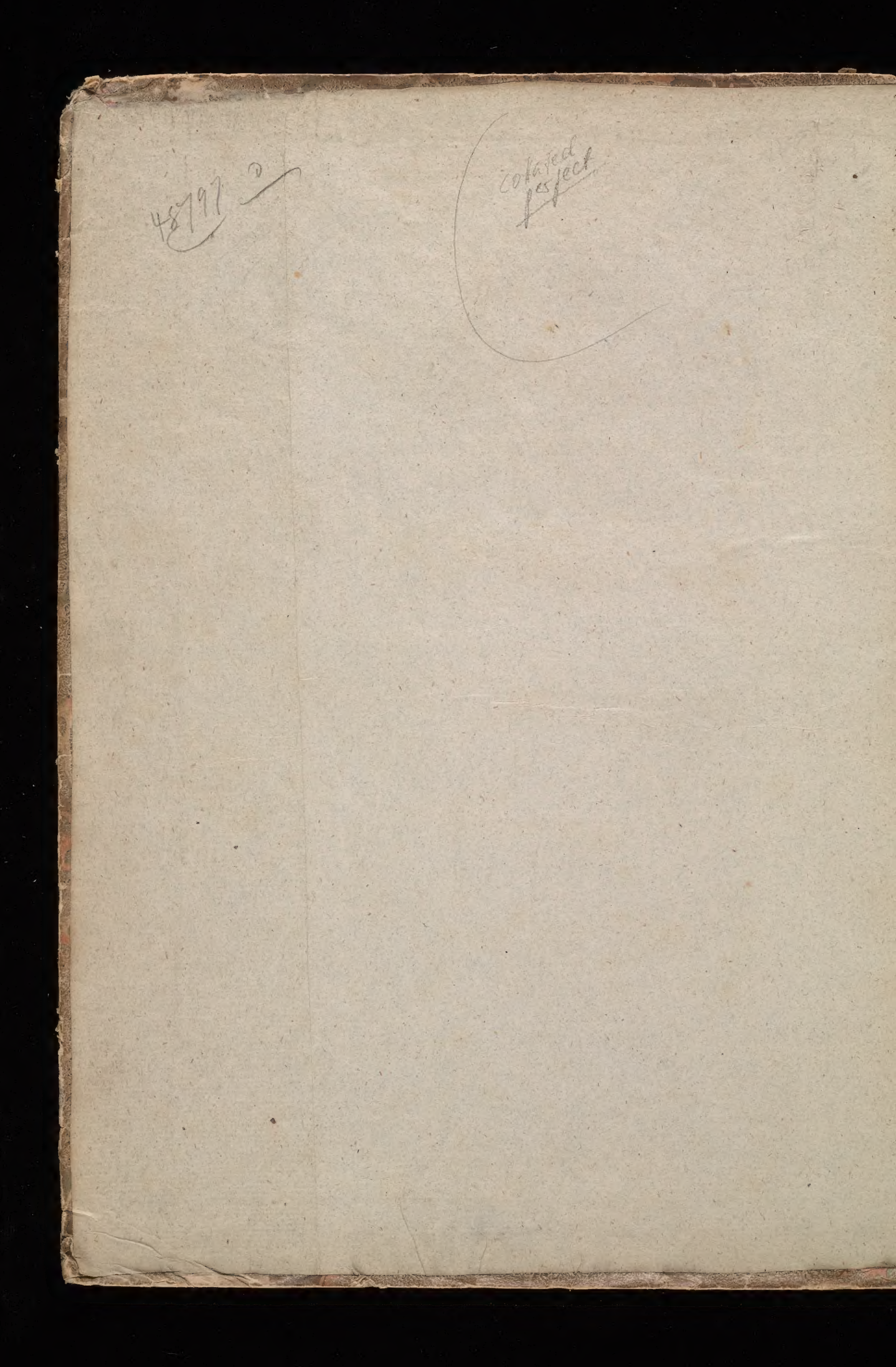
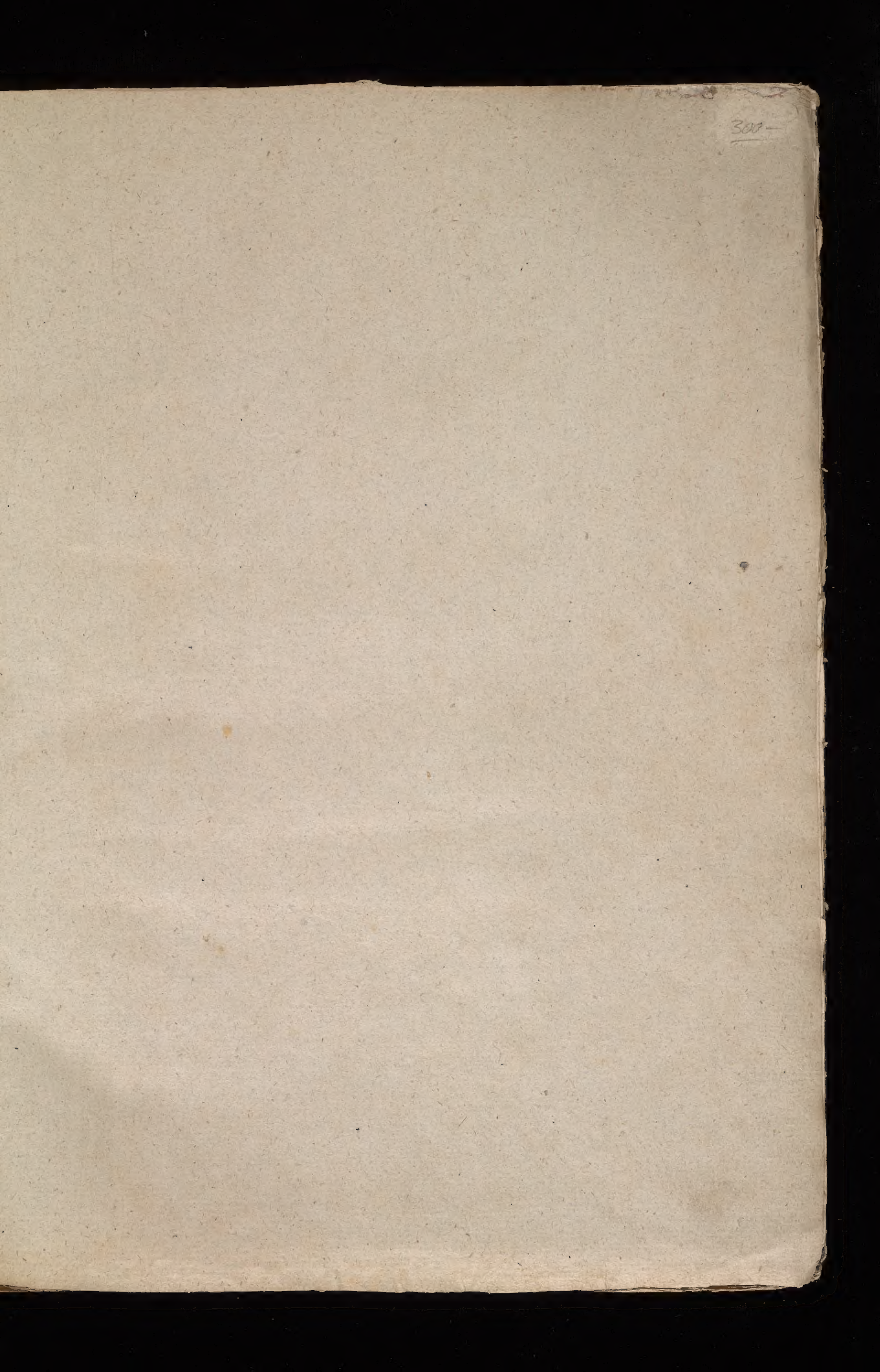



48797 D
collated
perfect


300-

CHOIX
DES
PIERRES GRAVÉES
DU
CABINET IMPÉRIAL
DES ANTIQUES
REPRÉSENTÉES EN XL. PLANCHES

DÉCRITES ET EXPLIQUÉES

PAR M. L'ABBÉ ECKHEL

DIRECTEUR DE CE CABINET ET PROFESSEUR
DES ANTIQUITÉS EN L'UNIVERSITÉ
DE VIENNE.

A VIENNE EN AUTRICHE
DE L'IMPRIMERIE DE JOSEPH NOBLE DE KURZBEK,
LIBRAIRE-IMPRIMEUR DE LA COUR.
MDCCLXXXVIII.

AVANT-PROPOS.

En publiant ce choix des pierres gravées antiques du Cabinet Impérial, j'efpère exciter parmi les amateurs étrangers la même fenfation agréable que l'on éprouve à l'annonce d'une découverte intérefsante. Ce n'eft pas que la collection, dont ces pièces font partie, doive être regardée comme nouvellement formée, mais parce que, renfermée autrefois dans ce que l'on nomme le Tréfor Impérial, où l'accès n'étoit pas si libre que l'auroient fouhaité les connoifseurs, elle y étoit, pour ainsi dire, enfevelie. De-là il eft arrivé que les Savans en ont à peine fait mention dans leurs ouvrages; car, à l'exception d'un petit nombre de pièces, tout le refte leur étoit prefqu' entièrement inconnu. (1)

Il n'eft guère pofsible d'indiquer l'origine et de donner l'hiftoire fuivie de cette riche collection. Elle s'eft apparemment accrue, comme il arrive fouvent, fans defsein formé, par l'acquisition fortuite et fuccefsive de plusieurs pièces ifolées, dont la réunion a compofé infensiblement un Cabinet digne du Prince auquel il appartient. On ignore donc fous quel règne chacune de ces pierres a été acquife, et on fait feulement que la plus fuperbe et la plus précieufe de toutes, celle que nous avons mife à la tête de ce recueil, eft due à l'Empereur Rodolphe II. comme nous le rapporterons dans la defcription de cette même pierre. Si l'on peut préfumer que plusieurs autres, et

(1) Parmi les connoifſeurs qui en ont donné quelque notice, il fuffira de nommer Mariette, qui lors de fon féjour à Vienne fous le règne de Charles VI. ayant examiné le Tréfor Impérial à loifir, avoue y avoir admiré un grand nombre de très belles pierres gravées, (*Traité de pierres gravées p. 353.*) et le favant Apoftolo Zeno, poëte Impérial fous le même règne, très-verfé dans la connoifſance de l'antique, qui, en parlant du Tréfor Impérial, s'exprime ainfi: *V e n'è un armaro intero di Cammei, alcuni de' quali fono di fmifurata grandezza et di eccellenti antichi maeftri. A confiderar bene fol quefto, ci vorrebbono mefi interi, non che una mezza giornata.* (*Lettere T. II. p. 329.*)

*

même les plus beaux Camées de cette collection, font également dûs au goût connu de ce Prince pour les beaux-arts, ce n'eſt qu'une simple conjecture deſtituée de toute preuve. Comme c'étoit à Prague que cet Empereur avoit fixé ſa résidence ordinaire, on eût peut-être trouvé des renſeignemens ſur ces achats dans les archives de cette ville, s'ils n'euſsent été diſperſés avec une partie des effets des Rois de Bohème pendant les guerres civiles et étrangères dont ce pays a été enſuite le théâtre. On ignore auſsi les noms des graveurs d'un nombre conſidérable de pierres, gravées depuis la renaiſsance des arts, que le Cabinet Impérial renferme, et dont quelques-unes ſont d'un travail exquis. Les anciens Gardes du Tréſor, dont on n'exigeoit qu'une fidélité à toute épreuve, manquoient ſans doute de connoiſsances en cette partie, et ne ſe ſentoient point cette vive paſsion pour les beaux-arts qui les auroit engagé à consigner dans les regiſtres la mémoire de ce qui pouvoit intéreſser la poſtérité. Ce ne fut que ſous le règne de MARIE THÉRÈSE qu'on retira enfin de ce commun dépôt les pièces relatives aux ſciences et aux arts, et qu'on les rangea dans les Cabinets reſpectifs qui alors ſe trouvoient déjà établis, et qui aujourd'hui par le nombre, la rareté, et le choix des pièces ſont devenus un objet de curiosité propre à attirer en cette capitale les connoiſseurs et les amateurs étrangers. En conſéquence de cet arrangement, toutes les pierres gravées furent auſsi tranſportées, il y a dix ans, dans le Cabinet des Antiques non-ſeulement afin que l'accès en fût moins difficile à ceux qui cherchent à s'inſtruire en cette partie, mais encore afin que, formant dès-lors une collection particulière, on pût auſsi ſonger à l'augmenter et à l'enrichir judicieuſement.

Quant aux accroiſsemens que cette collection a pris depuis qu'elle eſt confiée à ma garde, je puis les indiquer avec d'autant plus de ſatisfaction que c'eſt en même temps rendre un juſte hommage à la protection que S. M. L'EMPEREUR accorde aux beaux-arts. A mes inſtances il m'ordonna de

choisir dans la nombreufe collection de pierres gravées qui faifoient partie de l'héritage de feu S. A. R. Mgr. le Duc Charles de Lorraine, toutes les pièces qui pourroient fervir à enrichir et à orner le Cabinet de Vienne. Parmi celles que j'ai choisies, trois m'ont paru mériter d'être publiées, fuivant les principes que j'ai adoptés fur cela, et que j'expoferai dans la fuite: ce font celles qu'offrent les planches XVII. XXI. et XXXIX. Par un autre ordre de S. M. on a transporté à Vienne les pierres gravées, confervées depuis plus d'un siécle dans le château Royal d'Ambras en Tyrol, où elles avoient été rafsemblées par les foins des Archiducs d'Autriche. Mais de toutes ces pièces, au nombre d'environ deux mille, il en eft à peine quelques-unes dignes des regards des connoifseurs; d'où l'on peut juger combien la haute opinion du prix de cette collection étoit peu fondée. Une feule de ces pièces m'a paru convenir à mon plan: c'eft la tête d'Agrippine qui fe voit à la planche VI.

On avoit déjà autrefois projettée et même commencée la publication de l'ancienne collection Impériale des pierres gravées. " L'Empereur Charles VI. ,, dit Mariette (2) vouloit faire graver toutes fes Antiques. Le Sieur Daniel- ,, Antoine Bertoli, d'Udine, fon defsinateur en titre, et mon ami, mort de- ,, puis peu d'années, fut chargé dès 1724. de les defsiner. Il devoit aufsi pré- ,, sider à la gravure des planches; mais il eft arrivé de cette entreprife, ,, comme de la plupart de celles de la même efpèce que les Princes forment; ,, elle a été commencée, et prefqu'aufsi-tôt abandonnée. J'ai vu feulement une ,, des planches qui devoit faire partie de ce recueil, et M. Bertoli m'a afsu- ,, ré que c'étoit l'unique qui avoit été gravée. Elle l'a été par le Sieur Se- ,, delmayer, graveur qui a du talent, et qui defsine même afsez jufte. ,, Cette eftampe me fait regretter davantage la fuite. Elle donne la repréfen- ,, tation d'un extrêmement beau Camée etc. (3)

(2) *Traité p. 354.*

(3) La pierre dont parle ici Mariette, eft celle de notre planche II. Après bien des recherches, j'ai eu le bonheur de trouver

AVANT-PROPOS.

Beaucoup de perſonnes, aux desirs desquelles je ne devois pas me refuſer, m'ayant preſsé d'exécuter ce qui fut alors interrompu, j'ai cependant tardé long-temps à m'y réſoudre. Ce n'étoit pas certainement le travail qu'exige la deſcription, auquel je voulois me ſouſtraire, mais je prévoyois les difficultés et les déſagrémens qui ſe préſenteroient du côté des artiſtes. Il s'agiſsoit de chercher avant tout un deſsinateur qui copiât fidèlement le ſtyle ancien dans toutes ſes parties, talent aſsez rare en ce pays, où l'exercice n'en eſt pas fréquent. Je devois craindre ſurtout que, plus mon deſsinateur ſeroit ſupérieur dans ſon art, moins il voulût s'aſsujettir à cette exactitude ennuyeuſe et ſervile que j'étois bien déterminé d'exiger. S'il n'eſt toujours en garde contre ſa propre manière, me diſois-je, s'il ne peut réſiſter à la démangeaiſon d'embellir, s'il prétend corriger ce qui eſt défectueux ou lui paroît tel, la vérité étant trahie, mon but principal eſt manqué, et la plus belle pierre, dépouillée de ſon caractère antique, riſque d'être entiérement traveſtie en production moderne. Enfin quand j'aurois trouvé un deſsinateur non moins habile que fidèle, il me reſtoit à chercher un bon graveur qui pût et voulût ſuivre les deſseins avec la même ſcrupuleuſe exactitude.

Ces ſcrupules ont été enfin vaincus en réfléchiſsant, que je me trouvois en quelque ſorte en devoir de ne pas laiſser plus long-temps le public dans l'ignorance ſur ce que le Cabinet Impérial des pierres gravées contient à peu-près de plus précieux; et ce qui acheva de me tranquilliſer ſur la réuſsite des gravures, ce fut la perſuasion que, quelques ſoins que je me donnaſse à l'égard du choix et du travail des artiſtes, je ne parviendrois pourtant pas à contenter tous ceux qui ſont cenſés juges compétens dans cette partie, ou qui prétendent l'être. La grande réputation de Bernard Picart

ſembloit

l'eſtampe dont il s'agit. En la comparant avec l'original, j'ai reconnu que les portraits d'Auguſte et de Livie ſont manqués, et que dans les détails il y a même de fauſſes dimenſions. Cela ne fait pas beaucoup regretter la ſuite de cette entrepriſe.

sembloit devoir assurer les éloges donnés aux gravures de l'ouvrage du Baron de Stosch, et cependant avec quelle rigueur n'ont elles pas été censurées par M. de Gravelle, (4) par Mariette, (5) et par d'autres? Les estampes de M. de Gravelle, que Mariette ne peut assez louer, (6) sont désapprouvées par les Auteurs de la description des pierres gravées du Cabinet du Duc d'Orléans, et, à dire vrai, avec fondement. (7) Les mêmes auteurs reprochent aux gravures de l'ouvrage de Mariette, dessinées par le célèbre Bouchardon, que son style et sa manière y dominent trop pour qu'elles aient été copiées avec une exactitude scrupuleuse. (8) Mariette avoit fait le même reproche à Pierre-Paul Rubens à l'occasion de ses desseins des pierres gravées, (9) et à Pierre-Sante Bartoli, (10) quoique ce dernier eût acquis une grande célébrité dans l'art de copier les monumens anciens. Je n'entreprendrai point de juger à cet égard du mérite des ouvrages qui ont précédé le mien, ni de prononcer sur les opinions contradictoires que je viens d'exposer. En général, il n'est presque pas possible, dans ce qui ne dépend en grande partie que du goût, de réunir les suffrages, je ne dis pas de tous les amateurs, mais des connoisseurs mêmes; moins encore, quand ils sont d'un avis contraire, de les convaincre par des raisons évidentes et incontestables, et, pour ainsi dire, par des démonstrations mathématiques. Je reviens à mes gravures, et ce que je dois en dire ici, c'est que je me suis donné tous les soins qui ont dépendu de moi, à ce qu'elles représentassent les originaux avec la plus grande fidélité. Pour y parvenir j'ai trouvé de grands secours dans les talens et la bonne volonté du dessinateur que j'ai employé, et je ne puis assez louer soit son intelligence dans les règles de l'art ancien, soit sa fidélité dans l'expression du caractère et du style, soit sa patience à copier jusqu'aux plus petits défauts. Au jugement de tous les connoisseurs que j'ai consultés, j'aurois pu m'applaudir

(4) *Dans la préface de son recueil p. VII.*
(5) *Traité p. 332.*
(6) *Ibid. p. 335.*
(7) *Dans l'Avant-propos du Tome. I.*
(8) *Ibid.*
(9) *Traité p. 300.*
(10) *Ibid. p. 377.*

du fuccès le plus complet, si les graveurs eufsent apporté la même exactitude à fuivre les defseins de cet artifte eftimable. A l'égard du mérite de leur burin, il eft inutile que j'en parle, les eftampes étant fous les yeux du lecteur. Comme il a fallu non-feulement réunir le travail de plusieurs graveurs, pour que la publication de cet ouvrage ne fût pas différée de plusieurs années, mais aufsi laifser employer à chacun la manière à laquelle il s'eft habitué, de crainte qu'en fuivant une autre il ne vînt à tout gâter, il en eft réfulté une diversité de gravures dont le mérite eft inégal. Toutefois la fidélité, mon objet principal, ayant été gardée à force d'une rigueur conftante à l'exiger, je puis afsurer que le caractère des originaux eft toujours afsez reconnoifsable même dans les eftampes gravées par un artifte moins habile, comme dans celles où un autre plus habile a négligé de mettre en oeuvre toutes les finefses de l'art qu'il auroit pu y faire entrer.

Si je ne publie pas toutes les pierres gravées antiques du Cabinet Impérial, comme on a vu que c'étoit le projet fous Charles VI. mais feulement un petit choix de ce que j'y ai trouvé de plus digne d'être communiqué au public, j'efpère que le plus grand nombre de connoifseurs, loin d'en être mécontent, m'en faura gré. Indépendamment de la grande dépenfe que cela auroit caufé au libraire, le prix très-considérable d'un recueil aufsi volumineux en auroit trop reftraint l'acquisition et par conféquent le débit. D'ailleurs, des figures de Divinités, des têtes d'Empereurs, des allégories et des fymboles déjà, si j'ofe m'exprimer ainsi, tant de fois réchauffés, à quoi font-elles bonnes, si ce n'eft à ennuyer à grands fraix tout connoifseur ou amateur judicieux? Je ne crois pas non plus qu'il foit à propos de publier indiftinctement et fans choix chaque pierre gravée, par le feul motif que le fujet en étoit inconnu auparavant. Tous les connoifseurs conviendront, que dans aucune clafse des monumens antiques l'on ne rencontre tant de figures mal defsinées et plus mal exécutées, tant de futilités et de compositions pi-

toyables que fur les pierres gravées, fans parler des indécences les plus révoltantes. En grofsifsant les recueils par l'amas peu judicieux de pièces de cette forte, comme on l'a fait afsez fouvent, il étoit fans doute fort aifé, de publier des pierres gravées par milliers. Parmi celles même que renferme l'ouvrage de Mariette, il n'en eft que trop qui font évidemment d'un mérite fubalterne et qui portent l'empreinte d'un siècle peu favorable aux arts: d'autres font de la clafse des Talifmans et des Abraxas ou d'une main moderne, de l'aveu même de l'auteur. Toutes ces fortes de pierres ne devoient pas trouver place dans mon recueil.

Après ce que je viens de dire, on aura, fans doute, déjà entrevu le plan que j'ai fuivi dans le choix qu'offre cet ouvrage. J'ai commencé par en bannir tous les fujets d'une indécence frappante. J'ai mis enfuite de côté toutes les simples têtes de Divinités et d'Empereurs qui ne préfentoient rien de nouveau ou de remarquable, à moins qu'elles ne m'eufsent paru mériter de faire exception à cette règle. J'ai choisi préférablement les pierres diftinguées par leur grandeur: à peine un autre Cabinet de l'Europe en contiendra-t-il un aufsi grand nombre, et, à l'exception de l'Apothéofe d'Augufte, elles étoient prefque toutes inconnues jufqu' ici. Enfin parmi les petites, j'ai cru devoir préférer les pièces de composition, dans lefquelles, comme dit Mariette, (11) „ on a toujours à admirer des beaux tours de figures, des proportions élégan-„ tes et fines, des groupes favamment difpofés, une infinité de beautés de dé-„ tail, furtout si les originaux font l'ouvrage d'une bonne main. " Maintenant si l'on considère les bornes étroites que je me fuis fixées, il ne paroîtra pas furprenant que, malgré la richefse du Cabinet Impérial, cet ouvrage ne contienne pas plus de quarante planches.

(11) *Traité p. 335.*

A l'égard de la defcription et de l'explication, je n'ai eu garde d'imiter ni la prolixité accablante de Beger, ni la fécherefse du recueil de M. de Gravelle, où le lecteur qui cherche à s'inftruire, fe trouve dans le cas d'un voyageur errant dans une contrée ftérile et fans hofpice. Je me fuis furtout abftenu de hafarder des conjectures peu fondées; car si le fujet eft clair et connu par des points de mythologie ou d'hiftoire, il fuffit de l'indiquer en peu de mots; et s'il eft trop ambigu, ou abfolument indéchiffrable, défaut très-commun aux types dont l'invention n'eft dûe qu'au libertinage, à de pures fantaisies, à la fuperftition, et peut-être à des fonges, de quelle utilité peuvent être des conjectures, le plus fouvent vaines et frivoles, malgré l'apparat d'érudition dont on peut les envelopper? On a bien fouvent fujet de remarquer avec le Marquis Maffei (12) „ le foible qu'ont les Antiquaires de „ vouloir rapporter tout ce qu'ils entreprennent d'expliquer, ou à des points „ de mythologie connus, ou à de grands évènemens hiftoriques, et de vouloir y faire cadrer des fujets qui quelquefois ne font que de pur caprice, „ ou ne regardent que de simples particuliers qui n'occupent aucune place „ dans l'hiftoire. " De pareils Antiquaires ne fongeant qu'à deployer leur érudition, négligent le plus fouvent de rendre compte des qualités naturelles de la pierre, du mérite de la gravure, et de différens autres points inftructifs. Pour éviter des reproches si bien fondés, j'ai cru devoir tenir un jufte milieu, fuivant le confeil du fage Dactyliographe. „ Il arrive, dit il, (13) trop fréquemment „ que les Savans peu touchés des beautés de l'art, (dans les pierres gravées) n'y „ cherchent que l'érudition, tandis que ceux qui les regardent avec des yeux d'arti-„ ftes, y admirent l'excellence du travail, fans fe mettre en peine de ce qu'elles „ ont d'intérefsant pour l'intelligence de la fable et de l'hiftoire. Ainsi le „ plaisir n'eft prefque jamais complet, et cependant quelle fatisfaction et quel-

„ le

(12) *Voyez Mariette, Traité p. 401.* (13) *Mariette, Traité p. 49.*

„ le utilité ne retireroit-on pas d'une aufsi louable curiosité, si l'on allioit „ ces deux fortes de goûts qui ne devroient jamais aller l'un fans l'autre. " J'ai donc tâché de donner partout des explications nettes et fuffifantes, précédées de defcriptions courtes et précifes, et j'ai fupprimé toute érudition furabondante comme tout ce qui n'étoit pas immédiatement lié au fujet. Quand des obfervations fe font, pour ainsi dire, trouvées fous ma plume, et qu'elles m'ont paru inftructives et intérefsantes pour plus d'une forte de lecteurs, je les ai mifes en notes. Dans la defcription de la premiére pierre j'ai été un peu plus diffus, et on me le pardonnera, j'efpère, en faveur du grand prix de cette pièce admirable, et à caufe de l'importance du fujet.

Quelques-uns trouveront peut-être à redire que je me fois fervi de la langue françoife; mais je les prie d'être perfuadés que je ne m'y fuis déterminé qu'avec peine, et de juger, qu'ayant jufqu'ici publié mes ouvrages en latin ou en allemand, (ce que j'obferverai conftamment à l'égard des autres que je prépare,) je devois avoir de fortes raifons pour employer une langue qui à plus d'un égard m'eft étrangère. Il m'a paru que dans le cas peut-être unique, ou du moins très-rare, d'un ouvrage tel que celui-ci, deftiné à l'ufage des connoifseurs et des amateurs parmi toutes les nations cultivées, et ce font des perfonnes de toute condition, et même du beau fexe, il m'a paru, dis-je, que me fervir de la langue latine ou de l'allemande dans cet ouvrage, c'eût été vouloir le rendre inutile au plus grand nombre de ceux en faveur defquels je le publie. La langue vivante la plus répandue en Europe pouvoit feule convenir à mon but; celle qu'entendent non-feulement la plupart des Savans, mais certainement aufsi prefque toutes les perfonnes des deux fexes à qui l'on peut fuppofer la connoifsance et le goût des pierres gravées antiques. A ces traits qui ne reconnoît la langue françoife? je n'en excepte pas même ceux qui ont la prédilection la plus invincible pour leur langue maternelle ou pour le latin, cet idiome commun aux Savans de toutes les nations, mais

qui, pour le dire en paſsant, court grand riſque de ne plus l'être dans moins d'un siècle.

Comme je ne ſuis pas, à beaucoup près, aſsez verſé dans la langue françoiſe pour oſer m'en ſervir dans un ouvrage imprimé, j'avois prié d'abord un François de nation, qui à la connoiſsance de ſa langue en joint beaucoup d'autres en plusieurs branches de la littérature, de corriger en gros les fautes que j'aurois commiſes: cependant pour rendre exactement ma penſée, et expoſer toujours avec précision, conformément à mes idées, les matières que je traite, j'ai dû recourir encore à quelqu'un qui non-ſeulement poſsédât la langue françoiſe, mais qui eût de plus des connoiſsances analogues aux ſujets de cet ouvrage. C'eſt avec grand plaisir que je rends ici un témoignage public de ma reconnoiſsance envers M. le Baron de Locella, déjà fort avantageuſement connu dans le monde littéraire par ſon érudition claſsique, et ſurtout par ſa grande connoiſsance de la langue grecque. Cet ami généreux a bien voulu non-ſeulement m'aſsiſter très-efficacement dans la refonte entière de mes cahiers quant au ſtyle françois, mais je dois auſsi à ſon jugement, à ſon goût, et a ſon érudition plusieurs avis dont j'ai profité. C'eſt bien dommage que la foibleſse de ſa vue et de fréquentes indiſpositions qui ne lui permettent point d'application ſuivie, l'empêchent de rédiger les obſervations philologiques ſur divers auteurs grecs qu'autrefois il s'étoit plû à coucher par écrit en les étudiant.

TABLE DES PLANCHES.

APOTHÉOSE D'AUGUSTE.

PLANCHE I.

JE me félicite de pouvoir préſenter à la tête de cette collection une pierre qui fait l'admiration de tous les connoiſſeurs et l'éloge de l'ancienne gravure. Divers Cabinets de l'Europe en poſſèdent trois autres ſingulièrement diſtinguées par leur grandeur. De ces trois la première, qui ſe trouve à la Sainte Chapelle de Paris, eſt connue ſous le nom d'Agathe de Tibère, parce qu'elle repréſente cet Empereur avec la famille Impériale. (1) Les Antiquaires françois, après en avoir reconnu le prix, n'ont pas manqué d'en donner des eſtampes exactes accompagnées de remarques très-judicieuſes. (2) La ſeconde, qui appartenoit ci-devant aux Ducs de Parme de la Maiſon de Farnèſe, et qui ſe voit aujourd'hui à Naples dans le Tréſor Royal à Capo di Monte, eſt une Coupe d'Agathe orientale d'une grandeur conſidérable, ornée en dedans de figures allégoriques gravées en relief, et en dehors d'une tête de Méduse. Le Marquis Scipion Maffei, qui en a donné une eſtampe avec l'explication, vante cette pièce avec enthouſiaſme, et la met au-deſſus de tout ce qu'on a connu juſqu'ici dans le même genre. (3) La troiſième, qui faiſoit autrefois partie du Cabinet du Cardinal Carpegna, et qui ſe trouve actuellement à la Bibliothèque du Vatican, repréſente Bacchus et Cérès ſur un char de triomphe

(1) Dans les ſiècles d'ignorance on croyoit voir ſur cette pierre le triomphe du Patriarche Joſeph; de-là vient que le Roi Charles V. la fit placer, comme un ſujet de piété, dans le tréſor de la Sainte Chapelle.

(2) Voyez ce qu'en ont dit Triſtan de S. Amant, (*Commentaires hiſt. Tom. I. p. 81.*) Albert Rubens, (*Diſſert. de gemma Tiberiana.*) le P. Hardouin, (*Opera ſel. p. 711.*) Jacques le Roi, (*Achates Tiberianus.*) et le P. de Montfaucon. (*Ant. expl. Tom. V. p. 154.*)

(3) *Oſſervazioni letterarie T. II. p. 339.*

PLANCHE I. tirés par deux Centaures. Pour juger du prix de ce beau Camée, on peut confulter Philippe Buonarroti, l'homme de fon temps le plus inftruit en matière d'antiquités. (4)

Ces trois pièces ont chacune leur mérite particulier. L'Agathe de la Sainte Chapelle, outre fa grandeur de prefqu'un pied de haut fur dix pouces de large, eft unique par la richeffe de la compofition qui contient vingt-quatre figures. Celle de Naples fe diftingue autant par la fineffe du travail que par la qualité de l'Agathe, qui devoit être d'une épaiffeur extraordinaire, puifque la Coupe a environ trois pouces de profondeur. Quoique fort inférieure aux deux autres quant à la délicateffe de la gravure et aux grâces de la compofition, qui ne porte pas l'empreinte d'un beau fiècle, celle du Cardinal Carpegna eft également remarquable par fa grandeur prodigieufe de dix pouces de haut fur feize de large, et par la richeffe des couches de différentes couleurs.

La pierre que nous avons à décrire, eft compofée de deux couches: l'une qui fait le fond, eft de la plus belle Sardoine; et c'eft fur ce fond que repofent les figures gravées fur un lit blanc extrèmement fin et tranfparent. Le relief, quoique peu faillant et prefque plat, manière fuivie par les meilleurs artiftes non-feulement dans les Camées, mais encore dans les plus beaux bas-reliefs en marbre, ne laiffe pas de prendre de la rondeur au moyen de l'ombre de la Sardoine tranfparente. Cette ombre qui eft plus fenfible dans les parties profondes, développe furtout dans les draperies fon effet pittoresque, de manière que le tout imite parfaitement le genre de peinture nommé clair-obfcur.

(4) Sa differtation fe trouve à la fuite de fes *Offervazioni iftoriche fopra alcuni medaglioni antichi.*

PLANCHE I.

La régularité du deſſein, l'art de l'agrouppement, l'excellence de la compoſition, la beauté des draperies, le haut degré du fini, tout dans cette pièce eſt d'un ton ſupérieur, tout annonce la main d'un artiſte du premier ordre. Les deux figures aſſiſes qui font le ſujet principal, et, pour ainſi dire, le centre de la compoſition, inſpirent le reſpect par leur port majeſtueux, comme elles touchent l'ame par leur air paiſible et par la nobleſſe de l'expreſſion. C'eſt dans ces deux figures que l'artiſte s'eſt montré inimitable, qu'il a étalé tout ſon talent et la ſupériorité de ſes connoiſſances; et à ce titre on doit lui pardonner les incorrections qu'on peut apercevoir dans le deſſein de quelques figures ſubalternes, les autres étant pour la plupart également parfaites, ainſi que le montre l'eſtampe, qu'on a eu ſoin de faire rapprocher autant que poſſible de l'original. (5)

La réunion de toutes ces qualités dans une ſeule pierre, autoriſe à regarder ce Camée comme le monument le plus ſuperbe et le plus achevé de tout ce qui nous eſt reſté de l'ancienne gravure. Sans faire uſage du droit dont jouiſſent les Poëtes, d'exagérer le mérite de leurs Héros, nous en appelons au jugement de deux illuſtres Savans étrangers, dont le témoignage ne peut être ſuſpect de partialité ou de prévention. Le Marquis Maffei, très-verſé dans la connoiſſance des antiquités, donnoit d'abord, comme nous l'avons obſervé, la Coupe de Naples pour la plus belle pièce en ſon genre, et il ne ſemble être revenu de ſa première extaſe que pour entrer dans une autre à la vue d'un deſſein fort exact de notre Camée, dont il parle en ces

(5) Si Horace permet aux Poëtes de ſommeiller quelquefois dans un ouvrage de longue haleine, nonobſtant qu'ils peuvent ajouter, retrancher, reformer à leur gré; combien ne mérite pas plus d'indulgence le graveur en pierres? Son travail, déjà pénible par la dureté de la matière, le devient bien davantage encore à raiſon du volume: et il n'a cependant qu'un ſeul moyen de corriger, qui eſt le retranchement, tout autre étant impraticable.

PLANCHE I. termes. (6) „ Dans notre ſecond tome nous avons fait voir une „ merveille de ce genre dans la Coupe de l'ancien Cabinet Far- „ nèſe. Aujourd'hui nous nous félicitons de pouvoir en préſenter „ une qui ſurpaſſe toutes les autres; ſavoir l'admirable Camée „ du Cabinet Impérial. Nous ne diſons pas que cette piéce l'em- „ porte en grandeur, puiſque celle de la Sainte Chapelle de „ Paris eſt plus grande, et que celle de Rome l'eſt davantage „ encore; mais nous affirmons qu'elle les ſurpaſſe toutes par „ l'exellence du travail. Les plus habiles Antiquaires convien- „ nent unanimement, que le deſſein, eût-il été exécuté avec „ le plus grand ſoin par Raphael d'Urbin lui-même, ne pouvoit „ être plus admirable ni plus parfait. A cet égard le Camée „ de la Sainte Chapelle reſte beaucoup en arrière.

Quelque grande que ſoit l'autorité de cet illuſtre Italien, elle a moins de poids encore que celle d'un Antiquaire françois, M. Mariette, qui a fait une étude particulière et approfondie de l'ancienne gravure, dont il a recherché l'origine et les progrès; qui parfaitement inſtruit dans la pratique de ce bel art étoit à même d'en apprécier les monumens avec plus de juſteſſe; qui s'étant rendu à Vienne et y ayant étudié lui-même notre Camée dans toutes ſes parties, en fait l'éloge le plus flatteur dans ſon excellent traité des pierres gravées. (7) „ On le conſerve, „ dit il, à Vienne en Autriche dans la galerie qu'on nomme le „ Tréſor, où je l'ai vu et examiné pluſieurs fois avec attention, „ et toujours avec une nouvelle ſatisfaction. Il eſt moins char- „ gé de figures, il n'eſt pas ſi grand que celui de la Sainte Cha- „ pelle; mais ſi l'on conſidère la belle ordonnance de la com- „ poſition

(6) *Oſſervazioni letter. T. IV. p. 376.* (7) Page 350.

„ position et l'élégance du dessein, et si l'on fait état de l'excel- *PLANCHE I.* „ lence de l'exécution, il lui est infiniment supérieur. Je l'estime „ un des plus parfaits ouvrages de Dioscoride; la finesse des „ touches, la noblesse des caractères, la pureté des contours, „ et la justesse des proportions ne permettent pas de le donner „ à un autre qu'à cet habile homme. Les figures n'en sont pas „ d'un grand relief, le travail en est doux et extrèmement termi- „ né; c'étoit la manière de ce grand artiste, et d'ailleurs un ou- „ vrage de cette importance, qui vraisemblablement étoit destiné „ pour Auguste, pouvoit-il être confié à quelqu'autre qu'à „ Dioscoride qui étoit le graveur d'Auguste?

Au recit des éloges donnés à juste titre par des Savans étrangers au mérite de cette pierre singulière, j'aurois desiré joindre quelques éclaircissemens sur son histoire, et sur la manière dont elle est parvenue au trésor Impérial; mais mes recherches dans les registres de ce trésor ont été infructueuses par les raisons indiquées dans la préface. Le peu de renseignemens qu'il est possible de recueillir à cet égard, se trouve dans la vie de Peiresc par Pierre Gassendi, qui, après avoir parlé de la pierre de la Sainte Chapelle, ajoute au sujet de la nôtre: (8) „ C'est „ de même une Agathe, mais un peu plus petite que la précé- „ dente. Philippe le Bel, qui l'avoit eue des Chevaliers de S. „ Jean de Jérusalem, qui eux-mêmes en avoient fait l'acquisi- „ tion en Palestine, l'avoit léguée aux Religieuses de Poissi; „ mais durant les guerres civiles elle fut enlevée furtivement, „ et portée en Allemagne par des marchands qui la vendirent „ à Rodolphe II. pour la somme de douze mille ducats d'or. „ Quoique ces détails ne suffisent pas à notre curiosité, ils nous

(8) *Vita Peirescii Lib. III. ad ann. 1620.*

PLANCHE I. informent pourtant de divers points intéreſſans, entr' autres du prix, qui, vu la rareté de l'or en ce temps-là, eſt exceſſif, et qui paroîtroit incroyable, ſi l'on ne connoiſſoit la grande paſſion de cet Empereur pour les productions des beaux-arts. (9)

Une pièce de cette importance ne pouvoit manquer d'exciter l'attention des Savans, auſſi en ont-ils publié pluſieurs eſtampes avec des commentaires, qu'il ſuffit d'indiquer dans la note pour ne pas différer la deſcription du ſujet. (10) Albert Rubens fut le premier qui l'entreprit, et ceux qui ſe ſont exercés ſur le même objet, n'ont preſque rien changé à ſon commentaire,

(9) Philippe le Bel ayant légué ce Camée à des Religieuſes, il ſe peut que l'ignorance en ait fait de même un ſujet de piété, et c'eſt à cette fauſſe idée que nous ſommes probablement redevables d'un monument ſi précieux, qui auroit peut-être été la victime d'un zèle aveugle, ainſi que nombre des plus belles productions de l'ancienne ſculpture, que la trop ſcrupuleuſe piété des premiers Pères de l'Égliſe a fait diſparoître.

(10) Selon Gaſſendi, (*l. c.*) Peireſc eut le bonheur de s'en procurer une empreinte en ſouffre, et c'eſt vraiſemblablement d'après cette empreinte que le fameux peintre Pierre Paul Rubens, fort lié avec Peireſc, en fit un deſſein exact, qu'il fit graver depuis. Ce dernier point même eſt conſtaté par le témoignage d'Albert Rubens fils de Pierre, dans la préface d'une ſavante diſſertation dans laquelle il explique le ſujet du Camée de Tibère de la Sainte Chapelle, et celui du Camée d'Auguſte du Cabinet de Vienne. Voyez cette diſſertation dans le *Theſaurus Grævii Tom. XI. p. 1327.*

Quelques années après, en 1666. l'Empereur Leopold fit graver notre Camée par François van den Steen ſur un deſſein fait d'après l'original par Nicolas van Hoy ſon peintre en titre. Cette gravure parut d'abord en forme de feuille volante, accompagnée d'une explication ſommaire par Pierre Lambécius Bibliothécaire Impérial, qui inſéra l'une et l'autre dans ſa Bibliothèque Impériale Tom. II. p. 1000. Le P. de Montfaucon en parle auſſi dans le Tome V. de ſes *Antiquités expliquées p. 160.* Le Marquis Maffei dans ſes Obſervations littéraires, comme nous l'avons déjà remarqué. a donné de la même pierre une explication bien détaillée d'après un deſſein de Daniel Bertoli deſſinateur de l'Empereur Charles VI. mis en eſtampe à Veniſe par François Zucchi. Maffei avoit une ſi haute idée de ce deſſein, qu'il n'héſita pas d'avancer, que, ſi Bertoli ſurpaſſoit les autres dans ſon art, il s'étoit ſurpaſſé lui-même dans cet ouvrage. Dix ans après Maffei répéta le même jugement dans ſon ouvrage intitulé, *Muſeum Veronenſe*, dans lequel à la tête de la même eſtampe il avoue que Bertoli ſeul étoit capable d'exécuter une ſemblable entrepriſe. Cependant Mariette étoit d'un avis tout contraire. Il prétend (*pag.* 353.) que le goût, le caractère de l'Antique, ſont mieux conſervés dans l'eſtampe publiée par Lambécius, que dans celle de Maffei: tant il eſt difficile d'accorder les jugemens des connoiſſeurs ſur le mérite des productions des beaux-arts.

Enfin Mariette lui-même a donné dans ſon Traité un précis très-inſtructif et très-détaillé de tout ce que les Savans mentionnés ont écrit ſur le ſujet repréſenté ſur ce célèbre Camée. (*pag. 351.*) On trouve l'eſtampe de cette même pierre dans pluſieurs autres ouvrages: dans *l'Appendix* au catalogue de la Bibliothèque Impériale publié par Neſſel, p. 179. dans les *Analecta Vindob.* de M. Kollar, Tom. I. p. 1020. dans *l'Itinéraire de l'Europe* d'Edouard Brown écrit en anglois, enfin à la ſuite des eſtampes qui contiennent les médailles des douze premiers Empereurs dans le grand ouvrage qui a pour titre *Theſaurus Morellianus.*

tandis que Triſtan, le même Rubens, Hardouin, et Montfaucon ne pouvoient s'accorder ſur la pierre de la Sainte Chapelle, et encore moins ceux qui tâchoient d'expliquer celle de Capo di Monte; ce qui prouve dans la nôtre un mérite de plus, la clarté du ſujet. Auſſi dans l'explication que je vais en donner, ſerai-je rarement d'un avis contraire, et ne ferai-je le plus ſouvent que ſuivre Albert Rubens, en ajoutant à ſa deſcription quelques éclairciſſemens qu'il paroît avoir négligés. *PLANCHE I.*

La pierre étant diviſée en deux parties, il en réſulte deux ſujets différens qui n'ont entr' eux qu'un rapport indirect. Celui de la partie ſupérieure eſt l'Apothéoſe d'Auguſte, ou pour mieux dire, un tableau de famille, dans lequel les perſonnages illuſtres qui compoſoient alors la famille de cet Empereur, ſont repréſentés ſoit ſous la figure de quelque Divinité, ſoit avec d'autres marques d'honneur. La figure principale eſt Auguſte aſſis. Ne fût-il pas reconnoiſſable aux traits du viſage vérifiés par les médailles, il le feroit au Capricorne placé à côté de ſa tête. (11) Il eſt conſtaté par nombre d'anciens auteurs que le Capricorne étoit le ſymbole favori d'Auguſte. Suétone (12) rapporte que ce Prince encore jeune, ayant conſulté ſur ſa deſtinée le Mathématicien Théogènes, et lui ayant expliqué ſa naiſſance, celui-ci ſe leva bruſquement et l'adora. Le même auteur ajoute, que des-lors Auguſte compta tellement ſur ſa fortune à-venir, qu'il ne balança pas de publier ſon horoſcope, et qu'il fit frapper une médaille d'argent avec le ſigne du Capricorne qui avoit préſidé à ſa naiſſance. Il nous reſte en effet une

(11) Tout le monde ſait que ce monſtre chimérique, bouc et poiſſon, eſt un des ſignes du zodiaque, et afin d'obvier à toute mépriſe l'artiſte l'a environné de rayons. Sur les médailles de l'île de Céa ont voit de même un chien entouré de rayons, pour marquer que ce n'eſt pas un chien terreſtre, mais le céleſte nommé Sirius.

(12) *In Aug. c. 94.*

PLANCHE I. grande quantité de médailles d'Augufte avec le revers du Capricorne, non-feulement de celles que ce Prince fit frapper lui même à Rome, et dont parle Suétone, mais encore de celles que les villes grecques firent frapper en fon honneur avec le même fymbole pour faire leur cour au Souverain.

Augufte eft repréfenté fous la figure de Jupiter, déterminée tant par l'aigle qui eft à fes pieds, que par la nudité de la partie fupérieure du corps, marque diftinctive fondée fur des raifons allégoriques. Si pour flatter fon Héros, l'artifte lui prête les attributs d'un Dieu, il ne fait que fuivre l'ufage introduit dès le commencement de l'Empire, d'élever au rang des Divinités les Empereurs et leurs Époufes, même de leur vivant. Le grand nombre de temples et d'autels érigés à ce premier Empereur par différentes communautés, eft prouvé par les médailles, ainfi que par d'autres anciens monumens. Augufte ayant été reconnu pour un Dieu, il n' y avoit plus qu'un pas pour en faire Jupiter; et en fe livrant à cette fuperftitieufe adulation, les Romains fuivoient l'exemple des Grecs. On fait, que ceux-ci prodiguoient le titre de Jupiter à tout Roi, à tout Héros qui acquéroit quelque fupériorité. A Lacédémone on voyoit un temple dédié à Jupiter Agamemnon. (13) Périclès fut même nommé Jupiter Olympien. Dans la fuite lorfqu'il parut quelque grand conquérant, on diftingua foigneufement le Jupiter du ciel de celui de la terre; le fils de Saturne fut confiné dans l'Olympe, et le refte de fon empire fut regardé comme le patrimoine de fon rival. Au bruit des exploits héroïques d'Alexandre-le-Grand, la Grèce n'avoit pu refufer à fon vainqueur le titre orgueilleux de Jupiter

(13) *Tzetzes ad Lycophr. v. 1124.*

Jupiter; (14) à plus forte raiſon, les Céſars maîtres du monde pouvoient-ils y prétendre. (15) En rapprochant ces détails du ſujet de notre Camée, on voit que l'intelligent artiſte avoit en vue de repréſenter Auguſte en ſa qualité de Jupiter terreſtre. Ainſi en plaçant derrière ſon ſiége Cybèle et Neptune, dont nous allons parler, il veut faire entendre que la terre et la mer, dont ces deux Divinités ſont les ſymboles, étoient ſoumiſes aux loix de ce Prince. (16) Par la même raiſon, le foudre étant un attribut de Jupiter céleſte, l'artiſte ſubſtitue à ce ſigne redoutable un bâton recourbé qu'Auguſte tient de la main droite. Ce bâton, en latin *lituus*, de la forme qu'on le voit dans l'eſtampe, étoit l'inſtrument dont ſe ſervoient les Augures pour marquer les régions du ciel. Or il eſt conſtaté par les médailles d'Auguſte frappées ſous ſon premier conſulat, qu'il fut Pontife-Augure bien des années avant d'être élevé au grand Pontificat, vacant par la mort de M. Lépidus. C'eſt donc à ce titre, qu'Auguſte porte le bâton Augural dans notre Camée, comme Tibère le porte dans celui

PLANCHE I.

(14) L'auteur d'une ancienne épigramme grecque dit que le ſculpteur Lyſippe, en repréſentant ce Prince le viſage tourné vers le ciel, faiſoit entendre par cette attitude, qu' Alexandre adreſſoit ces paroles au Maître des Dieux: " Jupiter! la terre eſt à moi, contente-toi de l'Olympe." (*Brunck Analecta Tom. II. p.58.*) Selon Pauſanias, les Corinthiens lui avoient érigé une ſtatue ſous la figure de Jupiter. (*L. V. c. 24.*)

(15) Rien de plus ordinaire que de voir, ſurtout dans les Poëtes, Auguſte honoré du nom de Jupiter, et ſa femme Livie de celui de Junon; et pour mieux caractériſer ces Empereurs-Dieux, on s'aviſa de les nommer d'après leur demeure, Jupiters du Latium. Ainſi Caïus Caligula, au rapport de Suétone, (*cap. 22.*) ſe fit adorer ſous le nom de *Latiaris.* Stace donne à Domitien le titre de Jupiter Auſonien, et à ſon épouſe Domitia celui de Junon romaine. (*Silvar. L. III. poëm. IV.*) Les Grecs ont imité les Latins dans cette adulation ſervile. (Voyez *Nonnus Dionys. L. XLI. v. 390. Brunck Analecta T. II. p. 459.*) Le même partage entre les deux Jupiters ſe trouve auſſi dans Ovide, (*Metam. XV. 858.*)

Iupiter arces
Temperat ætherias, et mundi regna triformis,
Terra ſub Auguſto.

(16) Oppien s'eſt conformé à cette idée lorsqu' adreſſant la parole à l'Empereur Antonin, ſurnommé Caracalla, il lui dit que ſon père Sévère, qu'il nomme également Jupiter Auſonien, lui avoit remis la terre et la mer, après les avoir conquiſes par la force de ſon bras. (*Cyneg. L. I. ſub init.*) Sur un marbre rapporté par Spon le même Caracalla eſt nommé ΓΗΣ. ΚΑΙ. ΘΑΛΑΣΣΗΣ. ΔΕΣΠΟΤΗΣ. *le maître de la terre et de la mer*, et Ovide, parlant d'Auguſte, (*Metam. XV. 830.*) dit

Quodcunque habitabile tellus
Suſtinet, hujus erit, pontus quoque ſerviet illi.

PLANCHE I. de la Sainte Chapelle. Il faut encore remarquer l'attitude d'Augufte pofant fon pied fur un bouclier. Cette attitude, qui chez nous feroit un figne de mépris, étoit fouvent dans les meilleurs temps de la Grèce et de Rome celui de la propriété. (17)

Pour terminer ce qui regarde Augufte, il me refte à parler de Cybèle et de Neptune, qui placés derrière fon fiége font les fymboles de fa domination fur la terre et fur les mers. Cybèle fe reconnoit aux tourelles qui couronnent fa tête, et Neptune à fa chevelure ainfi qu'à fa barbe épaiffe et négligée, mais furtout à fon regard farouche. L'action de la Déeffe qui élevant fon bras avec nobleffe, pofe une couronne de chêne fur la tête d'Augufte, contrafte parfaitement bien avec le repos des figures voifines. Cette couronne étoit chez les Romains la recompenfe de celui qui avoit fauvé la vie à un citoyen. (18) C'étoit donc à la Terre fous la forme de Cybèle de couronner Augufte, dont la valeur et le fage gouvernement avoient mis fin aux guerres civiles qui avoient couté la vie à tant de citoyens.

A côté d'Augufte eft affife fa femme Livie fous la figure de la Déeffe Rome, le cafque en tête, tenant la hafte de la main droite, et laiffant tomber négligemment la gauche fur la pomme du *parazonium*, qu'elle porte attaché à un baudrier. Le

(17) Ainfi fur les médailles de la famille Mucia le Génius de Rome pofe le pied fur un globe pour faire entendre, que l'empire de l'univers lui appartient. Dans les médailles de Marc-Aurèle, la Valeur, appelée *Virtus*, met le pied fur un cafque fon attribut ordinaire. Quelquefois cette attitude a une fignification fymbolique. Selon Plutarque (*Conjug. præcepta.*) la ftatue de Vénus ayant une tortue fous le pied, ouvrage de Phidias, avertiffoit les femmes de s'enfermer dans la maifon et de fe taire.

(18) Selon Polybe (*Hift. L. VI.* §. 36.) ceux qui avoient été fauvés, avoient coutume de couronner leur libérateur; ils l'honoroient toute leur vie comme leur père, obligés de lui rendre tous les fervices que prefcrit la piété filiale.

PLANCHE I.

parazonium étoit une épée courte dont on voit la forme dans l'armure d'un soldat qui dans la partie inférieure de la pierre tire la corde pour élever le trophée. Pour ne pas trop allonger cet article, nous renvoyons à la defcription de la pierre fuivante l'explication détaillée de la Déeffe Rome et de fon affociation avec Augufte.

La figure qui eft debout à côté de Livie, repréfente Germanicus Céfar fils de Drufus, adopté par Tibère, et par cette adoption petit-fils d'Augufte. Il eft ici en habit militaire, touchant de la main gauche, comme Livie, la pomme du *parazonium.* Ce Prince, qui à l'âge de vingt et un ans avoit commencé à porter les armes, commandoit les légions du bas-Rhin lors de la mort d'Augufte. Derrière Germanicus fe préfente Tibère, couronné de laurier, et prêt à defcendre du char de triomphe. On ne peut difconvenir des talens militaires de ce Prince qui acquit beaucoup de gloire dans les guerres longues et fanglantes qu'il foutint dans la Germanie, la Dalmatie, la Pannonie, et l'Illyrie. De retour à Rome, il obtint les honneurs du triomphe deux ans avant la mort d'Augufte. Il eft revêtu de la toge et tient de la main gauche le fceptre: l'une et l'autre étoient d'ufage dans les triomphes. (19) On ne peut guère diftinguer ce qu'il tient de la main droite.

Jufqu'ici les Antiquaires s'accordent parfaitement dans la defcription de ce monument, mais ils diffèrent quant à la figure fuivante. C'eft une femme affife prefqu' à terre à gauche d'Augufte, nue dans la partie fupérieure du corps, la tête couronnée de lierre, le bras droit dont elle foutient fa tête, ap-

(19) *Servius ad Virg. Eclog. X. 27.*

PLANCHE I. puyé ſur le trône; elle tient de la main gauche la corne d'abondance, ou une eſpèce de vaſe à boire que les Grecs nommoient *rhyton*, et à ſes côtés ſont deux petits enfans. Rubens reconnoît dans cette figure Agrippine petite-fille d'Auguſte et femme de Germanicus. Maffei penſe, au contraire, que ce n'eſt qu'une figure purement allégorique, repréſentant la Gaieté, en latin *Hilaritas*, la Félicité, la Jeuneſſe, la Fécondité ou l'Abondance, chacun de ces êtres allégoriques pouvant être caractériſé par les attributs que l'artiſte a réunis autour de cette femme. L'opinion de Rubens me paroît préférable: car Agrippine par ſa naiſſance et ſes grandes qualités avoit droit de trouver place dans ce tableau: et d'ailleurs Auguſte étant accompagné de ſa femme Livie, il étoit de la bienſéance de ne pas oublier la femme de Germanicus petite-fille du chef commun de toute la famille. Si l'artiſte a éloigné Iulie fille d'Auguſte, mariée en troiſièmes nôces à Tibère, il en avoit des raiſons politiques. Cette Princeſſe étoit dans ce temps-là même chaſſée de la cour, reléguée à cauſe de ſes débauches ſcandaleuſes dans une île de la Méditerranée, en horreur à ſon époux, et enfin tellement déteſtée de ſon père, qu'il fut ſur le point de la mettre à mort. Livie étant repréſentée ſous la figure de la Déeſſe Rome, Agrippine pouvoit l'être ſous celle de quelqu'une des Divinités allégoriques, entre leſquelles Maffei balance de faire un choix. L'attribut le plus remarquable ſont les deux enfans, qu'on voit ſur les médailles à la ſuite de la Piété, de la Fécondité, de la Gaieté, et de quelques autres figures allégoriques. La couronne de lierre ainſi que la corne d'abondance peuvent également ſe rapporter aux mêmes Divinités.

Nous

Nous pafferons légèrement fur l'explication de la gravure *PLANCHE I.* de la partie inférieure dont le fujet eft un tableau fymbolique des victoires qu'Augufte remporta fur les Barbares. D'un côté on voit des foldats romains occupés à ériger un trophée; de l'autre des malheureux prifonniers, tant hommes que femmes, les uns trainés par les cheveux pour être emmenés en efclavage, les autres affis à terre, tels que les vaincus font fouvent repréfentés fur les médailles. Vraifemblablement l'artifte avoit en vue la guerre contre les Pannoniens, la plus dangereufe, felon Suétone, après les guerres puniques, mais heureufement terminée par la valeur de Tibère. Parmi les foldats on en remarque un, dont l'armure eft fort différente de celle des Romains. Il eft couvert d'un cafque affez femblable à nos chapeaux, et les médailles ainfi, que les anciens écrivains, prouvent que le cafque macédonien, appelé *caufia,* étoit de la même forme. Selon le récit de Vellejus, (20) les Pannoniens dans cette guerre fe partagèrent en deux corps, dont l'un alloit fondre fur l'Italie, tandis que l'autre étoit déjà entré dans la Macédoine province romaine. Il eft donc probable que ce foldat repréfente la Macédoine, uniffant fes forces à celles des Romains pour repouffer l'ennemi. Mais que fignifie le fcorpion dans le bouclier qui pend au trophée? On fait que chaque nation fe diftinguoit non-feulement par la forme du bouclier, mais auffi par les divers emblêmes peints ou fculptés dans le champ de cette arme: ceux des Romains étoient ordinairement marqués d'un foudre. Si l'on étoit également inftruit de la forme des boucliers pannoniens, ou fi l'on pouvoit découvrir quelque rapport entre le fcorpion et ce peuple, la queftion feroit bientôt décidée.

(20) (*L. II. c. 110.*)

AUGUSTE ET LA DÉESSE ROME.

PLANCHE II. CETTE Chalcédoine eſt remarquable par ſa grandeur et par le relief qui en eſt conſidérable; mais elle intéreſſe davantage encore par la juſteſſe du deſſein, la beauté de la compoſition, et par le caractère des deux figures qui ſont d'un ſtyle très-noble et grand. (1)

Le ſujet, à quelque choſe près, eſt le même qui dans la pierre précédente fait la partie principale de la grande compoſition. C'eſt Auguſte aſſis, nu par le haut, couronné de laurier, portant la main droite ſur la double corne d'abondance, tenant la haſte de la gauche; et la Déeſſe Rome aſſiſe ſur le même trône, les mains appuyées ſur le bouclier. C'eſt à l'occaſion de cette pierre que nous avons promis de parler de la Déeſſe Rome et de ſon aſſociation avec Auguſte, qu'on trouve ſi ſouvent dans les anciens monumens de toute eſpèce.

La puiſſance de Rome s'étant accrue au point d'oppoſer à ſes ennemis les plus fiers et les plus étroitement unis, des forces inſurmontables; on ſe perſuada qu'un agent ſurnaturel et divin avoit dirigé toutes ſes entrepriſes. On étoit bien éloigné d'attribuer cet agrandiſſement extraordinaire à des

(1) C'eſt par cette pièce, qu'on avoit commencé à graver les antiques de la collection Impériale ſous le règne de Charles VI. comme nous l'avons obſervé dans la préface. Mariette en a donné une deſcription détaillée dans ſon Traité p. 354.

causes simples et purement humaines, telle que la valeur, la discipline militaire, les bonnes moeurs, l'amour de la gloire et de la patrie porté jusqu'à l'enthousiasme; ou plutôt, selon la judicieuse observation de Plutarque, à cet étrange bonheur qui par un caprice sans exemple seconda toujours cette ville illustre, l'assista même lorsqu'elle travailloit à sa propre ruine, et qui souvent, par la plus bizarre combinaison des événemens, la sauva au moment qu'elle alloit succomber. (2) *PLANCHE II.*

Il est vrai que le peuple romain reconnu de bonne-heure la puissante influence de la Fortune, et qu'il ne tarda point à lui en rendre hommage. Car au rapport du même auteur, cette Déesse avoit à Rome ses temples sous différens titres long-temps avant qu'on eût songé d'en ériger à la Valeur, à l'Honneur, au Bon-sens. Mais avec le temps les Romains enorgueillis adoptèrent des idées moins raisonnables, et ce furent les Grecs qui les leur fournirent. Auparavant si jalouse des conquêtes des Romains, cette nation n'eut pas plutôt vu tomber ses deux plus puissans soutiens, Antiochus-le-Grand Roi de Syrie, et Persée Roi de Macédoine, qu'abaissant son orgueil, elle se livra à la plus basse flatterie, pour tacher de captiver ceux dont elle ne pouvoit éviter le joug. Ce vice de caractère, particulier à cette nation, et qui dans une occasion semblable fit dire au Roi Démétrius, que de son temps il n'avoit paru aucun Athénien qui eût montré de l'élévation et de la grandeur d'ame, (3) porta alors les Grecs à prodiguer aux Romains victorieux les honneurs divins. Après la défaite de Persée, Prusias Roi de Bithynie s'étant rendu à Rome, entra dans le Sénat, et saluant les Sénateurs, ne rougit pas de les nommer ses Dieux Sau-

(2) *Plutarch. de fortuna Rom.*

(3) *Athen. L. VI. p. 253.*

PLANCHE II. veurs, (4) adulation qui parut vile à ceux-mêmes qui en étoient l'objet. Bientôt après les Grecs de l'Afie regardèrent les Gouverneurs romains comme des Dieux, leur érigèrent des temples et des autels, et, pour revenir à mon fujet, firent de Rome une Déeffe du premier ordre. (5)

A l'exemple des Grecs qui perfonnifioient tout, les Romains ne manquèrent pas de perfonnifier leur Capitale conquérante du monde, et de lui prêter en cette qualité les attributs les plus convenables. Romulus lui-même fembloit les avoir défignés. Ce Roi fondateur du plus vafte empire, ayant apparu, à ce que l'on prétendoit, après fa mort à Julius Proculus, lui dit ces paroles: „ Allez, annoncez aux Romains que telle eft la „ volonté des Dieux; que ma ville de Rome devienne la Ca„ pitale de toute la terre; qu'ils s'appliquent donc à l'art de la

(4) *Polyb. Legat. 97.*

(5) La ville de Smyrne en Ionie fut la première qui en donna l'exemple. Dans une affemblée des Députés de plufieurs villes d'Afie, ceux de Smyrne fe vantèrent en préfence de Tibère, d'avoir été les premiers à dédier un temple à la ville de Rome ; dans un temps où la puiffance romaine, quoique déjà confidérable, n'étoit pas parvenue à fon comble, puifque Carthage fubfiftoit encore, et que l'Afie comptoit encore des Rois puiffans. (*Tacit. Annal. IV. 56.*) Peu d'années après on lui érigea un temple à Alabande ville de Carie, et l'on inftitua des jeux annuels en fon honneur. (*T. Liv. Hift. L. XLIII. cap. 6*) Cet exemple fut fuivi peu-à-peu par d'autres villes, témoin ce nombre de médailles frappées en différentes villes d'Afie avec l'infcription ΘΕΑ. ΡΩΜΗ. *la Déeffe Rome.*

Je ne trouve néanmoins aucun paffage de quelqu' ancien auteur, aucun monument public, par lequel on pût prouver, que du temps de la République ou du haut-empire, Rome ait été honorée à Rome même comme Déeffe. On voit, à la vérité, fur les médailles de la famille Fufia fa figure fymbolique avec le nom de *Rome*, mais on y voit de même celle de l'Italie avec fon nom. Depuis Néron, la figure de Rome paroît fouvent fur les médailles, mais jamais avec un autel, jamais au milieu d'un temple, ou avec le nom exprès de Déeffe; ce font-là cependant les vraies marques des Divinités. Si Augufte permit d'ériger des temples en l'honneur de Rome, cette permiffion ne regardoit que les provinces, auxquelles on permettoit cette efpèce de culte, afin de les attacher à l'Empire auffi par le noeud facré de la religion. Hadrien fut le premier qui dans l'enceinte de la ville, quatrième région, bâtit un temple dédié à Rome et à Vénus; et il refte de cette Empereur une médaille fur le revers de laquelle on voit Rome affife dans un temple, avec l'infcription VRBS. ROMA. AETERNA. *Rome ville éternelle.* (*Muf. Teupoli.*) Prudence a renfermé dans quelques vers tout ce que je viens de rapporter. (*Contra Symmach. L. I. v. 288.*) Pour ce qui regarde le temple de Rome et de Vénus élevé par Hadrien, voyez Dion Caffius, (*L. LXIX. §. 4*) et d'autres.

„ la guerre; qu'ils fachent eux-mêmes et qu'ils enfeignent à „ leurs defcendans, que nulle force humaine ne peut réfifter „ aux armes de Rome. (6) *PLANCHE II.*

Cette prédiction étant devenue maxime d'état, parce qu'elle avoit été vérifiée par les plus heureux fuccès, il étoit tout naturel de faire paroître la Déeffe Rome fous l'air martial et la parure guerrière. On la voit toujours la tête couverte d'un cafque, le *parazonium* au côté gauche, tenant de la main gauche le bouclier, fur lequel, pour rappeler fon origine, eft fouvent repréfentée l'hiftoire des deux jumeaux allaités par la louve. De la main droite elle tient tantôt une Victoire debout fur un globe, tantôt une branche de laurier, une enfeigne militaire, emblêmes de fes conquêtes, tantôt un globe, fymbole de l'empire du monde, tantôt la hafte. Le plus fouvent, pour marquer l'agilité néceffaire dans les combats, elle a la mamelle droite nue, ainfi qu'une partie du bras, et l'habit court. (7) Souvent encore elle eft affife fur une cuiraffe, le pied pofé fur un cafque, pour indiquer que toute efpèce d'armure lui appartient. (8)

C'eft dans ces tableaux que les poëtes ont puifé leurs belles defcriptions de la Déeffe Rome: telles font celle de Claudien (9) et celle de Sidoine. (10) Auffi le graveur de la pierre que nous décrivons, et celui de la précédente fe font-ils con-

(6) *T. Liv. L. I. c. 16.*

(7) Mais fur ce dernier point elle varie; car dans les médailles de Galba elle eft vêtue de la *Stola*, qui lui couvre les pieds: variété qui s'obferve également dans les ftatues de Diane chafferefle.

(8) On voit par-là que la figure de la Déeffe Rome reffemble beaucoup à celle de Minerve, de forte que fans la tête de Médufe, la chouette, et le ferpent, attributs propres à cette dernière, il feroit fort aifé de prendre l'une pour l'autre. Le P. de Montfaucon a déjà fait cette remarque dans fon *Antiquité expliquée Tome I. pag. 292.*

(9) *In conf. Prob. et Olybr. V. 75. feq.*

(10) *Paneg. ad Majorian.*

PLANCHE II. formés aux idées reçues, ſi ce n'eſt qu'ils ont employé plus de réſerve et de décence en couvrant le ſein et les pieds de la Déeſſe, parce qu'ils avoient en vue de repréſenter allégoriquement Livie femme d'Auguſte, et que cette Princeſſe, quoique blâmable à d'autres égards, jouit toujours d'une réputation ſans reproche quant à ſes moeurs.

Il me reſte à parler de l'aſſociation d'Auguſte avec Rome. Au rapport de Suétone, les provinces de l'empire, pour flatter ce Prince, lui ayant demandé la permiſſion d'ériger des temples en ſon honneur, il ne l'accorda que ſous la condition qu'on joindroit à ſon nom celui de la Déeſſe Rome. (11) Cette volonté de l'Empereur ne fut pas plutôt connue, qu'on s'empreſſa à l'envie de bâtir des temples et d'ériger des autels ſous le nom de l'un et de l'autre. (12) Rien de plus commun que les médailles dont le revers offre un autel avec la légende ROM. ET. AVG. *à Rome et à Auguſte.* Mais ce qui mérite d'être obſervé, et ce qui prouve un attachement particulier pour Auguſte, c'eſt que long-temps après ſa mort, et ſous l'empire de Néron on frappoit encore des médailles ſemblables, pour renouveler par des témoignages publics et déſintéreſſés le ſouvenir de ce grand Prince. Tel eſt le véritable motif qui porta les ſujets de l'Empire à regarder Rome et Auguſte comme deux Divinités inſéparables entre leſquelles tout étoit commun, temples, autels, ſacrifices, et jusqu'aux ſiéges ſur leſquels elles étoient aſſi-

(11) *In Aug. c. 32.*

(12) A Pergame en Myſie il y avoit un temple dédié par la communauté d'Aſie, comme nous l'apprenons de Tacite, (*Annal. IV. 37.*) et par les médailles de cette ville, ſur le revers deſquelles eſt un temple avec l'inſcription *à Rome et à Auguſte.* Aujourd'hui encore dans l'endroit où fut Mylaſe, ville de Carie, ainſi qu'à Pola dans l'Iſtrie Venitienne, on voit des reſtes magnifiques d'anciens temples dont les frontiſpices portent la même inſcription. (*Chiſhull. Antiqu. Aſiat. p. 207. Pocok Deſcript. de l'Orient T. III. §. 425.*) Je paſſe ſous ſilence nombre d'inſcriptions ſemblables qui atteſtent le même fait.

ſes. (13) C'eſt donc pour indiquer cette aſſociation que dans nos deux pierres les artiſtes ont réuni les deux Divinités. *PLANCHE II.*

Il faut obſerver enfin la figure du Sphinx choiſie par l'artiſte pour ornement du pied du trône. Cette manière de décoration étoit fort à la mode chez les anciens. Sur le Camée de la Sainte Chapelle on voit un ſiége fait dans le même goût. Dans la magnifique fête donnée à Alexandrie par le Roi Ptolémée-Philadelphe, il y avoit cent lits d'or avec des pieds de Sphinx. (14) D'ailleurs l'artiſte a pu faire alluſion au cachet dont Auguſte ſe ſervoit au commencement de ſon règne, dans lequel étoit gravé un Sphinx, au rapport de Pline et d'autres auteurs.

(13) Les Grecs nommoient *Θεους Συνναους*, *Συνοικους* les Dieux qui étoient dans un même temple; *Θεους Συμβωμους*, ceux qui avoient des autels communs; *Θεους Παρεδρους*, *Συνεδρους*, *Συνθρονους*, ou *Ὁμοθρονους* ceux qui étoient aſſis ſur le même trône.

(14) *Athenæus L. V. p. 197.*

AIGLE ROMAINE,

ET AU REVERS

TÊTE D'AUGUSTE.

PLANCHE III. et IV. Ce Camée extraordinaire offre bien des choſes dignes de fixer l'attention des connoiſſeurs. On ſait que les Camées qui ſurpaſſent la grandeur commune, ſont très-rares, et toujours d'un prix relatif à leur volume. Celui que je préſente, ne le cède en grandeur qu'au Camée du Cardinal Carpegna, et à celui de la Sainte Chapelle dont j'ai fait mention dans l'explication de la première pierre. (1) Si l'on conſidère en outre la qualité de la pierre, compoſée de la plus belle Sardoine couchée

(1) On a ſouvent demandé, de quelles carrières les anciens tiroient ces pierres fines, remarquables non-ſeulement par leur beauté, leur fineſſe, et leur pureté, mais encore par leur grandeur: qualités qui ſe rencontrent ſurtout dans les Camées. Si nous n'avons plus de ces pierres, ce n'eſt pas qu'une fouille trop ſuivie ait épuiſé les carrieres: il faut donc, qu'elles ayent été ſituées dans des contrées qui ne ſont plus fréquentées par les Européens. Rien de moin prouvé que l'opinion de Joannon de S. Laurent (*Saggi di Cort. T. V. p. 59.*) qui ſuppoſe que ces carrières ſe trouvoient ſur le territoire ſoumis des nos jours à la domination des Turcs. Je croirois qu'il faut les chercher plus vers l'Orient et dans l'Inde même. C'eſt-là que Ctéſias place ces hautes montagnes, d'où l'on tiroit les Sardoines, les Onyx, et d'autres pierres fines. (*Apud Photium. Cod. LXXII. pag. m. 67.*) Il ajoute peu après (*pag. 69.*) que des montagnes ſituées dans le même pays ſous un ciel brûlant fourniſſoient la Sardoine. Pline vante auſſi les Sardoines de l'Inde diſtinguées par leur grandeur. (*L. XXXVII. §. 23.*) Or il eſt certain que l'Inde, dans ſa partie qui ouvre le paſſage par terre, eſt moins connue de nos jours qu'elle ne l'étoit autrefois, ſurtout quand après l'expédition d'Alexandre-le-Grand, ce Prince eut établi dans les contrées voiſines, telles que l'Hyrcanie, la Bactriane, la Perſe, grand nombre de colonies grecques qui joignoient au goût des arts la recherche des matières ſur leſquelles on les cultivoit. Le commerce des pierres fines une fois établi, comme elles étoient recherchées avec avidité pour des cachets, des Camées, des coupes, des patères, ou d'autres uſages, elles devinrent communes chez les Grecs, enſuite chez les Romains, et même dans l'empire d'Orient; car ſous les premiers Empereurs de Conſtantinople la communication avec l'O-

PLANCHE III. et IV.

couchée ſur un lit blanc, et l'épaiſſeur des deux couches, qui a mis l'artiſte à même de donner à l'aigle le relief extraordinaire qu'on lui voit; on ne me contredira pas, j'eſpère, ſi je qualifie ce Camée de pièce unique. Deplus il a, quant à l'exécution, tout le mérite dont et ſuſceptible un ſujet qui, pour être bien traité, n'exige que de la pratique et de la patience: et ce qui augmente encore ſon prix, c'eſt qu'il porte la preuve du temps précis auquel il a été gravé. Cette preuve ſe trouve dans le buſte de l'Empereur Auguſte placé ſur le revers et que je donne dans la planche IV. Pour exécuter ce buſte, l'artiſte s'y eſt pris d'une manière fort ingénieuſe. Il a promené ſon outil dans la couche blanche au centre de la pierre aſſez avant pour atteindre la Sardoine de la partie oppoſée, ſur laquelle, comme fond, il a couché la tête d'Auguſte en relief.

L'aigle quoique ſymbole ordinaire de l'empire romain, a pourtant par la palme et la couronne de chêne qu'elle tient dans ſes ſerres, une relation toute particulière avec Auguſte. J'ai déjà obſervé que la couronne de chêne étoit accordée par le Sénat romain à ceux qui avoient ſauvé la vie à quelque citoyen. Or, il eſt conſtaté par les médailles ainſi que par les anciens écrivains, que le Sénat accorda cet honneur à Auguſte pour avoir pacifié l'état troublé par des guerres inteſti-

rient par terre étoit encore ouverte et ſûre. Mais les Sarraſins s'étant rendu maîtres de ces contrées, et tout commerce avec l'Inde ayant été interrompu; par une ſuite néceſſaire les carrières de pierres fines commencèrent à être négligées; le petit nombre de voyageurs, négocians, miſſionaires, ou autres, ne s'occupant que de leurs affaires particulières, ou n'oſant s'écarter de leur route pour viſiter les carrières qui s'en trouvoient éloignées. De nos jours cette voie pour paſſer dans l'Inde eſt abandonnée, ſurtout depuis qu'on a découvert une route plus ſûre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais cette partie de l'Inde que les Européens fréquentent aujourd'hui, ſituée vers le midi et dans le voiſinage de la mer, eſt très-éloignée de celle où j'ai dit qu'il falloit chercher les carrières des anciens. Je propoſe cette conjecture pour inviter à des recherches plus profondes ſur les carrières de pierres fines des anciens les Savans qui ont des ſecours particuliers.

PLANCHE III. et IV. nes et étrangères, et pour avoir ainſi conſervé la vie de ſes ſujets. La palme eſt le ſymbole des victoires remportées par ce Prince ſur les ennemis de l'empire. (2)

BUSTE DE TIBÈRE.

PLANCHE V. CE buſte gravé preſque de face, n'eſt pas moins recommendable par ſa grandeur que par l'entrepriſe de l'artiſte; car la tête eſt tellement ſaillante qu'elle eſt preſque de ronde boſſe, exécution très-pénible dans une pierre d'une dureté reconnue. Comme cette tête eſt couronnée de lauriers, et qu'à ſon côté ſe trouve la courte épée, nommée *parazonium*, on ne ſauroit douter qu'elle ne ſoit celle de quelque Empereur romain. Mais il n'eſt pas aiſé d'en déterminer l'original; quoiqu'il ſoit décidé que ce ne peut être qu'un Empereur compris entre Auguſte et Trajan; car depuis Hadrien jusqu' à Conſtantin-le-Grand, tous les Empereurs paroiſſent avec de la barbe. Or de tous les prédéceſſeurs d'Hadrien, Tibère eſt celui dont les traits approchent le plus de ceux qu'on voit ſur cette pierre. (1)

(2) Dans le Cabinet Impérial ſe trouve une très-rare médaille en or qui confirme d'une manière poſitive le rapport entre le ſujet de cette pierre et Auguſte. On y voit d'un côté la tête de cet Empereur avec la légende CAESAR. COS. VII. CIVIBVS. SERVATEIS. de l'autre l'aigle, les ailes éployées, tenant dans ſes ſerres une couronne de chêne avec l'inſcription AVGVSTVS *Senatus Conſulto*. Le ſens de la légende eſt, que le Senat accorda à Céſar-Octavien, lors de ſon ſeptième conſulat, le titre d'Auguſte et la couronne de chêne pour avoir conſervé la vie des citoyens. Dion-Caſſius rapporte que dans la même année le Sénat décerna ce double honneur à Auguſte pour le même motif. (*L. LIII. §. 16.*)

(1) Tous ceux qui ſe ſont adonnés à l'étude des pierres gravées, ne connoiſſent que trop les difficultés qui embarraſſent la dénomina-

AGRIPPINE FEMME DE GERMANICUS.

PLANCHE VI.

LES trois couches qui compofent ce beau Camée, ont été mifes à profit avec induftrie. Dans la première qui eft une Sardoine, font gravées la couronne, le collier, et le vêtement extérieur; dans la feconde qui eft blanche, le vifage, la chevelure avec le vêtement intérieur; et la troifième qui eft encore une Sardoine, fert de fond. Plufieurs autres pierres de cette collection offrent la même diftribution de couleurs, fort goutée des anciens par le bel effet qu'elle produit. Cette tête eft indubitablement celle d'Agrippine, fille de Marc-Agrippa et femme de Germanicus, dont nous avons parlé dans la defcription de la première pierre. D'après l'ufage anciennement reçu de repréfenter les femmes du premier rang fous les attributs de quelques Déeffes, ufage dont nous fournirons encore plufieurs exemples, l'artifte n'a pas manqué de repréfenter Agrippine en Cérès en lui prêtant la couronne de pavots, fymbole de la fécondité. Cet attribut de la Déeffe convenoit parfaitement à Agrippine mère de neuf enfans. Elle porte un petit coeur fufpendu à fon collier, et cet ornement fe voit auffi fur une figure de la première planche que je fuppofe être également celle d'Agrippine. Parmi les diverfes formes des colliers des anciens il y en avoit, felon Macrobe, avec la for-

tion des têtes, ainfi que les conteftations qui ont divifé les Savans à ce fujet, particulièrement à l'égard de la belle Turquoife du Cabinet de Florence, (*Mariette p. 192.*) de l'Agathe du Cabinet du Roi de France rapportée par Oudinet, (*Hift. des B. L. T. I. p. 236.*) et par rapport à d'autres.

PLANCHE VI. me de coeur, (1) et, au rapport de Cornutus, le coeur étoit ſpécialement conſacré à Cybèle, comme à la ſource de la reproduction des êtres. (2)

L'EMPEREUR CLAUDE
ET
SA FAMILLE.

PLANCHE VII. EN préſentant cette pièce, je me borne à faire l'éloge de la variété de ſes couleurs; car quant à ſa grandeur, à la richeſſe du ſujet, aux ornemens acceſſoires multipliés avec profuſion, on a mis le lecteur en état d'en juger par l'eſtampe très-exacte, et propre à inſpirer aux connoiſſeurs le degré d'admiration auquel un ſi beau morceau peut prétendre.

Le ſujet n'eſt pas moins important; c'eſt, du moins en partie, un tableau de famille dont le perſonnage principal eſt Claude, cinquième Empereur romain. Son buſte paroît à main droite (à la gauche de celui qui regarde la gravure) couronné de chêne, portant ſur ſa poitrine l'Égide ornée de la tête de Méduſe. L'un et l'autre attribut ſe rencontre frequemment ſur les images des Empereurs. Ils ambitionnoient ſurtout la couronne de chêne, qui dans le ſyſtème allégorique des Romains indiquoit, comme nous l'avons déjà obſervé, que celui qui en étoit orné, avoit conſervé la vie des citoyens. (1) Derrière

(1) *Saturn. L. II. C. 6.*
(2) *De nat. Deor. C. 6.*

(1) Rien de plus commun ſur les médailles de Claude qu'une couronne de chêne avec l'inſcription en dedans EX. S. C. OB. CIVES. SERVATOS. *Par décret du Sénat pour citoyens conſervés.*

rière le bufte de Claude eft gravé celui de fa femme Agrippine, dont la tête eft environnée de tourelles, attribut ordinaire de Cybèle. Comme il étoit d'ufage de repréfenter les femmes du premier rang fous la forme de quelque Déeffe, l'artifte a prêté à Agrippine les attributs de Cybèle, pour indiquer, que de même que celle-ci étoit réputée la mère des Dieux, ainfi Agrippine pouvoit être regardée comme mère du Dieu Néron, qu'on jugeoit dès-lors devoir être élevé à l'empire après la mort de Claude qui l'avoit adopté. (2) *PLANCHE VII.*

En regard de Claude et d'Agrippine on voit la tête de Drufus père de l'Empereur et celle de fa mère Antonia, accolées de la même manière. Antonia fe préfente fous la figure de Minerve, à laquelle elle reffembloit par fa modeftie et fa prudence, vertus dont elle fut pendant tout le cours de fa vie le modèle le plus accompli. En affociant à Claude fes parens défunts, l'artifte avoit, fans doute, en vue de faire allufion à la piété filiale de cet Empereur; car dès fon avènement à l'empire il fe fit un devoir d'honorer leur mémoire, en faifant frapper une grande quantité de médailles en tout métal portant leurs têtes.

Dans notre Camée les têtes de Claude et de Drufus font pofées chacune fur une corne d'abondance, fymbole de la félicité publique. (3) Au-deffous fe voyent différentes armures, et au milieu l'aigle romaine, la tête tournée vers Claude, comme la perfonne la plus illuftre du tableau.

(2) En effet, fur une médaille grecque du Cabinet Impérial cette Princeffe eft qualifiée du titre de ΘΕΟΜΗΤΩΡ, *Mère de Dieu*, c'eft-à-dire, de Néron. J'ai expliqué cette médaille dans un ouvrage intitulé *Sylloge I. numor vet. anecdotor. p. 39.*

(3) La manière de pofer les têtes fur des cornes d'abondance étoit dans ce temps-là le goût dominant. Sur les médailles de Drufus le jeune, frappées peu d'années avant Claude, les têtes de fes deux fils font pofées de la même façon. Cette allégorie fut encore plus

BUSTE D'HADRIEN.

PLANCHE VIII. ON ne peut refuſer au graveur de cette pièce le mérite d'avoir parfaitement bien reuſſi dans le judicieux uſage qu'il a fait des trois différentes couches, dans l'expreſſion du caractère; dans le beau jet des cheveux, ainſi que dans le finiment du détail; ce qui joint à la grandeur et à la beauté naturelle de la pierre, rend ce Camée infiniment précieux. (1) Je n'héſite point à reconnoître dans cette tête celle d'Hadrien, et les objections que l'on pourroit faire contre cette aſſertion, deviendront nulles ſi l'on compare avec notre Camée les médailles de cette Empereur frappées pendant les trois premières

repandue ſous Claude, et adoptée auſſi par les Grecs. Ainſi ſur une médaille de Claude frappée à Patre ville d'Achaïe, les têtes de ſes deux filles ſont placées dans le même goût, (*Vaillant Coloniæ.*) comme auſſi ſur une autre du même Empereur, frappée à Alexandrie en Égypte, que j'ai expliquée ailleurs. (*Sylloge I. num. vet. p. 67.*) Enfin ſur une médaille de la Commagène petite province de Syrie, les têtes des deux fils du Roi Antiochus IV. s'offrent d'une manière ſemblable, (*Pellerin Rois.*) et cette médaille fut auſſi frappée ſous le règne de Claude.

(1) En conſultant l'eſtampe, on s'étonnera, ſans doute, qu'un ancien artiſte de ce mérite ait pu placer la prunelle de l'oeil d'une manière ſi choquante, que le tort qu'elle fait au regard, ſe communique en quelque ſorte à la figure entière. Dans la ſuite on s'apercevra également d'autres fautes non moins ſenſibles, qui dans ce recueil paroiſſent ſur des pierres dont le travail eſt d'ailleurs excellent et l'antiquité inconteſtable. Qui, par exemple, ne voit d'abord, qu' à la tête de la planche X. l'oreille eſt placée trop haut, et que le ſein eſt trop abaiſſé dans la Bacchante de la planche XXV. ? De telles fautes ne ſe pardonneroient pas aujourd'hui à des apprentifs. Que devons nous conclure de ces négligences? Ce qu'en a conclu le ſage Mariette. „ Je trouverois, dit-il (*p. 103.*) qu'il y auroit encore moins de raiſon de ſoupçonner „ une gravure de n'être pas antique, parce „ qu'au milieu des plus grandes beautés, on „ y remarqueroit quelques négligences qui „ ſe ſeroient gliſſées dans les parties acceſſoires. „ Mais ce n'eſt pas aſſez: „ Je ne „ ſçai même, pourſuit-il, ſi l'on n'en devroit „ pas conclure tout le contraire; d'autant „ que les gravures modernes ſont en général „ aſſez ſuivies et que celles des anciens ont „ aſſez ſouvent le défaut qu'on vient de remarquer. „ C'eſt-là le ſentiment d'un vrai connoiſſeur, initié dans les myſtères de l'art de la gravure, et qui avoit formé ſon jugement d'après une longue ſuite d'obſervations fondées ſur l'expérience; au lieu que de ſimples amateurs, guidés uniquement par le goût et la curioſité, taxent quelquefois aſſez légèrement de modernes les plus belles pierres antiques, où ils ont obſervé quelqu' incorrection du deſſein ou d'autres négligences: et c'eſt parce qu'ils ne peuvent s'imaginer que les graveurs anciens aient pu commettre de pareilles fautes.

années de fon règne: ce parallèle montrera la plus parfaite reffemblance. Le travail exquis de cette pierre, et furtout de la fuivante, prouve que fous le règne de cet Empereur qui étoit artifte lui même, les beaux-arts furent portés à un haut degré de perfection. *PLANCHE VIII.*

ANTINOÜS.

LA pierre de ce fuperbe Camée eft de la méme efpèce que celle du précédent, et l'artifte l'a employée de la même manière: les deux couches de Sardoine ont fourni le vêtement et le fond, et fur le blanc du milieu eft gravée la tête. Le travail en eft excellent, des mieux entendus, et, au jugement de tous les connoiffeurs; il doit être compté parmi les chefs-d'oeuvres de l'antiquité. C'eft bien dommage, et je ne dois pas le diffimuler, que l'eftampe foit fi inférieure à l'original quant à la reffemblance des traits et à l'expreffion du caractère. *PLANCHE IX.*

Ce Camée repréfente Antinoüs, ce fameux mignon de l'Empereur Hadrien, reconnoiffable à fon air fombre et à la douce mélancolie repandue fur fon vifage. Ce caractère marque, fi je ne me trompe, le fentiment profond et réciproque qui l'uniffoit à fon maître, auquel il facrifia jufqu'à fa vie. On débite, qu'ayant appris des Aftrologues qu'une victime humaine prolongeroit les jours d'Hadrien, Antinoüs fe précipita dans le Nil. Les villes grecques, pour faire leur cour à l'Empereur, inconfolable de la perte de fon mignon, ne manquèrent pas de mettre Antinoüs au rang des Dieux, et de l'hono-

PLANCHE IX. rer tantôt ſous le nom général de Héros, tantôt ſous celui de nouveau Bacchus, de nouvel Apollon, ou ſous d'autres. Dans un médaillon du Cabinet Impérial il porte le nom de Pan, et il eſt décoré des attributs de ce Dieu champêtre. Ainſi le graveur de cette pierre, en lui ceignant la tête d'une eſpèce de bonnet ſur lequel eſt une tête de Pan, ſemble avoir voulu rendre hommage à Antinoüs ſous la dénomination de ce Dieu. (1)

PTOLÉMÉE - PHILADELPHE
ET
ARSINOË.

PLANCHE X. TOUS les connoiſſeurs ſeront charmés de voir paroître cet admirable Camée. Sa grandeur et la richeſſe des couleurs, c'eſt ce qui eſt dû à la nature; quant au mérite du graveur, une judicieuſe diſtribution dans l'emploi des couches, beauté qu'il eſt impoſſible de rendre dans une eſtampe, l'expreſſion du caractère des têtes, le fini de la gravure, en font un des plus eſtimables et des plus parfaits monumens de l'antiquité. Quel dommage qu'il n' ait pas été conſervé dans ſon entier! On n'a point pallié dans l'eſtampe la detérioration qui commence à la partie inférieure du panache et qui s'étend juſqu'à

(1) Ce n'eſt pas à une ſimple fantaiſie qu'Antinoüs fut redevable de cette dénomination. Il étoit né dans une ville de Bithynie nommée *Bithynium*, dont les habitans étoient originaires de Mantinée dans l'Arcadie, où l'on révéroit Pan comme Dieu tutélaire; auſſi eſt-il prouvé tant par les médailles que par Pauſanias, (*L. VIII. c. 9.*) que nulle part le culte d'Antinoüs ne fut porté ſi loin qu'en Arcadie, et Hadrien y contribua lui-même en faiſant élever à Mantinée un temple magnifique en l'honneur du favori qu'il regrettoit.

jusqu'à la tête de la femme: heureſement que les têtes mêmes *PLANCHE X.* ſont dans leur première perfection.

Cependant le mérite de ce chef-d'oeuvre n'eſt pas complet; car c'eſt un défaut conſidérable qu'on ne puiſſe déterminer avec certitude quels ſont les originaux de ces têtes. En premier lieu, il eſt hors de doute qu'elles ne ſont point idéales, comme celles des Divinités et des Héros, le premier coup d'oeil ſuffiſant pour convaincre que ce ſont de véritables portraits. En ſecond lieu, il eſt bien à préſumer que l'artiſte n'aura pas entrepris un travail de cette importance pour un ſimple particulier, mais que c'étoit pour quelque perſonnage illuſtre, en état de fournir à la dépenſe. Il m'a donc paru vraiſemblable, que ces têtes ſoient les portraits d'un Roi et d'une Reine; mais comment reconnoître les originaux dans la multitude des anciens Rois? C'eſt-la le point difficile. Les médailles qui ſeules peuvent garantir la vérité des dénominations, ne me donnent aucun éclairciſſement, et je ſuis bien éloigné de recourir aux acceſſoires qui paroiſſent ſur le caſque, tels que le ſerpent, la tête de Satyre, et le foudre, pour y chercher des indications trop incertaines, puiſque ce ne ſont en général que des ornemens arbitraires. (1) Si néanmoins j'ai mis à la

(1) C'eſt cependant d'après ces mêmes acceſſoires, ou de ſemblables, que Michel-Ange de la Chauſſe a jugé des deux têtes gravées ſur un précieux Camée qui a paſſé du Cabinet de la Reine Chriſtine dans celui du Duc de Bracciano. Il crut que ces deux têtes étoient celles d'Alexandre-le-Grand et de ſa mère Olympias, parce qu'il y vit un ſerpent comme ſur notre pierre, et la prétendue tête de Jupiter-Ammon: d'ailleurs puiſque Plutarque rapporte dans la vie d'Alexandre, qu'on avoit vu un ſerpent ſur le lit d'Olympias, et comme ce Roi ſe diſoit fils de Jupiter-Ammon, ces deux ſymboles parurent à M. de la Chauſſe des alluſions trop marquées pour méconnoître ces deux grands perſonnages. Quant au point eſſentiel, de juger d'un portrait d'après la reſſemblance des traits avec un original décidé, l'auteur n'a fait aucune recherche. (*Mus. Rom. Tom. I. ſect. I. tab. 18.*) Je ne m'arrêterai pas à démontrer que ces deux têtes n'ont rien de ſemblable à Alexandre et Olympias, ce qu'a déjà prouvé le ſavant Schlaeger; (*de num. Alex. M. p. 21.*) mais je n'ai pu me diſpenſer d'ajouter cette remarque, parce que l'opinion de M. de la Chauſſe a été adoptée par d'autres auteurs, et que pluſieurs perſonnes, ayant obſervé ſur no-

PLANCHE X. tête de cet article les noms de Ptolémée-Philadelphe Roi d'Égypte et de fa femme Arfinoë, ce n'a été que pour hafarder une dénomination quelconque, ayant obfervé d'ailleurs une légère reffemblance entre les traits qui paroiffent fur leurs beaux médaillons d'or, et ceux de notre Camée.

TÊTE D'UN ROI.

PLANCHE XI. C'EST en faveur de fon caractère noble et grand que j'ai fait entrer cette tête dans ce recueil. Le diadème dont elle eft ceinte indique affez que c'eft celle d'un Roi. J'obferverai à cette occafion, qu'au rapport de Juftin, (1) ce fut Alexandre-le-Grand qui s'en fervit le premier, les Rois fes prédéceffeurs n'ayant pas fait ufage de cet ornement des Rois de Perfe. En effet, les monumens dont l'antiquité eft bien avérée et inconteftable, n'offrent aucune tête de Roi, antérieur à Alexandre, ornée d'un diadème de la même forme que celui de notre pierre, et noué derrière la tête de façon que les deux bouts de la bandelette prolongée en tombent fur le cou. (2) On ne le voit qu'aux têtes des Rois poftérieurs, à celles des Rois de Syrie, d'Égypte, de Bithynie, et à beaucoup d'autres. Dans la fuite, cet ornement devint la marque diftinctive de la royauté, jusque-là qu'on en décora même des Rois beaucoup plus anciens, qui très-certainement ne s'en étoient jamais fer-

tre pierre la même difpofition des têtes et les mêmes acceffoires, ont auffi cru y reconnoître Alexandre et Olympias.

(1) *Hift. L. XII. c. 3.*

(2) Ce que l'on voit fur certaines têtes d'anciens Rois de Macédoine avant Alexandre, au moins fur des médailles vraiment antiques, n'a pas la largeur d'une bandelette, et n'eft proprement qu'un cordon fubtil.

vi de leur vivant. Cette eſpèce d'anticipation, ou ſi l'on veut, de rétrogradation du coſtume, s'obſerve ſur des médailles frappées poſtérieurement afin de renouveler la mémoire de ces Rois. (3) Du reſte, quoique le diadème ſur notre pierre ne nous permette pas de douter que ce ne ſoit la tête d'un Roi, nous n'oſerions pas ſeulement en haſarder ici la dénomination, faute de médailles qui, comme nous l'avons obſervé à l'article précédent, pourroient nous y porter au moyen de la reſſemblance. *PLANCHE XI.*

CYBÈLE.

CETTE figure de femme qui repréſente Cybele, eſt gravée ſur un lit blanc tranſparent compris entre deux couches de Chalcédoine, dont l'une a ſervi à l'artiſte pour y former le tambour. Les deux têtes ſont traitées avec beaucoup de délicateſſe, dans une très-belle manière, et l'on y reconnoît la perfection de l'art. Au reſte, il eſt ſurprenant que le graveur dont l'intelligence paroît aſſez évidemment, ait pu s'oublier au point d'excéder toute proportion dans les mains. Je ne m'arrêterai guère ſur les ſymboles uſités de Cybèle, tels que la couronne de tourelles, et le tambour, au milieu duquel eſt gravé en creux un lion, animal qui lui étoit ſpécialement conſacré. Mais les épis et les pavots qu'elle tient de la main gauche, ſont un attribut plus rare: néamoins comme ils déſi- *PLANCHE XII.*

(3) De ce nombre ſont Numa Pompilius, et Ancus Marcius Rois de Rome, Minos Roi de Crète, Alée Roi de Tégée en Arcadie: et c'eſt auſſi par une ſemblable prolepſe que Gélon et Hieron, anciens Rois de Syracuſe, paroiſſent ſur les médailles avec un diadème.

PLANCHE XII. gnent la fécondité, ils conviennent affez à Cybèle, parce qu'on la regarda comme la caufe des pluyes qui fécondent la terre, (1) et qu'elle fut la mère des douze Grands-Dieux, ainfi que l'ayeule d'un grand nombre d'autres. (2) Je m'abftiens de hafarder des conjectures fur la tête d'homme en regard, voilée, couronnée de lauriers, et furmontée de trois rayons perpendiculaires que notre Cybèle tient dans la main droite. On rifque trop de fe méprendre fur des fymboles fi vagues et indéterminés, qui peut-être ne font dûs qu' à une fantaifie de l'artifte, ou de celui qui a commandé la pièce; et c'eft très-vraifemblablement le cas dans nombre de pierres gravées toutes les fois que leurs fujets s'écartent trop du fentier commun tracé par les Mythologues.

JUPITER FOUDROYANT.

PLANCHE XIII. CE Camée dans lequel on admire tout-à-la-fois et la richeffe de la nature et les efforts de l'art, doit être regardé comme un des plus précieux reftes de l'antiquité, et ce n'eft pas un des moindres préfens de la fortune, de l'avoir confervé auffi entier qu'il eft forti des mains de l'artifte. La pierre eft compofée de neuf lits très-minces de deux efpèces, la Sardoine et le blanc tranfparent, couchés l'un fur l'autre, et tous d'une égale épaiffeur. Profitant de ce jeu de la nature, l'artifte

(1) *Cornut. de nat. deor. c. 6.* Il eft très-ordinaire de voir Cérès avec une poignée d'épis et de pavots dans la main. Or Barnes ayant obfervé (*ad Euripid. Helen. v. 1138. feqq.*) que Cérès et Cybèle ont beaucoup de commun entr' elles, il n'eft pas furprenant, que l'une paroiffe quelquefois avec les attributs de l'autre.

(2) *Læta deum partu, centum complexa nepotes.* (*Virg. Aen. VI 786.*)

PLANCHE XIII.

tiſte a ſu faire uſage des deux eſpèces de manière à en former un magnifique tableau de deux couleurs, dont on a tâché d'exprimer dans l'eſtampe même les diverſes nuances et les variations ſucceſſives. Le bord de la pierre étant coupé en talus, les cercles blancs et bruns qui réſultent naturellement de cette opération forment une bordure très-agréable à la vue.

Une pierre ſi précieuſe en elle même devoit acquérir encore un nouveau prix entre les mains d'un artiſte ſupérieur, et c'eſt à lui qu'eſt dû le mérite du deſſein, de l'expreſſion, et du finiment le plus parfait. Rien de plus impoſant et de mieux entendu que l'air terrible du père des Dieux lançant la foudre dans l'emportement de ſon courroux, expreſſion que l'eſtampe, quelque bonne qu'elle puiſſe paroître d'ailleurs, ne rend pas dans toute ſa vérité. Les quatre chevaux en pleine courſe préſentent par leur ardeur, leurs différentes attitudes, et par le plus beau déſordre un groupe admirable. (1) Cette manière de grouper les chevaux paroît priſe de quelque célèbre original antique qui aura ſervi de modèle commun à diverſes artiſtes; car dans une pierre, gravée par Athénion, dont il ſera parlé plus bas dans la note, on voit quatre chevaux attelés à un char préciſément dans le même ſens et dans les mêmes attitudes.

Les anciens ſe figuroient Jupiter foudroyant tel qu'il eſt ſur notre Camée, placé ſur un char tiré par quatre chevaux, et lançant la foudre de la main droite. Cette idée remonte aux premiers âges. Dans Virgile, Salmonée Roi d'Elide vou-

(1) Suivant la remarque de Philoſtrate, parlant d'un tableau qui repréſentoit le même ſujet, *ce n'eſt pas choſe aiſée que de peindre quatre chevaux attelés de front, ſans que leurs pieds ſe confondent, de les animer avec douceur, d'en repréſenter un tranquille contre ſon gré, un autre frappant la terre de ſes pieds, un autre obéiſſant à la main qui le guide.* (*Icon. L. I. n. 30.*)

PLANCHE XIII. lant imiter Jupiter foudroyant, monte fur un quadrige et jette de tous côtés des flambeaux ardens. (2)

En comparant notre pierre avec d'autres monumens qui offrent le même fujet, il eft évident qu'on a eu l'intention d'y repréfenter le combat de Jupiter contre les géans. (3)

NEPTUNE
ET
D'AUTRES FIGURES.

PLANCHE XIV. Le mérite de cette Agathe-Onyx de trois couleurs n'eft pas le même dans toutes fes parties. Le deffein eft exact dans les figures, et l'exécution en eft très-bien entendue; mais il n'en eft pas ainfi des quatre chevaux qui font dénués de toute grâce, foit quant au deffein foit quant à l'accouplement. La figure principale eft Neptune, clairement défigné tant par la taille robufte et le regard fier qui le caractérifent toujours, que parce qu'il pofe le pied fur un bloc de rocher. (1)

(2) *Aeneid. VI. 587.*

(3) Un très-beau Camée du Roi de Naples publié par Winckelmann (*Mon. ant. p. 11.*) et qui porte le nom du graveur Athénion, offre le même fujet, et de plus deux géans foudroyés et étendus par terre. Une Cornaline du Cabinet du Grand-Duc, (*Mus. Flor. T. I. tab. 57.*) et un médaillon d'Antonin-le-Pieux, qui appartenoit ci-devant au Cardinal Albani, (*Num. max. mod. mufei Albani tab. 19.*) joignent également à notre Jupiter foudroyant un géant prêt à être terraffé par les chevaux. Le trop petit efpace fur la pierre aura dont feul empêché le graveur de faire entrer dans fa compofition l'objet de la colère de Jupiter.

(1) Les Antiquaires n'ont pas manqué d'obferver, que les anciens prêtoient fréquemment cette attitude à Neptune auffi bien fur les médailles que fur d'autres monumens; cependant, quoiqu'il foit évident qu'ils aient eu l'intention d'y renfermer quelqu' allégorie, je ne me rappelle pas que perfonne fe foit donné la peine d'en rechercher le fens. J'ai déjà remarqué, (*pag. 10.*) que l'attitude de pofer le pied fur quelque chofe étoit en général un figne de propriété: or, fi l'on juge de l'attitude de Neptune d'après cette obfer-

Il tient de la main droite fon fceptre ufité, le trident, dont les trois pointes font cachées par le piedeftal fur lequel eft pofé Cupidon. Les chevaux qui font aux deux côtés, ont particulièrement trait à Neptune, qui felon la fable avoit produit le cheval, ainfi que Minerve l'olivier. Quant aux autres figures, j'avoue franchement que je ne faurois démêler la connexion qu'elles peuvent avoir avec ce Dieu. Chacun en jugera à fa volonté d'après l'eftampe, dans laquelle tout eft rendu avec la plus fcrupuleufe fidélité. *PLANCHE XIV.*

NÉRÉÏDE SUR UN TRITON.

LE fujet de cette Cornaline dont la gravure eft excellente, a été traité fouvent par les anciens foit poëtes foit artiftes; et à en juger par le grand nombre de monumens divers fur lefquels on le trouve, on peut conclure que c'étoit un des fujets favoris de l'antiquité. Cette prédilection venoit probablement de l'effet agréable du contrafte piquant entre une bel- *PLANCHE XV.*

vation, il paroîtra bien vraifemblable, que les artiftes ont voulu par-là faire allufion à la puiffance de ce Dieu fur la terre, comme ils fignifioient communément fa domination fur la mer par le trident ou le dauphin. En effet, ce double empire eft prouvé par nombre d'anciens témoignages; entr' autres par une belle épigramme, où Neptune eft nommé *Roi de la mer et maître de la terre:*

ὦ ποντε βασιλευ και κοιρανε γαιης.

(*Brunck Analect. T. III. p. 117.*) Il y a tout lieu de préfumer qu'on a fait partager à Neptune l'empire de la terre, parce que dans l'opinion des anciens, c'étoit ce Dieu qui caufoit les tremblemens de terre; de là vient qu'il eft nommé Ἐννοσιγαιος, c'eft-à-dire, *qui ébranle la terre.* Ajoutons que fi Neptune étoit particulièrement révéré par les infulaires, et les habitans des côtes de la mer, il ne l'étoit pas moins par les peuples qui habitoient l'intérieur des terres, tels que les Phrygiens, qui, felon Strabon, cherchoient à fe le rendre propice afin d'être préfervés de ce terrible fléau. (*L. XII. p. m. 868.*) Remarquons encore, qu'à l'exception de Neptune, l'attitude dont il s'agit défigne dans d'autres figures quelqu'un qui écoute un difcours avec attention, ou qui contemple un objet qui l'intéreffe. (Voyez *Buonarroti Offervaz. iftor.* dans la préface *pag. VIII.* et le *Muf. Ercolan, Bronzi T. II. p. 232.*)

PLANCHE XV. le Néréïde et quelque animal farouche qui la porte en croupe: et c'eſt ainſi, par exemple, que Bacchus et Ariadne, ou l'enfant Cupidon contraſtent à merveille avec les lions, les tigres, les panthères, ſur leſquels ils ſont montés. D'ailleurs les artiſtes ſe livrant à leur imagination brillante, trouvoient cet objet ſuſceptible d'une infinité de variations dans les attitudes, les agroupemens, dans le choix des animaux ſouvent inventés à plaiſir et aſſujettis au beſoin. En effet, parmi tant d'anciens monumens qui préſentent ce ſujet, il n'y en a preſqu'aucun qui reſſemble exactement à l'autre. Au reſte, ne me rappelant pas de l'avoir vu traité ſur les médailles, mais très-ſouvent ſur les pierres fines ou dans les peintures, je ſuis porté à croire, que, ſans beaucoup ſe ſoucier de l'allégorie, les artiſtes ne s'en ſervoient, au fond, que pour compoſer des tableaux riants. (1) Dans

(1) Qu'on me permette ici quelques remarques ſur les diverſes eſpèces d'animaux attachés par les Grecs au ſervice des Divinités marines. On ſait qu'ils avoient peuplé la terre, l'air, et même les enfers, d'une eſpèce toute nouvelle d'habitans, de ces êtres bizarres et fantaſtiquement compoſés, qui n'ont jamais exiſté que dans leur imagination romaneſque; témoin les Faunes, Pégaſe, les Sirènes, les Sphinx, Cerbère, et tant d'autres, inventés pour ſervir de ſymboles, ou pour varier agréablement les fictions auſſi bien que les productions de l'art. D'après cette idée, ils ſe permirent également de faire paroître ſur la ſurface de la mer des êtres de la même eſpèce. C'eſt ainſi que beaucoup d'animaux terreſtres, réels ou fabuleux, et l'homme même, furent ſuppoſés dans la mer, la partie inférieure de leurs corps étant tranſformée en queue de poiſſon: et ſans ſortir du ſujet de notre Cornaline, remarquons que les Néréïdes qui, ſuivant Claudien, eſcortèrent Vénus dans un voyage ſur mer, étoient portées par des tigres, des béliers, des lionnes, des boeufs; (*Carmen X. v. 159. ſeq.*) et que dans l'une des Hymnes attribuées à Orphée il eſt dit qu'elles ſe plaiſent à être portées en croupe par les Tritons. (*Hymn. 23. v. 4.*) Ces idées poëtiques ayant été adoptées par les artiſtes, les monumens nous offrent des femmes au milieu des eaux, aſſiſes tantôt ſur un bouc, (*Agoſtini Gemm. ant. P. II. n. 16. Bellori Admiranda Romæ.*) tantôt ſur un tigre, (*Pitture d'Ercol. T. III. tab. 17.*) ſur un taureau, (*Pitture d'Ercol. T. III. tab. 18.*) ſur un Centaure, (*Muſ. Clement. T. I. tab. 34.*) mais plus communément ſur des chevaux marins nommés par les Grecs Ἱπποκαμποι, *Hippocampes*, et ſur des Tritons. Selon Pline, parmi les ouvrages les plus célèbres de Scopas, on diſtinguoit celui qui repréſentoit Neptune, Thétis, Achille, et les Néréïdes aſſis ſur des dauphins et des hippocampes. (*L. XXXVI. p. 727.*) auſſi ſur les pierres gravées ce ſont preſque toujours des hippocampes qui portent les Néréïdes. (*Pitture d'Ercol. T. II. tab. 44. et T. III. tab. 16. Agoſtini l. c. P. II. n. 17. Buonarroti Oſſerv. iſtor. p. 113. Pierres grav. du Duc d'Orl. T. I. p. 119. Wilde gemm. ſel. n. 53.*) Quant aux Tritons, ils étoient ſans ceſſe à la diſpoſition des Divinités marines. Ainſi Vénus voulant paſſer la mer, ordonne aux Amours de chercher Triton. (*Claudian. Carm. X. v. 127.*) et Neptune charge les Tritons de tranſporter le corps d'Hellé en Troade, et Latone dans l'île de Délos. (*Lucian. Dial. mar. IX. et X.*) Outre la pierre que nous

PLANCHE XV.

Dans les monumens de ce genre, la femme affife fur quelqu'animal, et à laquelle j'ai donné le nom général de Néréïde, paffe chez la plupart des Antiquaires pour Vénus marine. On ne peut nier qu'à certain égard leur fentiment ne foit fondé, quoiqu'il ait trouvé des contradicteurs. Pourquoi Vénus qui avoit pris naiffance dans la mer, ne pourroit-elle pas prétendre aux montures des Divinités marines? Bien plus, fuivant le paffage de Claudien, cité en note, elle fe fit effectivement porter par Triton. Le poëte Nonnus parle auffi de Vénus affife fur un de ces Dieux marins. (2) Ainfi quand la femme dont il s'agit eft fans ce bouclier qui caractérife les Néréïdes, comme je vais le prouver dans une note, il eft difficile de choifir entr' une Néréïde et Vénus marine.

Le bouclier que porte communément cette femme, et dans le champ duquel eft gravée la tête de Médufe, a beaucoup intrigué les Antiquaires. Ils convenoient que cette femme repréfente une Néréïde; mais ils défefpéroient, ce femble, de lui trouver aucun rapport avec le bouclier. (3) Il m'eft cependant arrivé de le découvrir dans Euripide, de forte que j'ofe affirmer que c'eft la Néréïde qui porte à Achille le bouclier célèbre, ouvrage de Vulcain; car après avoir raconté qu'un cortége de ces Divinités maritimes accompagna la flotte d'Achille faifant voile vers Troie, le poëte ajoute: *c'eft ainfi que les Néréïdes quittant les bords de l'Eubée portoient le bou-*

publions, plufieurs autres préfentent encore un Triton portant une Néréïde en croupe. (*de la Chauffe Muf. Rom. Sect. I. n. 43. M. de Gravelle Rec. de pierr. grav. T. II. n. 36. Zanetti Gemm. ant. n. 56.*) Celui de notre Cornaline eft remarquable en ce que le graveur lui a prêté des oreilles de Faune; et la même fingularité fe trouve dans le Centaure marin allégué ci-deffus.

(2) *Dionyf. L. I. v. 59.*

(3) De la Chauffe en rapportant une pierre femblable, (*Muf. Rom. Sect. I. p. 29*) et après lui le P. de Montfaucon, (*Ant. expl T. I. p. 166.*) avouent naïvement en ignorer la fignification. M. de Gravelle (*Rec. de pierr. grav. T. II. p. 26.*) et les Auteurs de la defcription des pierres gravées du Duc d'Orléans (*T. I. p. 122.*) tiennent le même langage.

PLANCHE XV. *clier forgé ſur les enclumes d'or de Vulcain.* (4) Euripide ne fait ici que ſuivre à-peu-près Homère; car dans l'Iliade Thétis apporte elle-même à ſon fils les armes qu'elle venoit de recevoir de Vulcain, au lieu que dans Euripide l'on peut ſuppoſer que c'eſt par ordre de Thétis, première d'entre les Néréïdes, que ſes ſoeurs les tranſportent. Si les artiſtes, voulant faire alluſion à ce tranſport, n'ont repréſenté que celle des Néréïdes qui portoit le bouclier, c'eſt parce que cette partie de l'armure d'Achille étoit le plus bel ouvrage de Vulcain, ſi fameux par la magnifique deſcription d'Homère. Le groupe de Scopas, cité dans la note première, confirme en partie ce que je viens de dire, puiſqu'il prouve la connexion entre Achille et les Néréïdes. (5)

(4) *Electra v. 432. ſeq.*

(5) On m'objectera peut-être, qu'Homère ne compte point la tête de Méduſe entre les divers ornemens du bouclier; mais je repondrai, que les anciens poëtes eux-mêmes ſe crurent diſpenſés de ſuivre ſcrupuleuſement les traces d'Homère dans cette deſcription; que celle d'Euripide en diffère, et favoriſe de plus mon opinion en ce qu'entr' autres elle ajoute Perſée tenant la tête de Méduſe; et qu'enfin les artiſtes, s'attachant moins encore que les poëtes aux idées d'Homère, ne ſe gènoient point dans le choix des ornemens, et que, bornés par le petit eſpace ſur les pierres, et ne pouvant pas toujours aſſez détailler leur ſujet, ils ont ſuivi l'uſage alors reçu d'orner tout bouclier de héros de la tête de Méduſe, comme nous l'obſerverons dans la deſcription de la pierre qu'offre la planche XXXI. Il y a plus, et ce qui décide la queſtion, c'eſt que non-ſeulement deux pierres dans le recueil du Baron de Stoſch, gravées par Pamphile, préſentent la même tête au milieu du bouclier d'Achille, mais ſurtout que ce héros eſt repréſenté ſur une très-belle Cornaline, gravée dans le ſtyle nommé étruſque, tenant de la main gauche un bouclier orné de la tête de Méduſe: Achille s'y trouve debout ſur un char attelé de deux chevaux en pleine courſe, et auquel le corps d'Hector eſt attaché. Cette pièce ſe trouve à Vienne dans le Cabinet de Mgr. le Prince de Gallitzin, Ambaſſadeur de S. M. l'Impératrice de Ruſſie auprès de S. M. l'Empereur. J'aurai encore dans la ſuite l'occaſion de citer des pierres gravées de la collection de ce Miniſtre, dont le coeur noble, l'affabilité, et la louable paſſion pour les productions des beaux-arts ſont depuis long-temps connus dans cette Capitale, où il ne ceſſe d'encourager les artiſtes en tout genre par de frequens achats, et d'enrichir en même temps ſa belle galerie de tableaux et ſes autres collections: en quoi il ſuit le grand exemple de ſon Auguſte Souveraine CATHERINE II. qui à tous les talens du gouvernement joint un goût vif et éclairé pour les ſciences et les arts, qu'elle honore conſtamment d'une protection éclatante: tout recemment encore cette grande Princeſſe vient de faire l'acquiſition du Cabinet des pierres gravées du Duc d'Orléans, l'un des plus beaux et des plus inſtructifs de l'Europe, et qui eſt devenu célèbre aujourd'hui par la deſcription qu'en ont faite deux Savans diſtingués M. M. les Abbés la Chau et le Blond.

TÊTE D'APOLLON.

CETTE tête d'Apollon gravée fur une Hyacinthe, m'a paru digne de trouver place dans ce choix, non-feulement par rapport à l'excellence du travail et à la nobleffe du caractère, mais auffi à caufe de la difpofition pittorefque d'une large chevelure élégamment bouclée. Prefque tous les anciens poëtes ont fait l'éloge des chevelures d'Apollon et de Bacchus; et en effet, ces Dieux dont la jeuneffe ne paffoit jamais, ne pouvoient manquer d'être doués d'un de fes plus beaux ornemens. (1) Le lecteur inftruit fe fouviendra ici de l'endroit d'une Élégie d'Ovide à une de fes amies qui, pour avoir donné trop de foins à la frifure, perdit enfin tous fes cheveux. Après en avoir vanté la couleur, la longueur, et la fineffe, le poëte invective furtout contre l'abus du fer chaud, et s'écrie enfin: „ Qu'ils font perdus à jamais ces beaux cheveux „ qu'Apollon et Bacchus euffent défiré de porter! " (2) C'eft par allufion à la longue chevelure d'Apollon que les Romains lui donnoient le furnom d'*Intonfus*, et les Grecs celui d'*Acerfécomes*, c'eft à dire, *dont les cheveux n'ont point été coupés*. Mais Dénys, tyran de Syracufe, fe foucia peu de cette épithète, et fit couper la précieufe chevelure d'or d'une ftatue de ce Dieu. (3) *PLANCHE XVI.*

(1) Je ne citerai que ce vers de Tibulle (*L. I. Eleg. IV. 33.*)

Solis æterna eft Phoebo Bacchoque juventas,
Nam decet intonfus crinis utrumque deum.

(2) *Amor. L. I. Eleg. XIV. 31.*

Formofæ periere comæ, quas vellet Apollo,
Quas vellet capiti Bacchus ineffe fuo.

(3) *Aelian. Var. hift. L. I. c. 20.*

APOLLON JOUANT DE LA LYRE.

PLANCHE XVII. CET Apollon gravé fur une très-belle Cornaline par un artifte fupérieur, offre des fingularités qui méritent quelques éclairciffemens. Parmi tant d'Apollons que l'on rencontre fur les médailles, il n'y en a pas un dans l'attitude de celui-ci, ce qui me fit juger d'abord, que ce n'étoit qu'une fantaifie du graveur; mais je me rappelai bientôt, que le même fujet, à quelques variations près, paroiffoit fur plufieurs autres pierres gravées qui fe trouvent aux endroits cités dans la note. (1)

Sur notre Cornaline la lyre eft d'une forme auffi extraordinaire que l'attitude d'Apollon, qui de la main droite recourbée au-deffus de fa tête tient l'extrémité fupérieure de la lyre, la partie inférieure étant appuyée fur la tête d'une femme fort petite en proportion, tandis qu'il touche les cordes de la main gauche. Cette femme qui fert de fupport à la lyre, ne feroit-elle point une Cariatide? Je fuis d'autant plus porté à le croire que fur une pierre femblable du Comte de Caylus (2) la femme élève la main droite à la manière des Cariatides pour mieux foutenir la lyre pofée fur fa tête. (3) Il

(1) *Mufeum Flor. T. I. tab. 66. Leon. Agoftini Gemmæ num. 107. edit. Gronov. Montfaucon Ant. expl. T. II. p. 184. Caylus Rec. d'Ant. T. V. pl. 52. et 56. Winckelmann defcription des pierr. grav. de Stofch. p. 191.* Sur une belle Cornaline du Cabinet de Mgr. le Prince de Gallitzin on voit auffi à côté d'Apollon qui s'appuie de la main gauche fur la lyre et pofe la droite fur fa tête, une petite ftatue de Diane *Lucifera* fur un fragment d'une colonne.

(2) *Rec. d'Ant. T. V. pl. 56.*

(3) On voit fur plufieurs médailles romaines la Piété ou la Concorde affifes, qui du

PLANCHE XVII.

Il ſe préſente encore une autre difficulté: c'eſt le rapport entre Apollon et cette femme qui tient un enfant couché dans une patère. Selon Agoſtini et Maffei, cités par Montfaucon, c'eſt une prêtreſſe qui offre à Apollon des prémices humaines; mais j'aime mieux avouer avec le P. de Montfaucon, que ſur ce ſujet on ne peut rien dire de certain. (4) Enfin qu'eſt-ce qu' Apollon ſemble preſſer du pied gauche, et qui ne ſe voit ſur aucune autre pierre ſemblable? Il m'eût été difficile de le déviner, ſi l'action de ce Dieu, touchant la lyre, ne m'eût rappelé l'uſage des anciens muſiciens grecs, qui mettoient ſous le pied une ſorte d'inſtrument qu'ils preſſoient pour régler ainſi la cadence. On l'aperçoit ſur pluſieurs monumens anciens; (5) mais je ne l'ai jamais vu joint à la lyre ou à la figure d'Apollon.

bras gauche s'appuyent de même ſur une petite figure qui repréſente l'Eſpérance; par exemple ſur les médailles de Caligula avec l'inſcription PIETAS, ſur celles de Sabine avec CONCORDIA, ſur celles d'Antonin-le-Pieux avec CONCORD. TRIB. POT. COS.

(4) Des Antiquaires remarquant que la petite figure dans ces pierres tenoit une patère, où ils ont vu tantôt des fruits, tantôt un enfant nu, ou quelqu'autre objet difficile à diſtinguer, ſe ſont livrés à toute ſorte de conjectures. Gori en a debité pluſieurs. (*Muſ. Flor. T. I. p. 131.*) Le C. de Caylus avoue que l'explication de cette figure paſſe ſon intelligence. (*Rec. d'Ant. T. V. pag. 144.*) Il ſe peut bien que ſur différentes pierres il y ait diverſes choſes dans la patère, mais dans la nôtre l'enfant paroît évidemment, ainſi que ſur celles que rapportent Agoſtini et Montfaucon.

(5) Voyez une pierre gravée du *Muſeum Florentinum, T. I. tab. 91. num. 3.* une autre dans le *Recueil de M. de Gravelle T. I. num. 54.* la ſtatue d'un Faune du *Muſeum Flor. T. III. tab. 58. 59. Spon Miſcellanea pag. 21. Rubens de re veſtiaria L. II. cap. 17. Montfaucon T. I. pl. 176. n. 9.*

BUSTE DE MINERVE.

PLANCHE XVIII.

CETTE excellente pièce dont la matière eſt un Jaſpe rouge, a pluſieurs fois changé de maîtres depuis le temps qu'elle a été découverte. D'abord elle ſe trouvoit à Rome dans le Cabinet de M. Rondanini, et ce fut alors que Jean-Ange Canini en prit le deſſein qu'il publia pour la première fois dans ſon Iconographie. Lors que M. le Baron de Stoſch travailloit à ſon magnifique ouvrage qui contient les pierres gravées antiques ſur leſquelles les graveurs ont mis leurs noms, et qui parut en 1724, cette pierre faiſoit partie de la collection du Cardinal Pierre Ottoboni, d'où, ſelon toute apparence, elle a paſſé dans le Cabinet Impérial. (1)

Quant au mérite de la gravure, tous les connoiſſeurs tombent d'accord qu'on ne peut rien ajouter à ſa beauté non plus qu'à la correction du deſſein. C'eſt en ces termes qu'en

(1) Tout conſpire à démontrer, que la pierre que nous décrivons eſt abſolument la même que celle du Card. Ottoboni: même grandeur, même diſpoſition dans les ornemens dont elle eſt ſurchargée, même endommagement au ſommet du panache, outre la même eſpèce de pierre. Son antiquité eſt incontеſtable, non-ſeulement eu égard à l'excellence de la gravure et au poliment le plus complet, mais encore au grain et à la qualité du Jaſpe rouge, eſpèce de pierre ſur laquelle je n'ai jamais rencontré de gravure moderne. Une preuve nouvelle et plus forte de l'identité dont nous venons de parler, c'eſt le témoignage de M. Winckelmann qui dit au ſujet de cette pierre: *l'original de cette pierre étoit autrefois dans le Cabinet du Card. Ottoboni et il eſt préſentement dans le Cabinet de l'Empereur à Vienne.* (*Deſcript. des pierr. grav. du B. de Stoſch. p. 61.*) Dans un ouvrage poſtérieur, il répète la même aſſertion. (*Hiſt. de l'Art p. 333.* [illegible]) J'avoue que j'ai ſoupçonné cet illuſtre Savant de s'être mépris, juſqu'au moment où j'eus le bonheur de retrouver cette pièce dans le tréſor Impérial, l'ayant déterrée contre toute attente parmi le rebut des pierres gravées. Je fus alors convaincu que du temps de Winckelmann on étoit mieux inſtruit en Italie dans l'hiſtoire de cette pierre admirable, qu'au lieu même, où elle ſe trouvoit. C'eſt donc d'après de fauſſes notices que M. l'Abbé Bracci avance dans ſon dernier ouvrage, que je citerai ci-après, que la pierre du Card. Ottoboni ſe trouve à Vienne dans la collection de feu M. de France. Celle qu'on y voit repréſente à la vérité le même ſujet, mais la pierre eſt une Cornaline, et par conſéquent bien différente de celle du Cardinal. Ajoutons encore que ſuivant Winckelmann, le fameux Natter et quelques autres ont copié cette pièce dans la même grandeur. (*Ibid. p. 266.*)

juge le B. de Stofch, et ce jugement eft foutenu par l'autorité de Winckelmann, qui a mis cette pièce à la tête des pierres gravées en creux qui font l'éloge et la gloire des artiftes grecs. (2) Un autre mérite, pour ceux du moins qui prétendent que c'en eft un, c'eft le nom du graveur *Afpafius* mis à côté en lettres grecques. (3) Cette particularité lui a donné pla- *PLANCHE XVIII.*

(2) *Hift. de l'art p. 553. édit. de Vienne.*

(3) Depuis que M. le B. de Stofch a publié des pierres antiques qui portent les noms des graveurs, le goût des pièces de cette claffe eft devenu général. Outre que je ne trouve aucune raifon plaufible qui puiffe juftifier ce que j'appellerois volontiers une fantaifie, je crois devoir obferver, qu'on rifque très-fouvent d'être la dupe de cette préférence: car enfin les pierres portant le nom des artiftes n'étant pas toujours les plus belles, ce dont les connoiffeurs conviendront fans difficulté, je demande à quel égard le nom du graveur peut être cenfé rehauffer le mérite d'une pierre gravée, qui outre l'antiquité, ne confifte que dans la beauté de la matière, la correction du deffein, et la perfection de la gravure? D'ailleurs quelle utilité peut-on tirer de la découverte du nom d'un graveur parfaitement inconnu dans l'hiftoire ancienne? fur quoi il eft bon d'obferver qu'à l'exception de Pyrgotèle, de Cronius, d'Apollonide, et de Diofcoride, dont Pline fait mention, et dont les noms fe trouvent encore fur quelques pierres antiques qui nous reftent, l'exiftence de tous les autres dont les noms fe lifent fur les pierres, quelque confidérable qu'en foit le nombre, n'eft pas atteftée par le témoignage de quelqu'auteur ancien. Deplus, les pierres mêmes des quatre artiftes que je viens de nommer, celles de Diofcoride par exemple, comment peut-on s'affurer qu'elles foient réellement forties de la main de ce fameux graveur au temps d'Augufte? Le feul B. de Stofch en a publié fept qui portent ce nom, M. Bracci en a ajouté fix à ce nombre, fans compter plufieurs autres difperfées dans divers Cabinets, mais dans lefquelles ce nom a été gravé peut-être par une main moderne. Or quel nombre immenfe de pièces de ce genre devroit-on fuppofer être forti des mains d'un feul artifte, fi aujourd'hui il nous en refte au moins treize pierres? Il paroît donc que l'on feroit bien fondé à fuppofer qu'il y a eu plufieurs graveurs nommés Diofcoride, comme il y a eu plufieurs fculpteurs du nom de Socrate. M. Bracci du moins ne s'y oppoferoit pas, lui qui prétend avoir reconnu jufqu'à fix différens graveurs du nom d'Aulus, nom que l'on trouve fur diverfes pierres. D'ailleurs le nom de Diofcoride peut avoir été fuppofé même par quelque graveur ancien, qui en attribuant fon propre ouvrage à ce grand artifte, aura cherché à lui donner plus de relief. Je pourrois produire un affez grand nombre de preuves pour démontrer que cette fupercherie fi commune de nos jours, étoit auffi en ufage chez les anciens; mais je me borne au témoignage claffique de Phèdre, qui dit que les artiftes de fon temps, pour faire valoir leurs ouvrages, s'avifoient d'y infcrire les noms de Praxitèle et de Myron. (*L. V. Fable 1.*) Ce que l'on pratiquoit dans les ftatues, n'eft il pas bien vraifemblable qu'on l'ait également pratiqué dans les pierres gravées? Enfin la paffion pour les pierres qui portent le nom du graveur une fois connue, des fauffaires n'ont pas manqué d'en profiter, et d'ajouter adroitement le nom de quelqu'ancien artifte renommé, pour hauffer le prix d'une pierre antique. Cette fraude n'eft que trop connue, et tout le monde fait qu'elle n'a que trop bien réuffi à divers graveurs. On a beau dire que les anciennes lettres font fi fines, fi délicates, fi bien alignées qu'on ne peut pas s'y méprendre; mais fi les Sirletti, les Natter, les Pichler furent autrefois et favent encore fi bien imiter l'antique dans les figures, que les connoiffeurs les plus experts y ont été trompés, peut-on douter qu'ils ne réuffiffent également dans l'imitation des anciennes lettres quand ils s'y attacheront? Je crois en avoir dit affez pour faire connoître aux amateurs trop prévénus, combien ils rifquent d'être les dupes de l'impofture ancienne ou moderne, ou de s'égarer dans leurs jugemens fur l'hiftoire de l'art.

PLANCHE XVIII. ce dans l'ouvrage du Baron de Stoſch, et dans celui de M. l'Abbé Bracci publié recemment, dans lequel en recueillant de même les pierres qui portent le nom du graveur, il en a conſidérablement augmenté le nombre. (4) M. de Stoſch a publié une autre pierre portant le nom d'Aſpaſius, mais qui eſt fort endommagée. Dans le recueil des pierres gravées du Duc de Marlborough il s'en trouve encore une avec ce nom et qui repréſente Agrippine, femme de Germanicus, la tête voilée et couronnée d'épis. (5)

Le ſujet de notre pierre a été diverſement expliqué. Canini qui la publia le premier au ſiècle paſſé, ſéduit par le nom d'*Aſpaſius*, crut y voir la tête d'Aſpaſie, célèbre maitreſſe de Périclès. Il eſt étonnant qu'un homme de lettres ait pu juger que le nom d'*Aſpaſius* pùt convenir à une femme, et on ſeroit tenté de ſuppoſer qu'il aimoit à ſe tromper lui-même pour avoir la douce ſatisfaction de découvrir le portrait d'une femme qui joignoit à tous les charmes de ſon ſexe l'eſprit le plus ſublime, et devint plus mémorable encore par ſon empire ſur l'homme extraordinaire qui faiſoit alors l'admiration de toute la Grèce. Les autres Antiquaires, peut-être avec la même inclination pour Aſpaſie, ſe montrèrent plus fidèles à la vérité en ne voyant ſur cette pierre que la tête de Minerve. Le B. de Stoſch me paroit avoir trop donné à l'imagination en prétendant

(4) *Memorie degl' ant[illegible]*

(5) Si cette pierre eſt véritablement antique, nous ſommes auſſi aſſurés de l'âge dans lequel a vécu ſon graveur Aſpaſias. Cependant comme M. Bracci nous apprend (l. c. p. 147.) qu'il y avoit eu à Livourne dans le Cabinet Medini une pierre qui repréſentoit la même Agrippine ſous la figure de Cérès, avec le nom d'Aſpaſius, ouvrage moderne de Flavio Sirletti, graveur très-habile, mais qui ſe plaiſoit à contrefaire ou à imiter les antiques; on peut être tenté de croire que la pierre du Cabinet du Duc de Marlborough n'eſt que celle de Sirletti. C'eſt, ſans doute, auſſi une main moderne qui a gravé ACACIOY au lieu d'ACΠACIOY ſur une Cornaline dont le ſujet eſt un ſacrifice, et que j'ai vue dans le Cabinet de Mgr. le Prince de Galitzin.

prétendant y reconnoître Minerve *Secourable*, ou Déeſſe de la santé; mais il ſemble auſſi qu'il ne faiſoit pas grand fond ſur cette conjecture, puiſqu'il penchoit encore à croire que ce pouvoit être une figure Panthée, à cauſe de différens ſymboles qui ſemblent déſigner pluſieurs Divinités. Ces deux conjectures me paroiſſent également inadmiſſibles. Il eſt plus ſimple de ne voir ſur notre pierre qu'un buſte de Minerve richement décoré, et ce buſte eſt vraiſemblablement la copie d'une ſtatue autrefois célèbre dans la Grèce. La magnificence du caſque frappe d'abord les yeux. Il eſt ſurmonté d'un panache très-ample et fort élevé, mais dont le ſommet eſt endommagé. Sur les médailles d'Athènes, Minerve porte un panache tout-à-fait ſemblable, et l'on ſait que cette eſpèce d'ornement qui ſervoit tout-à-la-fois à relèver la taille des héros et à inſpirer une ſorte de crainte aux ennemis, étoit fort uſitée dans les temps les plus reculés. Au ſommet du caſque on aperçoit un Sphinx couché; plus bas Pégaſe et un griffon. Le Sphinx et le griffon ſe trouvoient de même ſur le caſque de la fameuſe ſtatue de Minerve à Athènes, chef-d'oeuvre de Phidias, dont Pauſanias a fait une deſcription détaillée; (6) et quant à Pégaſe, c'étoit Minerve qui lui avoit mis la bride, et qui l'avoit dreſſé, avant d'en faire préſent à Bellerophon; (7) d'où vient que ſur quantité de médailles de Syracuſe l'on rencontre d'un côté la tête de Minerve et de l'autre Pégaſe. Les cinq chevaux dans la partie du caſque qui couvre le front de la Déeſſe, y ſont placés par alluſion à ſon ſurnom d'*Equeſtris*, parce que dans la guerre contre les Géans elle avoit combattu ſur un char attelé de deux chevaux, (8) ou bien, parce qu'on lui attribuoit l'invention des quadriges. (9)

PLANCHE XVIII.

(6) *L. I. c. 24.*
(7) *Pauſan. L. II. c. 4.*
(8) *Pauſan. L. VIII. c. 47.*
(9) *Cicero de nat. deor. L. III. c. 23.*

PLANCHE XVIII. L'Égide, c'eſt-à-dire la cuiraſſe garnie de la tête de Méduſe et de ſerpens entortillés, eſt un attribut de Minerve trop commun pour avoir beſoin que je m'y arrête.

MINERVE COURONNANT BACCHUS.

PLANCHE XIX. LE double Camée de cette planche eſt à certain égard un des plus curieux de cette collection. La ſingularité conſiſte en ce que le graveur, ayant trouvé dans la pierre un très-beau lit de Sardoine entre deux couches blanches transparentes, a gravé en relief ſur celles-ci deux ſujets différens, de manière que la Sardoine du milieu ſert de fond commun aux deux tableaux. Outre là beauté de la matière qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer, et le choix judicieux de l'artiſte, ſon mérite principal conſiſte dans la fineſſe des touches, dans l'agréable diſpoſition des figures, et dans cet achèvement qui caractériſe les meilleurs ſiècles de l'art. (1)

Sur une de faces paroit Bacchus nu, à l'exception d'un petit manteau garni de franges qui lui pend de l'épaule, à laquelle il tient d'une façon très-bizarre. Dans la main droite il a le thyrſe, dans la gauche un faiſceau de flèches: à ſon côté Minerve, dans ſa parure ordinaire, lui poſe une couronne

(1) On trouve à la vérité pluſieurs pierres antiques gravées ſur les deux faces; mais dans la plupart la gravure eſt en relief d'un côté, et de l'autre elle eſt en creux, comme celle de la planche XXX. Généralement ces pièces ſont du bas-empire et d'un travail tout-au-plus médiocre. Les pierres, gravées en relief des deux côtés par un grand artiſte, ſont extrêmement rares. Outre celle-ci et l'aigle romaine (*Planche III. et IV.*) on en connoît encore une autre très belle publiée par [illegible], et qui repréſente l'éducation du jeune Bacchus. (*Comm[illegible]. T. II. p. 626.*)

PLANCHE XIX.

ſur la tête. Ce ſujet n'eſt pas fort commun, quoique déjà connu par les médailles romaines de Cornelius Blaſio, ſur leſquelles il eſt traité tout-à-fait dans le même goût. (2) Suivant la fable, Minerve avoit été chargée de l'éducation de Bacchus enfant, et il fit dans l'art de la guerre des progrès ſi rapides, qu'elle ne tarda pas à ſe l'aſſocier pour commander ſes troupes dans les guerres contre Saturne et les Titans. (3) D'après cette idée, il étoit tout naturel de repréſenter Minerve couronnant ſon élève victorieux.

Les figures de l'autre face ne ſont pas auſſi aiſées à expliquer. C'eſt un héros aſſis, et à ſon côté une femme debout s'appuyant de la main droite et d'un air familier ſur ſon épaule. Selon toute apparence ce tableau n'offre qu'un de ces ſujets d'amour ſi communs dans les temps héroïques; mais comme les figures ne ſont accompagnées d'aucun attribut, toute explication ne pourroit être que conjecturale. On voit cependant derrière l'épaule gauche de la femme ſortir quelque choſe qu'on pourroit bien prendre pour un carquois; mais cet attribut n'étant pas clairement exprimé, je ne me livrerai point aux recherches auxquelles il pourroit m'inviter.

(2) C'eſt probablement l'aſſociation de ces deux Divinités dans un groupe ſemblable qui aura donné lieu à l'épigramme ſuivante de l'Anthologie. On demande à Bacchus: *Toi qui ne te plais qu'aux feſtins, qu'as-tu de commun avec Minerve qui n'aime que les combats?* Le Dieu répond: *Que ton oeil indiſcret ne cherche point à pénétrer dans les ſecrets des Dieux. Apprend en quoi je reſſemble à cette Déeſſe. Comme elle j'ai acquis de la gloire dans les armes: c'eſt ce qu'atteſte l'Orient ſubjugué par la force de mon bras. Nous inſpirons la gaieté aux hommes, elle par l'huile, moi avec le doux jus de la vigne. Comme elle, je n'ai point fait ſentir à une mère les douleurs de l'enfantement; pour nous faire naître il ne fallut, pour moi, qu'ouvrir la cuiſſe, et pour elle, qu'ouvrir la tête de notre père.* (*Brunck Analecta T. III. p. 201.*)

(3) *Diodor. Sic. L. III. §. 70. 72.*

ORESTE MATRICIDE.

PLANCHE XX. LE ſujet de ce Camée eſt gravé ſur un blanc opaque couché ſur une Sardoine de la plus belle eſpèce. La beauté de la compoſition, et l'expreſſion naturelle des caractères dans les figures, font bien regretter ce qui en a été emporté aux extrémités. Heureuſement les figures principales ſont intactes, et un autre monument, que nous expliquerons en même temps, facilitera l'intelligence du nôtre en ſuppléant à ce qui lui manque.

Le trait d'hiſtoire qu'offre cette pièce, eſt repréſenté ſur un très-beau bas-relief publié par M. l'Abbé Winckelmann; (1) et ſi l'on ne doit pas s'étonner que ce ſujet ſoit répété ſur pluſieurs monumens, on peut juſtement être ſurpris de la parfaite reſſemblance entre notre Camée et le bas-relief, non-ſeulement quant à la compoſition, mais encore juſque dans les traits et les attitudes des figures: d'où l'on peut juger qu'autrefois les artiſtes s'étoient ſouvent fait une loi, de ne pas s'écarter de leur original, même dans les acceſſoires. Nous en verrons plus bas un autre exemple non moins frappant. (2) La ſeule différence entre ces deux monumens conſiſte en ce qu'aux deux extrémités du bas-relief, il y a pluſieurs figures qui ne ſe trouvent pas ſur notre pierre.

Avant de donner l'explication de ce bas-relief, Winckelmann prévient le lecteur, que divers Savans en avoient publié

(1) *Monum. ant. num. 148. pag. 193.*

(2) Voyez l'article de la planche XXXVII.

publié avant lui de tout femblables, mais qu'au lieu d'en donner une explication fatisfaifante, ils s'étoient bornés à des généralités pour fe tirer d'affaire. Selon cet auteur, le fujet du bas-relief eft le meurtre d'Agamemnon. Cependant à la manière dont il s'y prend pour fonder fon opinion, l'on s'aperçoit bien qu'il n'eft pas moins embarraffé, que ne l'étoient ceux qui l'ont précédé dans cette explication. En effet, s'il n'allègue, au lieu de raifons que des conjectures vagues et forcées, c'eft qu'il s'égaroit comme les autres. Mais comment le meurtre d'Égifthe et de Clytemneftre fi diftinctement repréfenté fur le bas-relief, et en conféquence fur notre pierre, ne s'eft-il pas offert à l'efprit d'un Savant auffi éclairé et auffi verfé dans l'explication des monumens antiques? *PLANCHE XX.*

Qu'il me foit permis de rappeler ici, que Clytemneftre après l'affaffinat d'Agamemnon fon époux, s'empara du pouvoir fuprême à Argos, et donna la couronne et fa main à Égifthe, coufin d'Agamemnon. Orefte, fils de ce dernier et de Clytemneftre, fut fauvé des fureurs de fa mère, et tranfporté encore enfant dans la Phocide. Parvenu à l'âge de faire valoir fes droits, il va confulter l'oracle de Delphes, qui lui ordonne de venger la mort de fon père en tuant fa propre mère et Égifthe. Soumis à la voix du Dieu, il fe rend à Argos accompagné de fon ami Pylade, et d'intelligence avec fa foeur Électre il donne la mort aux deux ufurpateurs, meurtriers de fon père. Quoiqu'il n'ait fait qu'obéir à Apollon, Orefte n'en étoit pas moins le meurtrier de fa mère, et les Furies ne tardèrent pas à le tourmenter. Les fuites de cet évènement ferviront à l'explication de la pierre fuivante. (3) Or, en

(3) Ce fujet a fervi à trois tragédies des trois plus fameux poëtes tragiques de l'antiquité, aux Euménides d'Efchyle, à l'Électre de Sophocle, et à celle d'Euripide.

PLANCHE XX. faifant l'application de ce récit au fujet de notre Camée, on y verra Égifthe renverfé de fon fiége, et à côté Clytemneftre, tous deux expirans après avoir reçu les coups redoublés que leur avoient portés Orefte et Pylade. (4)

Pour expliquer les trois autres figures, endommagées en partie, j'emprunterai le fecours du bas-relief. On y voit derrière une efpèce de rideau une femme debout, avançant vers Orefte les deux mains dont la gauche tient un ferpent et la droite une torche allumée. Dans le Camée il ne refte de toute la figure que la main avec le ferpent, et la torche mal deffinée. Tout le monde fait que dans les mains d'une femme ces deux attributs caractérifent une Furie, (5) et c'eft furtout parce qu'une Furie eft préfente à l'action, et que d'ailleurs fon attitude n'eft guère équivoque fur le bas-relief, que je crois être fondé à foutenir que le fujet repréfente Orefte matricide; car, au rapport de tous les Mythologues, il fut affailli par les Furies immédiatement après le coup porté à fa mère.

Du côté oppofé fe préfente une femme qui détourne les yeux d'un fpectacle fi horrible; mais on ne peut fur notre Camée la diftinguer, puifque la plus grande partie de la tête eft emportée. Sur le bas-relief cette femme paroît avec des traits qui marquent un âge avancé et avec une efpèce de coëffure appelée *mitre*, qui dans les anciens monumens eft affec-

(4) En laiffant à Clytemneftre le fein et le ventre a découvert, l'artifte a peut-être voulu faire allufion aux paroles touchantes que, menacée du coup mortel, elle adreffe à fon fils dans une belle epigramme de l'Anthologie (*Brunck Analect. T. III. p. 145.*) „ Où veux tu plonger ton épée? dans ce „ ventre qui t'a enfanté, ou dans ce fein „ qui t'a allaité?

(5) Sur un très-beau vafe de la collection d'Hamilton on voit auffi Orefte affailli par deux Furies tenant des torches, et ayant les cheveux entortillés d'un ou de deux ferpens, (*Antiquités étrufques Vol. II. n. 30.*) et Ovide dans fon ingénieufe defcription de Tifiphone, lui donne les mêmes marques diftinctives. *Metamorph. IV. 480.*)

tée aux femmes de cet âge. (6) Je crois donc pouvoir la qualifier de nourrice de Clytemneſtre; car on ſait qu'autrefois les femmes témoignoient conſtamment beaucoup d'affection à leurs nourrices dont elles faiſoient leurs confidentes et leurs complices. Deplus ſur les bas-reliefs qui ont pour ſujet la paſſion de Phèdre pour Hippolyte, la nourrice eſt habillée de la même façon. Il n'eſt pas moins connu que les gouverneurs, nommés *Pédagogues*, jouoient auprès des hommes le même rôle que les nourrices auprès des femmes, et qu'ils reſtoient communément attachés à leurs élèves jusqu'à la mort: d'où je forme la conjecture, que l'homme s'appuyant à terre d'un genou et paroiſſant jeter ſur Clytemneſtre quelque choſe qui dans le Camée n'eſt pas diſtinct, mais qui dans le bas-relief reſſemble à une pierre quarrée, eſt le gouverneur d'Oreſte; et en effet Sophocle lui fait prendre part au complot dans la tragédie d'Électre. (7)

(6) Ovide dit de Cérès, qui s'étoit changée en vieille femme, (*Faſt. IV. 517.*)

Simulavit anum, mitraque capillos Preſſerat.

(7) Le ſujet de notre Camée étant ſuffiſamment éclairci, le lecteur me ſaura gré, j'eſpère, ſi j'explique ici de même les autres figures du bas-relief. Remarquons d'abord que l'unité n'y eſt pas obſervée, puiſqu'on y trouve deux évènemens de l'hiſtoire fabuleuſe d'Oreſte qui ſe paſſèrent ſucceſſivement en deux différens lieux; liberté dont les anciens artiſtes ont ſouvent uſé, ſurtout dans les pièces d'une riche compoſition. Tout ce qui eſt compris dans le Camée, c'eſt-à-dire, le meurtre d'Égiſthe et de Clytemneſtre, ſe paſſa à Argos, et l'artiſte a judicieuſement écarté tout ce qui ne ſe rapporte pas directement à ce fait. Quant aux figures qui dans le bas-relief terminent de côté et d'autre la compoſition, on voit clairement que le ſculpteur avoit en vue de rendre la première ſcène des Euménides d'Eſchyle, dans laquelle le poëte raconte tout ce qui s'étoit paſſé à Delphes, et même dans le temple où Oreſte, pourſuivi par les Furies, s'étoit refugié pour être protégé par Apollon, qui lui avoit ordonné le meurtre de ſa mère. En voici le précis. La prêtreſſe d'Apollon entre dans le temple: elle y voit Oreſte environné de Furies, ſeparément aſſiſes et plongées dans un profond ſommeil. Apollon conſole Oreſte, lui promet ſon ſecours, s'emporte contre les Furies, et les menace de mort ſi elles perſiſtent à infeſter ce lieu ſacré. L'ombre de Clytemneſtre paroiſſant tout à coup, leur reproche de dormir au moment qu'Oreſte eſt ſur le point d'échapper à leur vengeance, et elle les exhorte à le pourſuivre avec acharnement. En faiſant ſervir ce récit à l'explication du bas-relief, on y reconnoîtra les Furies armées de ſerpens, de torches, ou de haches, et endormies, à l'exception de deux, qui animées, ce ſemble, par Clytemneſtre, s'approchent d'Oreſte qu'elles attaquent, ayant en main des ſerpens et des torches allumées, tandis qu'Apollon, le laurier dans la main gauche appuyée ſur ſon trépied, et tenant dans la droite une épée, paroît prêt à ſecourir Ore-

MINERVE

DÉCIDANT EN FAVEUR D'ORESTE.

PLANCHE XXI. LE plus grand mérite de cette pièce confifte dans la beauté de la Cornaline qui eft une des plus parfaites dans fon efpèce. Le deffein eft lourd et fans grâces, et la gravure eft tout au plus médiocre. Le fujet, qui peut fervir de pendant à celui de la pierre précédente, a été fouvent employé. Orefte fans ceffe perfécuté par les Furies, et animé par Apollon, fe rend à Athènes pour fe foumettre au jugement de l'Aréopage, tribunal réputé alors le plus févère dans les caufes criminelles. Le fcrutin fini, les coquilles noires pour la condamnation d'Orefte, fe trouvèrent excéder d'une feule le nombre des blanches, qui fervoient à l'abfoudre; et comme fuivant les loix de ce tribunal, l'accufé devoit être renvoyé abfous quand les fuffrages étoient égaux; Minerve décida en faveur d'Orefte en jetant dans l'urne la coquille blanche qui manquoit à ce que le nombre en fût égal à celui des noires. (1) Tel eft le fujet de cette Cornaline. On le trouve auffi, mais d'une plus riche compofition, fur un très-beau Camée publié par M. le Comte de Caylus, (2) et fur un vafe d'argent chez Winckelmann. (3)

fte et à chaffer les Euménides, fi ce n'eft Orefte, non-feulement à caufe de fes cheveux courts et de l'épée, arme qu'on ne voit jamais à Apollon, mais auffi parce que fur le vafe de M. Hamilton on voit effectivement Orefte pofant fon genou fur la *cortine* du trépied d'Apollon, dans le temple duquel il s'étoit refugié, et fe défendant contre les Furies avec une épée femblable. C'eft ainfi que toutes ces figures prouvent manifeftement qu'il s'agit ici du matricide d'Orefte, et qu'elles ne s'oppofent pas moins ouvertement toutes enfemble à l'opinion de M. Winckelmann.

(1) On pourroit dire que la Déeffe ne montra pas dans cette caufe l'impartialité d'un juge. A l'entendre elle-même, elle n'étoit pas fort touchée du fort de Clytemneftre tuée par fon fils. Née de la tête de Jupiter, et par conféquent fans mère, Minerve ne fe croyoit pas obligée de faire grand cas de la reconnoiffance que les enfans doivent à leur mère. D'ailleurs elle ne cachoit point fa prédilection pour les hommes, contente d'être difpenfée de fe marier. Cette obfervation eft tirée toute entière des Euménides d'Efchyle.

(2) *Rec. d'Ant. T. II. p. 128.*

(3) (*Monum. ant. p. 205.*)

BACCHANALE.

QUELQUE précieuſe et agréable que ſoit cette Cornaline *PLANCHE XXII.* quant au deſſein, à l'agroupement, et à l'exécution, dont la perfection lui aſſure une place diſtinguée entre les autres de cette eſpèce; elle n'a cependant pas le mérite de la clarté du ſujet; car il eſt difficile d'en découvrir le véritable ſens. A l'aſpect de ces trois figures, dont deux ſont occupés à boire, la femme du milieu tenant de la main droite la férule qu'on avoit coutume de porter dans les fêtes de Bacchus, et derrière elle Silène, nourricier et compagnon de ce Dieu, on ne ſauroit douter que l'artiſte n'ait voulu repréſenter quelque fête ou cérémonie en l'honneur de Bacchus, ce qui m'a autoriſé à donner à ce ſujet le nom général de Bacchanale. Cependant comme ces figures paroiſſent être près de quelque ſource dans laquelle l'une ſemble puiſer, et que, dans toute la compoſition, le graveur n'a point employé les attitudes ordinaires dans les Bacchanales, on peut juger qu'il avoit intention de repréſenter quelque ſolennité particulière. En y réfléchiſſant, je me rapelai le prodige rapporté par Pline en deux endroits (1) „ Dans l'île d'Andros, dit-il, „ tous les ans le cinquième de Janvier, une fontaine de vin „ couloit dans le temple de Bacchus. „ Le graveur a-t-il voulu repréſenter des Bacchantes et Silène, puiſans dans cette ſource merveilleuſe? Je ne haſarderois pas cette conjecture, qui pourra paroître frivole à la plupart des Antiquaires, ſi

(1) *L. II. p. 121.* et *L. XXXI. p. 549.*

PLANCHE XXII. elle n'étoit appuyée d'une autorité ancienne. Philoſtrate, dans la deſcription de quelques tableaux qui exiſtoient de ſon temps, en rapporte un dont le ſujet étoit cette merveilleuſe ſource de vin de l'île d'Andros. „ On voyoit, dit il, le fleuve „ perſonnifié couché par terre, et laiſſant couler le vin; de „ jeunes garçons pêle-mêle avec de jeunes filles célébroient „ par des chants ce nouveau bienfait du Dieu; d'autres dan- „ ſoient ſur les deux rives, d'autres étoient couchés ſur la „ terre. Les Tritons accouroient à l'embouchure, et puiſoient „ du vin dans leurs conques; enfin Bacchus arrivoit ſur un na- „ vire, amenant avec lui les Satyres, les Bacchantes, et Silène, „ Divinités joyeuſes qui ſe plaiſent à vuider les coupes. (2) Cet évènement, ayant ſervi d'objet à la peinture, pouvoit ſervir pareillement à la gravure, avec cette différence, que le graveur, gêné par le petit volume de la pierre, n'en a pu repréſenter qu'une partie. Au reſte, quelque vraiſemblable que puiſſe paroître ce raiſonnement, je répète que ce n'eſt qu'une ſimple conjecture que je propoſe, invitant les Savans à donner une explication plus ſatisfaiſante.

BACCHUS ET ARIADNE.

PLANCHE XXIII. LA beauté de cette Sardoine-onyx à trois lits de deux différentes couleurs, ſurpaſſe celle de la gravure, qui n'annonce point un artiſte au-deſſus du médiocre. Néanmoins la compoſition èn eſt bien entendue, et il y a tout lieu de croire que c'eſt une copie de quelque fameux monument grec. Bac-

(2) *Iconum L. I. §. 25.*

chus reconnoiſſable à ſon thyrſe y eſt repréſenté aſſis, la main droite poſée ſur ſa tête, attitude qui marque ordinairement le calme, la ſécurité parfaite, et la molleſſe. Il ſe livre aux careſſes d'une femme aſſiſe à côté, qui le regarde avec une tendreſſe attentive, et lui paſſe la main droite autour du cou. Quoique cette femme ne ſoit caractériſée par aucun attribut, on ne ſauroit douter, à mon avis, que ce ne ſoit Ariadne, que Bacchus aimoit beaucoup, et que l'on rencontre avec lui ſur quantité d'anciens monumens. Au-deſſus eſt placée une ſtatue de Priape fort petite en proportion, vêtue jusqu'aux pieds, avec une longue barbe, et tenant de la main gauche un vaſe à boire. (1) *PLANCHE XXIII.*

* * *

LE ſujet de la pierre que je fais ſuivre ici, eſt le même que celui de la précédente, avec cette différence, que dans celle-ci Bacchus, qui eſt debout, fait à Ariadne les mêmes careſſes qu'il en reçoit dans l'autre. Outre ce ſujet principal, on voit à côté un homme barbu, aſſis à terre, figuré de la même manière que le ſont ordinairement les fleuves, tenant de la main gauche un roſeau, et de la droite, au lieu de l'urne qu'on leur voit communément, une corne à boire nommé *rhyton*, dans laquelle une femme ſemble verſer quelque liqueur d'une cruche qu'elle tient dans ſes mains. Il eſt très-vraiſemblable que cette liqueur eſt du vin, et que, par cette *PLANCHE XXIV.*

(1) Sans la partie qui déſigne Priape, mais qu'on s'eſt diſpenſé de faire exprimer dans l'eſtampe, il feroit très-aiſé de prendre cette petite figure pour Bacchus ſurnommé l'*Indien*, qui eſt ainſi repréſenté ſur pluſieurs monumens. Peut-être eſt-ce ici l'unique où Priape ſoit figuré de cette manière. Ceux qui aiment à rendre raiſon de chaque ſingularité, ne manqueront pas d'obſerver que le Dieu des jardins, qui paſſoit pour être fils de Bacchus, pouvoit bien reſſembler à ſon père.

PLANCHE XXIV. allégorie, l'artiſte aura voulu faire alluſion au pouvoir de Bacchus de changer en vin de courans entiers. (1) Remarquons ſurtout que dans le tableau décrit par Philoſtrate, (2) qui vient ici fort à propos à l'appui de mon opinion, la figure d'un fleuve laiſſe couler une ſource de vin: enfin on m'accordera, je penſe, que ce prodige de Bacchus ſeroit aſſez ingénieuſement déſigné ſur notre Camée.

BACCHANTE.

PLANCHE XXV. LA gravure de cette très-belle Cornaline eſt une des plus élégantes et des mieux executées qu'on puiſſe voir. (1) Si le caractère que l'artiſte a prêté à cette Bacchante n'eſt guère d'uſage, il n'en eſt certainement pas moins agréable. On s'eſt accoutumé d'allier à l'idée d'une Bacchante un air effronté, des mouvemens indécens, des contorſions extravagantes. Celle-ci, évidemment déſignée par le thyrſe qu'elle tient de la main gauche, par la couronne de vigne et de pampre, et par la peau de bouc qui lui pend de l'épaule, ne reſpire que la douceur, la décence, et la plus parfaite tranquillité d'ame. Cette belle pièce ſert d'un nouveau témoignage, que les artiſtes grecs s'écartoient quelquefois de l'uſage ordinaire pour faire place au Beau, qu'ils n'auroient

pu

(1) Il en donna des preuves dans l'Inde en changeant tout l'Hydaſpe en vin. (*Nonnus Dionys. L. XXV. v. 277.*) Ailleurs il fit jaillir une fontaine de vin pour étourdir la raiſon de la belle Aura, qu'il ne feroit jamais venu à bout de faire céder à ſes deſirs ſans cette reſſource. (*Id. L. XLVIII. v. 475.*)

(2) Voyez ci-deſſus p. 54.

(1) Le ſein trop abaiſſé de cette figure eſt, ſans doute, une incorrection; mais que l'on ſe ſouvienne de ce que nous avons obſervé à ce ſujet à la p. 26. note 1.

pu atteindre en s'attachant trop fcrupuleufement à la vérité. *PLANCHE XXV.* C'eft à cette pratique ingénieufe que nous devons l'expreffion adoucie de la douleur dans l'inimitable Laocoon, les belles têtes de Médufe et les figures des Divinités les plus redoutables, telles que les Euménides et les Parques, fouvent embellies par un caractère de douceur et de dignité; pratique inconnue à la plupart des artiftes modernes.

HERCULE AVEC TÉLÈPHE.

HERCULE, logeant chez Alée Roi de Tégée en Arcadie, *PLANCHE XXVI. et XXVII.* viola les devoirs de l'hofpitalité jufqu'à corrompre Auge fille du Roi. Indigné de la foibleffe de fa fille, Alée la fit tranfporter fur les bords de la mer, avec ordre de l'y précipiter. Chemin faifant elle accoucha d'un fils fur le mont Parthenius, et dans la néceffité d'abandonner ce fruit d'un malheureux amour, elle le cacha fous des arbriffeaux. Dans cet âge fécond en merveilles de cette efpèce il ne manqua pas de fe trouver à propos une biche compatiffante qui allaita l'enfant délaiffé. (1) Cette fable eft rapportée, quoiqu'un peu différemment, par prefque tous les anciens Mythologues, et repréfentée fur des monumens de toute efpèce, (2) que la plupart des Antiquaires ont mal expliqués. Ce fujet des deux cornalines dont nous avons fait choix, les rend plus intéreffantes que le travail même, qui ne paffe guère la médiocrité.

(1) *Diodor. Sic. L. IV. c. 33.*

(2) Je me borne à indiquer ici les médailles de Pergame, de Tarfe, de Tégée, une peinture ancienne dans l'Herculanum T. I. pl. 6. et une ftatue dans la villa d'Efte à Tivoli.

PLANCHE XXVI. et XXVII. La première caractériſe très-bien la ſurpriſe d'Hercule à la vue de cette merveille; dans la ſeconde il ſemble avoir déjà reconnu ſon fils qu'il tient entre ſes bras. Dans toutes deux le geſte de l'enfant jouant avec la biche, comme les enfans le font avec leurs nourrices, eſt très-naïf et tiré de la nature. Mais le graveur de la première pierre doit avoir ignoré l'hiſtoire du ſujet, puiſqu'il a ſubſtitué un cerf à la biche. On auroit bien de la peine à deviner ce que ſignifie l'aigle, placé ſur le ſommet d'une roche, ſans le ſecours d'un ancien poëte, qui raconte que Jupiter, s'intéreſſant au ſort de Télèphe ſon petit-fils, l'avoit fait allaiter par une biche. (3)

CASTOR ET POLLUX.

PLANCHE XXVIII. LES figures de ces deux Divinités ſont gravées ſur deux faces d'un parallelepipède régulier de la plus belle Sardoine, qui imite ſi bien le Grenat qu'au premier coup d'oeil il ſeroit très-aiſé de s'y méprendre. Le mérite de la pierre eſt relevé par celui du deſſein et de la parfaite exécution. L'hiſtoire et les attributs de ces deux frères, ſurnommés *Dioſcures*, étant ſuffiſamment connus, contentons-nous d'obſerver, qu'en plaçant l'étoile à leur côté, l'artiſte paroît avoir eu l'intention de les repréſenter comme faiſant partie du Zodiaque, dans lequel ils ſont compris ſous le nom de *Jumeaux*. La pierre étant percée en travers de haut en bas,

(3) *Quint. Calab. Paralip. L. VI. 140.*

il eſt à préſumer qu'elle aura ſervi d'Amulette, et ſelon toute apparence à des navigateurs dont Caſtor et Pollux étoient les Divinités tutélaires. *PLANCHE XXVIII.*

CUPIDON ET PSYCHÉ.

PSYCHÉ ſur ce Jaſpe rouge eſt aſſez reconnoiſſable aux ailes de papillon. Aſſiſe à terre, ſon attitude marque la triſteſſe et la douleur ſecrette qui dévore ſon ame. Ce qu'elle tient entre ſes mains en l'appuyant ſur ſes genoux, ne peut ni ſe diſtinguer, ni ſe deviner. Aux pieds de Pſyché ſe trouve Cupidon debout qui s'efforce, à ce qu'il paroît, de ranimer au ſon de la double flute ſon amante plongée dans l'affliction. La diverſité dans la diſpoſition d'ame des deux amans produit un agréable contraſte, et cette compoſition plait autant par ſa ſimplicité que par l'expreſſion naïve des caractères. L'hiſtoire de Pſyché, aſſez connue par Apulée et les Mythologues qui l'ont copié, eſt ſi fertile en incidens, qu'on ne ſait auquel pourroit ſe rapporter le ſujet de cette pierre, tous ces contes étant des allégories qui, ſelon quelques-uns, dénotent en général l'union, les careſſes, les querelles des amans, ſelon d'autres l'empire des paſſions ſur l'ame, dont Pſyché eſt l'emblême, et le pouvoir de l'ame ſur les paſſions. Les artiſtes s'étant plû à varier très-ſouvent les allégories tirées de ce petit roman fécond en ſituations, il eſt difficile de trouver toujours le véritable ſens de pluſieurs ſujets relatifs à Cupidon et à Pſyché que l'on rencontre ſur un grand nombre de pierres gravées. *PLANCHE XXIX.*

HARPOCRATE.

PLANCHE XXX. CETTE Prime-d'Émeraude ſe trouvoit, il y a deux ſiècles, dans la collection du Cardinal de Granvelle, ce célèbre miniſtre de l'Empereur Charles V. et de ſon fils Philippe II. Roi d'Eſpagne. (1) Elle eſt gravée de deux côtés: la figure principale eſt en relief; celle du revers avec l'inſcription eſt en creux. L'antiquité de cette pièce ne remonte pas, ſans doute, aux beaux ſiècles des arts, à en juger ſoit par le deſſein qui n'eſt pas exempt de fautes, ſoit par l'eſpèce de pierre dont les artiſtes fort anciens ſe ſont rarement ſervis, ſoit par l'inſcription, dont nous parlerons inceſſamment. Néanmoins je ſuis d'avis que relativement à la beauté de la matière, au ſujet, et à d'autres égards, elle mérite une place diſtinguée dans la collection Impériale.

Sur chacune des deux faces eſt repréſenté Harpocrate, mais ſous différentes attitudes. Sur le côté principal on le voit aſſis ſous la figure d'un enfant tenant le doigt ſur ſa bouche et au reſte ſans autre attribut. C'eſt à-peu-près de la même manière qu'il paroît ſur un très-beau Camée publié par le Comte de Caylus. (2) Au revers il eſt aſſis ſur une fleur de *Lotus* rapprochant la main droite de la bouche, tenant un fouet de la main gauche, et la tête ſurmontée d'un pe-

tit

(1) Voyez *Giſberti Cuperi Harpocrates.* Dans l'eſtampe de notre pierre, jointe à l'ouvrage de ce Savant, on n'a pas même oublié d'exprimer l'enchaſſure qui eſt en or, et qui ſubſiſte encore, mais que j'ai jugé à propos d'omettre.

(2) *Rec. d'Ant. T. I. p. 122.*

tit globe, tel qu'on le voit fouvent fur les médailles des Empereurs frappées à Alexandrie en Égypte. Harpocrate étoit fils d'Ofiris et d'Ifis et une des principales Divinités des Égyptiens qui en firent l'emblême du foleil. Au rapport de Plutarque, ils défignoient par la figure d'un enfant récemment forti du *Lotus*, ou affis deffus, le lever de cet aftre. (3) C'eft dont conformément à cette idée que nous voyons fur la tête d'Harpocrate un globe, par allufion au difque du foleil; et fur une pierre publiée par le Comte de Caylus, ce globe a des rayons; ce qui détermine encore plus précifément l'allégorie. (4) L'attitude la plus diftinctive d'Harpocrate c'eft d'avoir le doigt de la main droite rapprochée de la bouche. Sans entrer dans la difcuffion des divers fens que les Égyptiens y paroiffent avoir attachés, il eft toujours certain que les auteurs grecs et romains ont fait d'Harpocrate le fymbole de la taciturnité et du filence. (5) *PLANCHE XXX.*

L'infcription du revers fignifie: *Que le grand Horus Apollon Harpocrate foit propice au porteur!* Voilà trois différens noms donnés à la même Divinité. D'autres monumens prouvent qu'on a fouvent confondu Horus avec Harpocrate, et il étoit tout fimple que les Grecs en fiffent un Apollon, qui chez eux étoit le foleil perfonnifié. La fin de cette infcription *foit propice au porteur*, fait connoître que cette pierre a fervi d'Amulette. (6)

(3) *De Ifid. et Ofir. p. 355. item de Pyth. orac. p. 400.*

(4) *Rec. d'Ant. T. I. p. 33.*

(5) *Plutarch. de Is. et Ofir. p. 378. Ovid. Metam. L. IX. v. 691.* Le nom d'Harpocrate fut fouvent en bute aux plaifanteries des poëtes. Catulle, par exemple, dit (*Carm. LXXIV.*) qu'un certain Gellius, mécontent de fon oncle qui ne faifoit que cenfurer les galanteries des jeunes gens, en fit un Harpocrate, (*patruum reddidit Harpocratem,*) c'eft-à-dire, qu'il l'obligea de fe taire. Pour mieux exprimer cette propriété du Dieu, on lui donna encore le nom de *Sigalion*, tiré du grec σιγαλεος qui fignifie *taciturne. Vous vous obftinez au filence mon cher Paullin,* dit Aufone, *comme fi le Sigalion égyptien vous eût cacheté la bouche.* (*Epift. XXV. v. 26.*)

(6) Sur une Amulette chez Spon (*Mifcell. p. 297.*) on lit à-peu-près la même in-

TÊTE DE MÉDUSE.

PLANCHE XXXI. CETTE tête eſt gravée ſur un très-beau blanc opaque qui repoſe ſur un fond de Cornaline. L'hiſtoire de Méduſe eſt aſſez connue. Se croyant ſupérieure en beauté à Minerve même, elle en provoqua la vengeance. Non contente d'avoir métamorphoſé en ſerpens les cheveux de Méduſe, la Déeſſe irritée lui fit couper la tête par Perſée, et orna de cette dépouille le champ de ſon bouclier, ou de ſon Égide, afin d'inſpirer de l'épouvante aux ennemis. (1) D'après cette idée, les artiſtes ont ſouvent repréſenté Méduſe ſous un aſpect hideux et horrible, la langue élancée, les cheveux hériſſés, et entortillés de ſerpens. Les anciens héros, tels qu'Achille, (2) Agamemnon, (3) Hector, (4) portoient cette tête ſur leurs boucliers, ſoit pour le même objet, ſoit parce que, ſuivant Lucien, (5), on lui attribuoit la vertu de préſerver contre tout accident, et c'eſt vraiſemblablement par cette raiſon qu'on trouve un ſi grand nombre de têtes de Mé-

ſcription **ΕΥΤΥΧΙ. ΠΑΝΟΙΚΙ. Ο. ΦΟΡΩΝ.** *heureux ſoit le porteur avec toute ſa famille.* Harpocrate fut une des Divinités les plus accréditées ſous le règne de la ſuperſtition, témoin le grand nombre d'Amulettes, de Taliſmans, de Phylactères, et de ce qui eſt compris ſous le nom d'*Abraxas*, ſur leſquels on voit ſouvent Harpocrate chargé de ſymboles ridicules et entouré d'inſcriptions énigmatiques, qu'un homme de bon ſens n'entreprendra point d'expliquer. D'ailleurs ſon culte n'étoit pas borné à la ſeule Égypte, où il avoit pris naiſſance, mais il fut auſſi introduit chez les Grecs et les Romains, qui, apparemment ennuyés de l'uniformité chez eux, ſemblent avoir cherché de la variété dans les ſuperſtitions étrangères. Pline l'ancien ſe mocque déjà de ce que de ſon temps on commençoit à monter en bague Harpocrate et d'autres Divinités d'Égypte. (*Hiſtor. natur. L. XXXIII.* §. 12.) Une autre preuve que notre pierre a ſervi d'Amulette, ſe tire de l'eſpèce même; car ſuivant le même auteur, on avoit coutume de porter dans tout l'Orient, comme Amulettes, des pierres qui approchoient de l'Émeraude. (*loc. cit.* et *L. XXXVII.* §. 37.)

(1) *Ovid. Metam. L. IV. 801.*

(2) Voyez deux pierres, gravées par Pamphile, dans l'ouvrage du B. de Stoſch.

(3) *Homer. Il. Λ. 36.*

(4) *Winckelmann Mon. ant. pl. 136.*

(5) *in Philopatride.*

duſe ſur des pierres de toute eſpèce, deſtinées la plupart à ſervir d'Amulette. *PLANCHE XXXI.*

Les artiſtes ont ſouvent repréſenté Méduſe dans ſon moyen état, c'eſt à dire, dans l'inſtant de la métamorphoſe de ſa chevelure, et c'eſt alors qu'ils ont mis en oeuvre tout leur talent pour répandre ſur ſon viſage les charmes les plus ſéduiſans et les grâces les plus touchantes, témoin deux pierres publiées par M. de Stoſch leſquelles portent le nom des graveurs Solon et Soſocles, et auxquelles notre Méduſe peut être comparée pour la beauté du deſſein et la perfection de la gravure. On lui remarque ſurtout ce beau profil qui unit le front au nez par une ligne preſque droite, profil nommé communément grec, parce que les artiſtes grecs en firent uſage avec tant de ſuccès pour former des chef-d'oeuvres de beauté, et non-ſeulement dans leurs meilleures ſtatues, mais auſſi dans quantité de leurs médailles, principalement dans celles de Syracuſe avec la tête de Proſerpine. C'eſt, en un mot, le vrai ſtyle de l'ancien art grec du temps de ſa perfection, dont on s'eſt bien éloigné dans la ſuite, en ſubſtituant à l'agréable et naïve ſimplicité, des formes et des ornemens recherchés et outrés: et ce mauvais goût prit inſenſiblement ſi fort le deſſus, qu'il a fallu de la réflexion et de l'étude pour trouver beaux les chef-d'oeuvres de la haute antiquité. (6)

Outre la beauté du profil, on àdmirera encore l'air ſombre, triſte et rêveur de Méduſe qui ſemble donner des regrets

(6) Je citerai ſur cela un beau paſſage de Thémiſtius qui vivoit au quatrième ſiècle de l'ère vulgaire, où il n'y avoit plus que très-peu de vrais connoiſſeurs des arts. Ce judicieux rhéteur, en décrivant la figure ſymbolique de l'Amitié, (*Orat. XXII. p. 281.*) s'exprime ainſi: „ Au ſommet de la colline „ étoit aſſiſe une vierge, moins belle qu'a„ gréable, dont les attraits d'une beauté ré„ gulière et antique, formés d'après les ou„ vrages de l'art ancien, exigent, pour plaire, „ qu'un oeil attentif s'y arrête.

PLANCHE XXXI. à la perte de ſa belle chevelure. Enfin l'artiſte n'ayant pu faire à moins de la caractériſer par des ſerpens, il s'y eſt pris cependant de manière à ne pas nuire à la beauté de l'enſemble. Car, au lieu de lui faire une chevelure entière de ſerpens, ſuivant la fable, il n'en a laiſſé voir que deux; encore les a-t-il aſſujettis à ſervir de diadème, pour retenir les cheveux dans leur forme très-élégante. L'aile qu'on lui voit ſur le front, ne ſe trouve pas ſur toutes les têtes de Méduſe: ces ailes ſelon Apollodore étoient d'or. (7) Du reſte, notre Méduſe reſſemble beaucoup, quant au deſſein, à celle du graveur Soſocles, et à la Gorgone dans la deſcription des pierres gravées du Cabinet de M. le Duc d'Orléans. (8)

THÉSÉE

VAINQUEUR DU MINOTAURE.

PLANCHE XXXII. L'AGATHE que nous décrivons dans cet article eſt de trois couches, dont les deux extérieures ont la couleur de Sardoine, celle du milieu étant de couleur blanche. La gravure, ouvrage de *Philemon*, dont le nom eſt gravé à côté en caractères grecs très-ſubtils, eſt de la plus grande beauté. (1) Ce qui rehauſſe encore le prix de cette pierre, c'eſt le ſujet, qui eſt un des plus mémorables de l'antiquité fabuleuſe. Égée Roi d'Athènes, près de ſuccomber dans une guerre malheureuſe

(7) *L. II. c. 4.*

(8) *Tome I. pl. 95.*

(1) Suivant le témoignage de M. l'Abbé Bracci, le fameux Jean Pichler, l'un des plus habiles graveurs de notre ſiècle, reconnoît dans cette pièce le vrai ſtyle ſublime et la grande manière des Grecs. Le Baron de Stoſch, ſe trouvant à Vienne, en a tiré lui-même l'empreinte, et en a donné enſuite l'eſtampe dans ſon magnifique ouvrage.

reuſe contre Minos Roi de Crète, ſe vit réduit à la triſte né-ceſſité de ſouſcrire à toutes les conditions que lui impoſa le vainqueur: il s'obligea donc à un tribut de ſept garçons et de ſept filles, qui pendant neuf ans devoient être envoyés en Crète, où ils étoient ordinairement dévorés par le Minotaure enfermé dans le Labyrinthe, ou bien y périſſoient miſérablement faute de pouvoir en trouver l'iſſue. Au temps du troiſième tribut le ſort tomba entr' autres ſur Théſée fils d'Égée. Le jeune héros arrivé avec ſes compagnons en Crète, s'offrit d'abord à combattre tout ſeul et à tuer le monſtre. Soutenu par ſa valeur, et aidé par la tendreſſe de la belle Ariadne, fille de Minos, il vint à bout de défaire le Minotaure et de s'évader du Labyrinthe au moyen d'un peloton de fil qu'Ariadne lui avoit fourni. *PLANCHE XXXII.*

L'artiſte a choiſi le moment où Théſée venoit d'aſſommer le Minotaure, ſur lequel il porte encore ſes regards. Sa poſture eſt d'ailleurs fort tranquille, et ſon air de ſatisfaction, quoiqu'un peu penſif, ſemble indiquer qu'il s'occupe et du danger qu'il a couru et de la gloire qui l'attend après avoir délivré la terre d'un monſtre et ſa patrie d'une honteuſe ſervitude: Ariadne enfin, ſon amour, et ſes ſages conſeils ne pouvoient pas être oubliés dans ces réflexions. On trouvera peut-être à redire ſur ce que la figure de notre héros eſt trop robuſte et nerveuſe; mais en préférant ici des formes moins ſueltes à celles qu'on voit ordinairement dans le bel antique, le graveur n'a pas bleſſé le coſtume; car les Grecs repréſentoient ſouvent la même perſonne de différente manière ſelon ce qu'ils vouloient déſigner. Méduſe ſervoit de modèle d'une beauté raviſſante comme de la laideur la plus affreuſe. Hercule eſt repréſenté tantôt comme un jeune héros de la plus belle taille, ce qui convient très-bien aux galanteries que la fable lui at-

PLANCHE XXXII. tribue, tantôt ayant un corps tout compofé de nerfs et de mufcles très-fortement prononcés, pour marquer l'immenfité de fes forces. Il en eft donc de même de Théfée, qui fur la plupart des monumens antiques, par exemple dans une des peintures d'*Herculanum*, (2) eft, à la vérité, repréfenté avec tous les charmes de la jeuneffe, quoique d'autrefois il paroiffe, comme fur notre pierre, fous une forme qui annonce la vigueur et la force. (3)

Théfée n'eft ici armé que de la maffue. Dans la plus haute antiquité on ne connoiffoit guère d'autre arme: les Dieux eux-mêmes en firent ufage dans le combat contre les Géans, ainfi qu'Apollodore l'attefte de Diane et des Parques. (4) Sur plufieurs monumens Minerve porte la maffue au lieu de la hafte, fon attribut ordinaire; nommément fur deux pierres rapportées dans le *Mufeum Florentinum*. (5) De-là vient auffi que fur les médailles de la famille Pomponia la Mufe Euterpe, ou felon d'autres Melpomène, porte la maffue, propre aux Héros dont les actions fourniffoient matière à la tragédie. Tout le monde fait qu'Hercule en faifoit fon arme principale. Or Théfée, fuivant les anciens écrivains, s'efforçoit d'imiter en tout ce Héros fon compagnon et fon ami; ce qui donna lieu au proverbe, *c'eft un autre Hercule*. (6)

(2) *Tom. I. pl. 5.*

(3) Pline (*L. XXXV. §. 39.*) et Plutarque (*de glor. Athen.*) rapportent que deux des plus renommés peintres grecs, Parrhafe et Euphranor entreprirent en même temps de peindre Théfée, et qu' Euphranor, ayant examiné l' ouvrage de Parrhafe, dit que le Théfée de celui-ci paroiffoit avoir été nourri de rofes, mais le fien de viande.

(4) (*Bibl. L. I. §. 2.*)

(5) *Tom. II. tab. 24. 44.* Sur un très-beau vafe de terre cuite qui n'a point encore été publié, et qui fe trouve à Vienne dans la riche collection de vafes appelés communément étrufques, de M. le Comte de Lamberg, grand amateur et connoiffeur de l'art ancien et moderne, on remarque Minerve richement vêtue, tenant de la main droite la maffue, et paroiffant s'entretenir avec Hercule Mufagète.

(6) *Plutarch. in Thefeo. Ariftid. Orat. T. I. p. 486.* Ifocrate parlant de la conformité entre Hercule et Théfée, obferve qu'ils portoient auffi les mêmes armes. (*Helen. encom. T. II. p. 342.*) Au furplus Plutarque (*ibid.*) et Apollodore (*Bibl. L. III. c. 15.*) nous

Enfin on aperçoit fur notre Agathe le Minotaure couché à l'entrée du Labyrinthe. Quelque petite que foit la figure de ce monftre, on diftingue cependant très-bien la tête de boeuf jointe à un corps humain: et c'eft ainfi qu'il eft conftamment figuré auffi bien fur les médailles que fur les autres monumens anciens. *PLANCHE XXXII.*

PHÈDRE
ET
HIPPOLYTE.

CE Camée, Sardoine-Onyx, préfente une des fcènes les plus intéreffantes que puiffe fournir l'hiftoire connue des amours de Phèdre. Époufe de Théfée, elle brûloit en fecret pour Hippolyte, fils de ce héros et d'Antiope, ou felon d'autres, d'Hippolyte l'Amazone. Emportée par les fureurs d'un amour inceftueux, elle ne rougit pas de lui en faire l'aveu, et s'efforça de gagner le coeur de ce jeune homme qui, élevé dans la fimplicité des moeurs antiques, n'aimoit que la chaffe et les jeux guerriers. (1) L'artifte a choifi le moment où Phè- *PLANCHE XXXIII.*

apprennent que Théfée ayant vaincu Périphète, lui enleva la maffue et qu'il s'en fervit toujours depuis: c'eft pourquoi Ovide, dans la belle épître d'Ariadne à Théfée, dit que celui-ci affomma le Minotaure de la maffue.

(1) Il eft à propos d'obferver que j'écris ceci d'après Diodore de Sicile; (*L. IV. c. 62.*) car Euripide caractérife tout différemment la funefte paffion de Phèdre, de manière à n'infpirer que de la pitié pour cette malheureufe Princeffe, qui, au fond, n'a été que la victime de la colère de Vénus. Suivant le même poëte, c'eft la nourrice qui fait la propofition à Hippolyte: ce que j'aurois volontiers adopté dans l'explication de cette pierre; mais la figure de femme eft trop jeune, et fon noble maintien ainfi que fon vêtement ne conviennent guère à une nourrice. On n'a qu'à jeter les yeux fur deux autres monumens, qui, en nous offrant à-la-fois la figure de Phèdre et celle de la nourrice, nous

PLANCHE XXXIII. dre venoit de déclarer ſa funeſte paſſion à ſon beau-fils. Frappé d'horreur, Hippolyte tombe en défaillance entre deux Amours qui ſemblent l'inviter à ſe rendre aux deſirs de Phèdre. Le chien à côté d'Hippolyte indique ſon inclination pour la chaſſe. En conſidérant attentivement cette ſcène, on trouvera qu'elle eſt peinte avec beaucoup d'intelligence. Le judicieux artiſte n'a eu garde d'exprimer d'un côté la fureur et de l'autre le déſeſpoir, mais il y a ſubſtitué l'évanouiſſement d'Hippolyte, et il a repréſenté Phèdre honteuſe, ſtupéfaite, et affligée d'une douleur ſourde et profonde. Les vrais connoiſſeurs ſavent que ces adouciſſemens, cette délicateſſe à ne rien offrir de choquant, caractériſent les productions des plus beaux temps de l'art chez les Grecs.

L É D A.

PLANCHE XXXIV. CE ſujet eſt exprimé avec beaucoup de fineſſe ſur une très-petite Cornaline appelée ordinairement hyacinthine. Perſonne n'ignore que la fable de Jupiter métamorphoſé en cygne étoit un objet favori de l'art ancien, répété fort ſouvent ſur des monumens de toute eſpèce, qui ne diffèrent

montrent une différence ſenſible entre l'une et l'autre. Voyez une peinture de l'*Herculanum*, (*T. III. pl. 15.*) et un bas-relief publié par Winckelmann. (*Mon. ant. num. 102.*) C'eſt donc ſur notre pierre Phèdre même que le graveur a voulu repréſenter, et je me le perſuade d'autant plus, que Sénèque l'introduit auſſi elle-même faiſant l'aveu de ſa paſſion à Hippolyte. (*Hippolyt. v. 666. ſeqq.*) Ce fut peut-être auſſi d'après Sénèque que Winckelmann jugea que la femme qui embraſſe le jeune homme dans le beau groupe de la *Villa Ludoviſi* repréſentoit Phèdre embraſſant Hippolyte ; (*Maffei Statue antiche num. 62. 63.*) c'eſt ce qu'il avance dans la préface de ſes *Monumenti inediti*, et dans celle de ſon *Hiſtoire de l'art* auſſi bien qu'à la p. 108. d'un ouvrage allemand intitulé *Anmerkungen über die Geſchichte der Kunſt*; mais j'avoue que par plus d'une raiſon je ne ſaurois ſouſcrire en cela à l'opinion de ce ſavant Antiquaire.

fèrent entr' eux que dans les attitudes et les ſituations va- *PLANCHE XXXIV.* riées ſelon la fantaiſie de l'artiſte. (1) Je ne puis me diſpenſer d'obſerver à cette occaſion que les repréſentations multipliées de ces ſujets indécens, tirés la plupart du récit des poëtes, ont ſans doute beaucoup contribué à corrompre les moeurs en relâchant la morale: abus qui donna lieu à cette ſage remarque de Ciceron: „ ce ſont-là des fictions d'Homère, dit-il, qui prêtoit aux Dieux les foibleſſes humaines: „ j'aimerois mieux qu'il nous eût inſpiré leurs vertus. „ (2) La ſéduiſante impreſſion que faiſoient les tableaux du libertinage des Dieux du paganiſme eſt aſſez démontrée par la ſcène plus qu'indécente de l'Eunuque de Térence. (3)

ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE.

L'ENLÈVEMENT d'une femme que repréſente ce beau Camée à deux couleurs, gravé avec beaucoup d'intelligence, n'étant déterminé par aucune circonſtance qui indique ſoit l'auteur ſoit l'objet du rapt, il n'eſt guère poſſible de rien avancer ſur cela qui ſatisfaſſe. J'avouerai donc que, tenté de faire un choix parmi le grand nombre de violences de cette eſpèce dans les temps héroïques, j'ai trop haſardé peut-être, en m'arrêtant à l'enlèvement d'Hélène par Théſée, qui n'avoit pu réſiſter à la beauté de cette fille de Tyndare et aux grâces *PLANCHE XXXV.*

(1) Dans la deſcription des pierres gravées du Cabinet du B. de Stoſch (*pag. 56. n. 147.*) le lecteur trouvera une pierre aſſez ſemblable à la nôtre, ſurtout quant à l'attitude de l'Amour. L'infidélité volontaire de notre eſtampe à cet égard n'a pas beſoin de juſtification.

(2) *Fingebat hæc Homerus, et humana ad deos transferebat, divina mallem ad nos. Tuſc. diſp. L. I. §. 26.*

(3) *Act. III. ſc. 5.*

PLANCHE XXXV. qu'elle montra dans une danſe en l'honneur de Diane. Au reſte, ſi ce premier enlèvement d'Hélène eſt moins fameux que le ſecond, arrivé peu d'années après, dont Pâris fut l'auteur, et qui alluma la guerre de Troie, il eut pourtant des ſuites éclatantes, puiſque Caſtor et Pollux s'armèrent contre Théſée et délivrèrent leur ſoeur. (1) Il eſt ſuperflu, je crois, d'obſerver que le ſujet que nous avons devant les yeux, ne peut ſe rapporter au ſecond enlèvement; car autrement il eſt probable que l'artiſte n'auroit pas manqué de le déſigner plus poſitivement, ne fût-ce qu'en couvrant Pâris d'un bonnet phrygien, ou en plaçant à côté un vaiſſeau, puiſque les deux amans s'évadèrent par mer. (2)

(1) Si l'on objeſte que d'après les Mythologues, Hélène n'avoit que ſept à dix ans lors de cet enlèvement, tandis que ſur la pierre elle paroît d'un âge plus avancé; il ſuffira de répondre, qu'apparemment les anciens contes mythologiques ne s'accordoient pas mieux ſur ce point que ſur un très-grand nombre d'autres; qu'il eſt prouvé par une infinité d'exemples, que les artiſtes ne ſuivoient pas toujours la mythologie communément reçue, mais qu'ils adoptoient ſouvent des traditions particulières, et qu'enfin je ne prétends pas que la dénomination que j'ai donnée à cet article ait plus de poids que celui d'une ſimple conjecture.

(2) Sur un bas-relief publié par Winckelmann, et qui repréſente ce ſecond enlèvement, on voit effectivement un vaiſſeau préparé pour la fuite. (*Mon. ant. num. 116.*) Une pierre gravée, rapportée par Montfaucon, fourniroit un ſecond exemple, ſi ce n'étoit évidemment un ouvrage moderne, ce dont cet Antiquaire célèbre ne paroît pas s'être douté. (*Supplém. aux antiq. expl. T. IV. p. 79.*) Dans la deſcription des pierres gravées du Cabinet du B. de Stoſch, Winckelmann rapporte l'enlèvement d'Hélène par Théſée et ſon ami Pirithoüs, mais ſans entrer dans aucun détail ſur la compoſition du ſujet. *p. 330. num. 87.*

PROTÉSILAS
ET
LAODAMIE.

CETTE belle Cornaline offre un ſujet dont l'explication n'eſt pas ſi aiſée qu'on pourroit le ſuppoſer à la première vue. Ce ſont deux amans ſur une eſpèce de lit de repos qui ſe livrent à une familiarité ſans reſerve, tandis que Mercure, aſſis à côté ſur le même lit, les obſerve attentivement et ſemble attendre avec impatience la fin de cette entrevue. Les mêmes figures, ſans autre variété que dans les attitudes, ſe rencontrent ſur une pierre publiée par M. de Gravelle, (1) qui a cru y reconnoître Mercure conduiſant les ames aux enfers. Quoiqu'il en ſoit de cette explication, il me paroît certain que le ſujet, tel qu'il eſt repréſenté ſur notre pierre; renferme un ſens tout différent; car ici Mercure n'eſt pas en action, mais ſimple obſervateur, paroiſſant n'attendre que le moment d'exécuter ſes ordres à l'égard des deux amans. Cette attitude me donna lieu de reconnoître dans ce tableau la fable de Protéſilas, héros theſſalien, qui le premier des Grecs fut tué à la deſcente ſur le rivage troïen. Inconſolable de la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, Laodamie obtint des Dieux qu'il fût permis à Protéſilas de revenir au monde et de paſſer quelques inſtans avec elle avant d'en être ſéparé pour jamais. Mercure fut chargé de ramener cet époux chéri à ſon épouſe et de le reconduire au terme preſcrit. Tel eſt le récit de la plupart des Mythologues; *PLANCHE XXXVI.*

(1) *Rec. de pierr. grav. T. I. num. VIII.*

PLANCHE XXXVI. car ſelon d'autres, cette grâce fut accordée par Pluton aux inſtances de Protéſilas même. (2)

ULYSSE DE RETOUR EN ITHAQUE.

PLANCHE XXXVII. LE ſujet que repréſente ce Camée exécuté ſur une Chalcédoine, ſe voit auſſi preſque ſans aucune variation, pas même dans les attitudes arbitraires, ſur un bas-relief de la Villa Albani à Rome, dont M. l'Abbé Fea a donné l'eſtampe. (1) Dans l'article de la planche XX. nous avons cité un exemple d'imitation ſemblable ſur des monumens de différente eſpèce. Quant à l'explication du ſujet, l'auteur que je viens de nommer, quoiqu'il n'en parle qu'en paſſant, croit que c'eſt une

(2) *Lucian. dial. mort. 23. Propertius L. I. Eleg. 19.* En expliquant d'après cette fable le ſujet de notre pierre, je prévois bien qu'on m'objectera, que l'attitude des deux amans ne convient pas à l'entrevue de Protéſilas avec ſa femme, et que le même ſujet eſt traité ſur un bas-relief avec toute la décence qu'il exige. (*Winckelmann Mon. ant. n. 123.*) Mais la loi de bienſéance, ſi reſpectée d'ailleurs par les anciens artiſtes dans les monumens d'un autre genre qui nous reſtent, n'a pas toujours été obſervée dans les pierres fines; car à l'égard de celles-ci, qui n'étoient pas gravées par autorité publique ou expoſées à la vue de tout le monde, ceux qui commandoient une gravure, et les graveurs mêmes, avoient ſans doute la liberté de diſpoſer de la compoſition du ſujet et des attitudes des figures ſuivant leur fantaiſie. Il ſuffiſoit donc d'un homme voluptueux, ou d'un artiſte libertin, pour changer en caricatures licentieuſes, et parodier, pour ainſi dire, les ſujets les plus ſérieux. Il ſeroit facile de produire pluſieurs exemples de cet abus ſur les pierres gravées. D'ailleurs en ne prêtant point à Protéſilas le caractère ſombre et ſévère ſous lequel on avoit coutume de repréſenter les revenans, l'artiſte n'a fait peut-être que ſe conformer aux idées de quelques anciens écrivains. Dans Lucien, par exemple, Proſerpine engage Pluton à faire toucher Protéſilas de la baguette de Mercure, afin que transformé en beau jeune homme, tel qu'il étoit quand il ſortit de la chambre nuptiale, il n'effraye pas ſon épouſe en ſe préſentant à elle avec ſa tête de mort. (*loc. cit.*) Auſone ne s'éloigne pas beaucoup de notre gravure dans ces vers: (*Carm. 325. 35.*)

Praereptas queritur per inania gaudia noctes
Laodamia duas, vivi functique mariti.

Et Servius rapporte que Laodamie mourut dans les bras de ſon mari. (*ad Aen. VI. 447.*) Que ſi l'on rejette l'explication que je viens de donner, il ſera toujours bien difficile d'allier d'une manière ſatisfaiſante Mercure, dans l'attitude où nous le voyons, avec le groupe de ces deux amans.

(1) *Storia del disegno T. I. p. 239.*

une fcène qui fe paffe dans un garde-manger. (2) Il n'a pas fait attention que la figure affife du côté droit repréfente indubitablement Ulyffe, qu'on ne fauroit méconnoître à la forme particulière du bonnet par lequel il eft caractérifé fur tous les monumens. Ulyffe une fois reconnu, on ne peut tarder beaucoup à s'apercevoir que l'action repréfentée fe rapporte à fon retour en Ithaque. Ce fut alors que, fuivant Homère, il parut fous le dehors d'un mendiant, vétu d'une robe courte et déchirée, et muni d'un bâton pour toute arme. Fidéles au récit des poëtes, les artiftes ont toujours fuivis ce coftume, toutes les fois qu'ils l'ont repréfenté rentrant dans fon pays; témoin les médailles de la famille Mamilia, fur lefquelles la figure d'Ulyffe reffemble parfaitement à celle de notre Camée. *PLANCHE XXXVII.*

C'eft donc entre fon retour en Ithaque et le moment où il fe fit connoître aux amans de Pénélope, qu'on doit fuppofer s'être paffé la fcène qui fait le fujet de notre pierre. En la comparant au récit d'Homère, (3) on y remarque l'apprêt d'un de ces fréquens repas inftitués par les prétendans, dont deux feuls fe préfentent. L'un plonge le couteau dans la gorge d'un bélier, l'autre affis tient un cochon de la main droite, tandis qu'un autre homme à genoux qui eft vraifemblablement ce chévrier méchant qu'Homère nomme Mélanthée, verfe d'un outre du vin dans une coupe. On fait affez jufqu'où étoient pouffées l'effronterie et l'infolence des amans de Pénélope, qui ruinoient la maifon du maître abfent en faifant bonne chère à fes dépens. Celui des prétendans qui eft affis en face d'Ulyffe et qui paroît le regarder d'un oeil fixe, eft apparemment Antinoüs ou Eurymaque: c'étoient

(2) *Ibid. T. II. p. 142. et T. III. p. 424.* (3) *Odyff. XVII et feq.*

PLANCHE XXXVII. du moins les plus effrontés, et qui ſe plaiſoient le plus à inſulter le mendiant ſuppoſé. La femme debout pourroit être la fidelle Pénélope qui, regardant Ulyſſe avec attention, ſèmble avoir quelque preſſentiment du bonheur qui l'attend; ſi ce n'eſt plutôt, à en juger par ſon vêtement trop négligé, une des femmes auxquelles Pénélope avoit enjoint de ſoigner l'hôte de leur mieux.

Le deſſein et la compoſition entière ſur cette belle Chalcédoine ſont, ſans contredit, de main de maître. On peut y remarquer entr' autres, que les anciens artiſtes ſe plaiſoient à répéter des attitudes qui ſur d'autres monumens avoient fait un bon effet. De-là vient que ſur la fameuſe pierre gravée, appelée communément le cachet de Michel-Ange, et ſur un très-beau Camée publié par le Comte de Caylus, (4) on voit, comme ici, un homme à genoux, ténant ſur l'épaule un outre duquel il laiſſe couler du vin dans une coupe; et que ſur une pierre du Cabinet du Grand-Duc, l'on rencontre également un homme debout ſerrant entre ſes jambes un bélier dans la gorge duquel il enfonce le couteau. (5)

HÉROS INCONNUS.

PLANCHE XXXVIII. IL eſt hors de doute que les anciens artiſtes auſſi bien que les modernes, et particulièrement les graveurs en pierres fines, travailloient ſouvent d'après leur ſeule imagination, afin de déployer dans ces ouvrages de pure fantaiſie leur habileté

(4) *Rec. d'Ant. T. II. p. 115*

(5) *Mus. Florent. T. II. Tab. 72. n. 2.*

dans les différentes parties du deſſein et de la gravure : il y a donc toute apparence que le graveur de cette Cornaline n'a eu en vue que de faire preuve de ſes connoiſſances anatomiques, et de ſa ſupériorité dans l'imitation de la nature. Tous les connoiſſeurs qui ont été à portée d'examiner l'original, dont l'eſtampe ne rend point les fineſſes, ſont convenus que cette pièce eſt un chef-d'oeuvre de l'art grec, et qu'elle mérite à tous égards d'être miſe à la tête de celles de ſon genre. Au reſte, cette figure à mi-corps ſe trouvant dépourvue de tout ce qui pourroit la caractériſer, il n'eſt pas poſſible de lui donner une dénomination. Celle même de Héros que je lui donne, eſt ſujette à conteſtation. *PLANCHE XXXVIII.*

* * *

LA pierre qu'offre cette planche eſt de toute beauté. C'eſt une Chalcédoine, ſéparée au milieu par une couche blanche, et coupée en talus. La gravure en creux repréſente un jeune Héros tout nud qui s'appuie du bras gauche ſur une colonne. La haſte et le bouclier ſont des attributs trop vagues pour qu'on puiſſe faire un choix dans la multitude des Héros de l'antiquité. *PLANCHE XXXIX.*

HÉLÈNE.

PLANCHE XL. JE termine ce recueil par une pierre qui n'a d'autre mérite que d'être du nombre de celles qu'on eſt convenu de nommer étruſques, (1) et qui ſont recherchées avec beaucoup de paſſion par quelques amateurs. Elle a tout ce qui eſt propre aux

(1) C'eſt au moins l'opinion commune établie de nos jours par Gori, Caylus, Winckelmann, et par d'autres qui ſe sont efforcés de diſtinguer le ſtyle de chaque nation ancienne. Pour ne parler que des pierres gravées, le véritable caractère d'un ouvrage étruſque, ſelon eux, ſe fait reconnoître aux mouvemens forcés des figures, aux muſcles trop prononcés, aux ailes ajoutées à preſque toutes les Divinités; dans les draperies, ce ſont des plis droits et parallèles; enfin c'eſt le grênetis qui ſert de bordure, et des lettres réputées étruſques auſſi bien que des inflexions des mots grecs. Malgré ce caractère je ſuis perſuadé qu'on ne fait paſſer que trop ſouvent des ouvrages tout-à-fait grecs, mais d'un âge fort reculé, pour des ouvrages étruſques. Si les Savans que j'ai nommés, avoient conſulté les médailles les plus anciennes des villes de la grande Grèce et de Sicile, comme celles de Tarente, de Crotone, de Sybaris, de Caulon, de Syracuſe, d'Himera, de Camarine, et d'autres, ils auroient reconnu ſans doute, que ces pièces, toutes grecques qu'elles ſont, portent cependant les mêmes caractères que je viens d'expoſer, et qu'ils ont eu la prévention d'attribuer excluſivement aux productions étruſques. Mais ce n'eſt pas le ſeul tort qu'ils aient fait aux Grecs; ils ont encore méconnu leur langue. Séduits par ces marques diſtinctives, ils ont hardiment qualifié d'étruſques les inſcriptions qu'on trouve quelquefois à côté, nonobſtant que les mots en ſont manifeſtement grecs, ainſi que les lettres, telles qu'on les voit ſur les médailles que j'ai citées tantôt, ſur les tables amycléennes, ſur celle de Sigée, et ſur tant d'autres monumens de la plus haute antiquité. Tout récemment encore, avec quel fondement a-t-on pu appeler étruſque une pierre qui repréſente Pâris dans un ſtyle grec très-ancien, quand ſon nom n'y eſt altéré en rien, et qu'il s'y trouve écrit en lettres qu'on rencontre ſi ſouvent ſur les médailles les plus anciennes de la grande Grèce? (*Notizie ſulle antichità di Roma per l'anno 1785. p. 89.*) Je pourrois encore alléguer d'autres exemples; mais il ſuffira d'obſerver qu'en attribuant aux Etruſques ce qui appartient effectivement aux Grecs, on tire très-ſouvent de fauſſes concluſions pour l'hiſtoire de l'art: c'eſt ainſi que Winckelmann, ſe fondant ſur de ſemblables monumens, prétend que ceux des Etruſques l'emportent ſur les monumens des Grecs quant à l'antiquité. (*Hiſt. de l'art.*) Je penſe donc que ſans recourir aux Étruſques, il eſt bien plus naturel d'attribuer aux Grecs les monumens dont le ſtyle, la langue, et les lettres leurs étoient propres, ainſi que le prouvent leurs médailles. Rélativement à la pierre que nous décrivons, comme l'inſcription **ΕΛΙΝΑ** s'éloigne un peu du grec **ΕΛΕΝΗ**, quoique les formes de toutes les lettres ſe rencontrent dans le plus ancien alphabet grec, il ſe peut bien qu'elle ait été gravée chez une des nations indigènes de l'intérieur de l'Italie, leſquelles, en imitant les Grecs leurs voiſins dans les productions de l'art, ſe ſervoient de leurs lettres, et ne laiſſoient pas de faire quelquefois de petites violences aux mots grecs qu'ils adaptoient à la prononciation de leur langue vulgaire. Toutefois il ne faudroit pas en conclure que tous les monumens de ce genre doivent être rapportés excluſivement aux Étruſques, tant d'autres nations de l'Italie pouvant également les réclamer. La preuve

aux pièces de ce genre, deffein, ailes, draperie, grênetis, forme des lettres. A en juger par la gravure feule, fans le fecours de l'infcription ELINA, c'eft-à-dire, Hélène, (2) on ne feroit jamais parvenu à y reconnoître la plus belle femme des temps héroïques de la Grèce. Si elle paroît ici avec des ailes, c'eft parce que, fuivant d'autres généalogies mythologiques, elle paffoit pour fille de Néméfis, qui en porte auffi, ou parce que les artiftes de l'ancienne Italie, à l'exemple des plus anciens Grecs, ajoutoient des ailes à la plupart de leurs Divinités; car il y a plufieurs témoignages qui prouvent qu'Hélène étoit révérée comme Déeffe auffi bien dans l'Italie que dans la Grèce; (3) mais quant à la libation qu'on lui voit faire fur notre Cornaline, je ne faurois comment l'expliquer. *PLANCHE XI.*

de ce que j'avance, ayant befoin de beaucoup de difcuffions, ne fauroit trouver place dans cet ouvrage.

(2) Sur les monumens de l'ancienne Italie on voit fouvent l'E changé en I, et réciproquement. Ainfi on lit *Achele* et *Achile* pour *Achilles; Alixander*, *Mircurius* pour *Alexander*, *Mercurius.* Sur les médailles de Teanum on rencontre *Tiano*, *Teanur*, *Tianur*, *Taanur*.

(3) Suivant Hérodote elle avoit un temple à Lacédémone. (*L. VI.* §. *61.*) Euripide fait mention de fon apothéofe à la fin des tragédies d'Orefte et d'Hélène, et Dion Chryfoftôme fe plaint de ce qu'elle paffoit pour Déeffe dans la Grèce. (*Orat. XI. p. 154.*) En Italie on la voyoit dans une peinture très-ancienne au temple de Lanuvium, (*Plin. L. XXXV.* §. *6.*) et felon Denys d'Halicarnaffe, les Romains la mirent au rang des demi-Dieux, et l'honoroient d'un culte, ainfi qu'Hercule, Efculape, et grand nombre d'autres. (*L. VII. p. 478.*)

F I N.

werden Sie sagen, kann jedes Kleid anziehen, selbst die Jacke des Hanswurstes, ohne dadurch seine Vorzüge zu verlieren, nur macht die Jacke ihn nicht zur poetischen Natur. Und so mögen Sie wohl den gothischen Geschmack stets für einen Beweis der Barbarey halten, wenn auch einzelne Genien in seinen Fesseln die angeborne Freyheit ihres Geistes bewahrten.

Diese Meinung aber erscheint, — mit Ihrer Erlaubniß, — als prosaisch und gemein, wenn sie nach den Grundsätzen beurtheilt wird, welche Hr. v. Arnim in einer dem Wunderhorn angehängten Abhandlung von Volksliedern aufgestellt hat.

Ich will es versuchen, Ihnen den abgezogenen Geist dieser Schrift mitzutheilen, und werde

„durch möglich wurde, daß in Frankreich fast „alle Volkslieder erloschen waren.“ — „Wenn die „Kinderwärterinnen beym Ausfegen der Zimmer „singen, so wird dem Hrn. v. Arnim dabey ganz „stille, und was ihm in die Ohren gefallen, das „reizt ihn höher, zu den Bergleuten hinunter, bis „zu dem Schornsteinfeger hinauf.“ — Daraus folgert er denn, mit den Worten eines seiner liebsten Herzblätter, „daß durch die „Volkslieder viel unflätig Zutrinken und andere „Laster möchten verhindert werden.“ — „Er ist er„bittert gegen alle Kunstsänger, welche mit vor„nehmen Anstande auf dem Theater und in Con„certen ihren Kram ausschreyen.“ Ein Gesang von Crescentini z. B. würde, seiner Meinung nach, „wenn wir zu rechtem Verstande kämen, „uns antreiben, ihn von den Brettern hinunter „zu jagen; wir würden uns lieber selbst hinstel„len, zu singen, was uns einfiele und allen wohl„gefiele.“ Es müsse, scheint der Verf. zu glauben, schöner als der Gesang der Kunstsänger klingen, wenn der fünfte Stock die Kehlen nach eigenem Behagen zum Rundgesange anstimmte, denn das Volk da oben ist „ein physikalisches Cabinet „von geraden und krummen, hölzernen und „blechernen Röhren und Instrumenten.“

daraus läßt sich denn ziemlich sicher schließen, daß wir dereinst eine Volkspoesie, und mit ihr eine bessere politische Existenz, erhalten werden. Die noch übrigen lebenden Töne, die der Hr. v. Arnim in dem Wunderhorn vor dem Erlöschen bewahrte, „werden den großen Riß der „Welt mit ihrem Zeigefinger zusammen heilen. — „Wo Deutschland sich wieder gebiert, wer kann „es sagen?“ fragt er bescheiden. „Wer es in „sich trägt, der fühlt es mächtig in sich regen; „als wenn ein schweres Fieber sich löst in Durst, „und wir träumen, das langgewach„sene Haar in die Erde zu pflanzen, „und es schlägt grün aus, und bildet „über uns ein Laubdach voll Blu„men.“

„Dem verständigen Leser,“ setzt Hr. v. Arnim hinzu, nachdem er noch beyläufig das Wunderhorn selbst für das beste Buch erklärt, das er kenne — „wird dies genü„gen. Was die Recensenten anbelangt, „sie lesen dies so wenig als das übrige; wir le„sen sie dafür eben so wenig. So sind wir mit „einander im ewigen Frieden.“

So schließt der Hr. Achim von Arnim; ein Mann, in dem Hr. L. v. Seckendorf und eine

Menge neuerer Autoren ihr hohes Muster erkennen. Ich bitte Sie, mein Herr, prüfen Sie nach diesen Grundsätzen Ihre Theorie der schönen Wissenschaften von Neuem. Schon der Styl des Verfassers muß Sie anziehen. Wie die Wogen des Waldstromes aus einem hohlen Felsen, so brausen die Gedanken aus dem Kopfe dieses erhabenen Schriftstellers, dem der Geniedrang selbst die Brust zu zersprengen droht. Prüfen Sie, und theilen Sie Ihren Lesern bey Gelegenheit aufrichtig das Resultat davon mit. Sie werden auch mich dadurch verbinden, denn bis jetzt bin ich wirklich ungewiß, ob es nicht in dem Kopfe des Hrn. v. Arnim ein wenig spucke, und ob man sich nicht schämen müsse, ihn für ein nachahmungswürdiges Vorbild zu halten.

als einen Nationalcharakter besäßen, ungerecht gefunden, und die Ueberreste altdeutscher Kunst als Beweise angeführt, daß es uns an Originalität keines Weges fehle. Die gothische Baukunst, die Gedichte der Minnesänger, und die altdeutsche Mahlerey, alle drey vaterländischen Ursprungs, werden der griechischen und römischen Kunst gegenüber gestellt, und als ein, eben so wie diese, in sich vollkommen geschlossener Kreis des Schönen anerkannt. Die Formen der altdeutschen Kunst wieder unter uns einzuführen, scheint nun den literarischen Patrioten das sicherste Mittel, auch unsern politischen an der Fremdheit, wie an einer abzehrenden Krankheit leidenden Körper, wieder zur Gesundheit zurückzuführen.

Und was ist Schuld, daß die Poesie aus dem Leben verschwand? — Wir wurden nach Hrn. v. Arnim prosaisch und leer, „weil die Regierungen leichtsinnig genug waren, den Bettel einzustellen; weil man alle Landstreicher verbannte, als wenn dem Staate und der Welt „nicht gerade diese schwärmenden Landsknechte „und irrenden Ritter zu seinen schwierigsten Unternehmungen allein taugten.“ — Im höchsten Grade anziehend war dabei dem Verfasser, was er von ziehenden Schauspielern, insonderheit aber von den Zigeunern, sah und hörte. „Er erinnert sich noch, daß diese, im Kriege echten Soldaten „und im Frieden zuverlässigen Aerzte, ihm aus der „Hand wahrsagten; – und sagten sie ihm etwas „Gutes,“ gesteht der edle Mann, „so sagt er „wieder Gutes von ihnen. Wir danken,“ nach ihm, „die mehresten unserer Arzneyen, den Zigeunern, denn ihr Liebling war Paracelsus.“ Wundern Sie sich ja nicht über diese historische Notiz. Vielleicht hatten Plinius und Dioscorides ihre Weisheit auch nur den Zigeunern zu danken. — „Und diese poetischen und medicinischen Wohlthäter des Menschengeschlechts,“ ruft Hr. v. Arnim aus, „haben wir verstoßen und verfolgt; durch so viel Liebe konnten sie keine Heimath erwerben!“

Was ist dafür auch aus der Welt geworden, seitdem Bettler, Zigeuner und Landstreicher nicht mehr in Ehren gehalten werden? Die Leute sind jetzt „nur sehnende, wähnende Embryonen von Menschen; Wenigen ist Jugend, Wenigen Alter; — den Störchen möchte „Hr. Achim von Arnim zuwinken: bleibt weg, „hohlt keinen aus dem großen Wasser auf die „Welt.“ Der Verfasser bemerkt jedoch auch einige frohe Erscheinungen, welche den zurückkehrenden poetischen [illegible] verkunden. Er schöpft neue Hoffnungen für die künftige Generation, „wenn „deutsche Handwerker ihm tröstend ins Herz „singen, bey dumpfer Nachtluft.“ „Noch nicht „ganz erdrückt von der ernsthaften Dummheit,“ meint er, [illegible] das liebliche Symbol des werkthätigen Lebens, die Freymaurerey. Noch „stehen mitten inne als Künstler und Erfinder der neuen Welt, die herrlichen „Studenten; und auch die rauchenden Wachtstuben werden nicht immer von „den Musen gemieden. — Noch gibt es wunderliche Musiker auf den Marktschiffen des Rheins; noch gehen zur „Zeit des Faschings in den Tanzkellern der Wiener Vorstädte rein witzige Lieder um;“ — und

unserer reifen Prüfung unterzogen haben, finden wir zu beschließen, was folgt: Die unter dem Titel des Knaben Wunderhorn bekannte Sammlung von Volksliedern sey, als zur Hälfte unecht, abgeschmackt und ganz werthlos, der scharfen Scheere eines der critischen Amputation kundigen Mannes zu übergeben, die angehängte ästhetisch-politische Rhapsodie des Hrn. A. v. Arnim aber, als rein toll und heillos, in der Polterkammer des hiernächst zu errichtenden literarischen Bedlams, wohl versperrt und geknebelt, aufzubewahren. Urkund dessen. etc.

Wien im 1. Vollmond des Jahres 1808.

Der Präsident und die zeitigen Secretärs der stillen Gesellschaft.

[illegible]

I.



Grandeur naturelle.

Apothéose d'AUGUSTE.

Sardoine Onyx Camée

11.



Grandeur naturelle

AUGUSTE *et la Déesse* ROME.

Chalcédoine Camée

III.



Grandeur naturelle

AIGLE ROMAINE.

Sardoine Onyx Camée

IV.

Grandeur naturelle

Tête d'AUGUSTE (au revers de la pierre précéd.

Sardoine _ Onyx. Camée

S. Billet del.

Kohl sc.

V



Grandeur naturelle

BUSTE DE TIBÈRE.

Chalcédoine Camée.

Kibler del. *Kohl sc.*

VI.



Grandeur naturelle

AGRIPPINE *femme de Germanicus.*

Sardoine Onyx. Camée

Kohler del. *Mark sc.*

VII.



Grandeur naturelle.

L'EMPEREUR CLAUDE et sa Famille.

Sardoine Onyx Camée

VIII.



Grandeur naturelle.

BUSTE D'HADRIEN.

Sardoine_Onyx Camée

Kibler del. *Schütz sc.*

IX.



ANTINOÜS.

Sardoine Onyx. Camée

Kehler del. *Ponheimer*

X.



Grandeur naturelle

PTOLÉMÉE *Philadelphe* ARSINOË

Sardoine Onyx Camée

XI.



TÊTE d'un ROI.

Hyacinthe

Hubler del.

Portier

XII.



Grandeur naturelle

CYBÈLE.

Chalcédoine_Onyx. Camée

C. Kehler del. *C. K...*

XIII.



Grandeur naturelle.

JUPITER *foudroyant*

Sardoine-Onyx. Camée

XIV.



Grandeur naturelle

NEPTUNE et d'autres figures.

Agathe Onyx Camée

Kibler del.

M. sc.

XV.



NÉRÉIDE sur un TRITON.

Cornaline

C. Köhler del. *P. [illegible]*

XVI.



TÊTE D' APOLLON.

Hyacinthe

Kibbe del [illegible]

XVII.



APOLLON jouant de la Lyre

Cornaline

Köhler del.

[illegible] sc.

XVIII.



BUSTE DE MINERVE.

Jaspe rouge

Kibler del.

Mar.

XIX.





MINERVE couronnant BACCHUS.

Sardoine_Onyx Camée de deux côtes

del. *Sc.*

XX.



ORESTE [illegible]

[illegible]

XXI.



MINERVE *décidant en faveur d'Oreste.*

Cornaline

Kibler del.　　　　*Dunn*

XXII.



BACCHANALE.

Cornaline.

Kehler del. *Kohl sc.*

XXIII.



BACCHUS ET ARIADNE.

Sardoine_Onyx. Camée

XXIV.



BACCHUS ET ARIADNE.

Sardoine_Onyx. Camée.

Kibler del.   Mangi i.

XXV.



BACCHANTE.

Cornaline

. Mark' sc.

XXVI.



HERCULE AVEC TÉLÈPHE.

Cornaline.

Kilter del. *Mark.*

XXVII.



HERCULE AVEC TÉLÈPHE.

Cornaline.

C. Kibler del.t

C. Vurmer sc.

XXVIII.



CASTOR ET POLLUX.

Sardoine.

XXIX.



CUPIDON ET PSYCHÉ.

Jaspe rouge

XXX.



Grandeur naturelle

HARPOCRATE.

Prime d'Émeraude Camée.

Kibler del.

Pinhémer sc.

XXXI.



TÊTE DE MÉDUSE.

Cornaline_Onyx. Camée

C. Köhler del. L. Portman sc.

XXXII.



THÉSÉE vainqueur du Minotaure
Sardoine_Onyx.

Kibler del. *Mal.*

XXXIII.



Grandeur naturelle

PHÈDRE ET HIPPOLYTE.

Sardoine_Onyx. Camée.

Kibler del. Köhl sc.

XXXIV.



LÉDA.

Cornaline.

Killer del.

Durmer

XXXI.

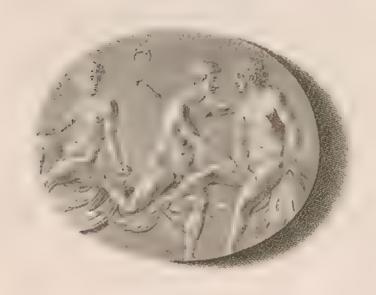


ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE.

Sardoine_Onyx. Camée

Kibli del. *Dum... sc.*

XXXVI.



PROTÉSILAS ET LAODAMIE.

Cornaline.

Kohler del. *Durmer s.*

XXXVII.



ULYSSE de retour en Ithaque.

Chalcédoine Camée

Keller del.

Duruy

XXXVIII.



HÉROS INCONNU.

Cornaline.

Kibler del. *Durmer sc.*

XXXIX.



HÉROS INCONNU.
Chalcédoine_Onyx.

Kibler del. *Schütz sc.*

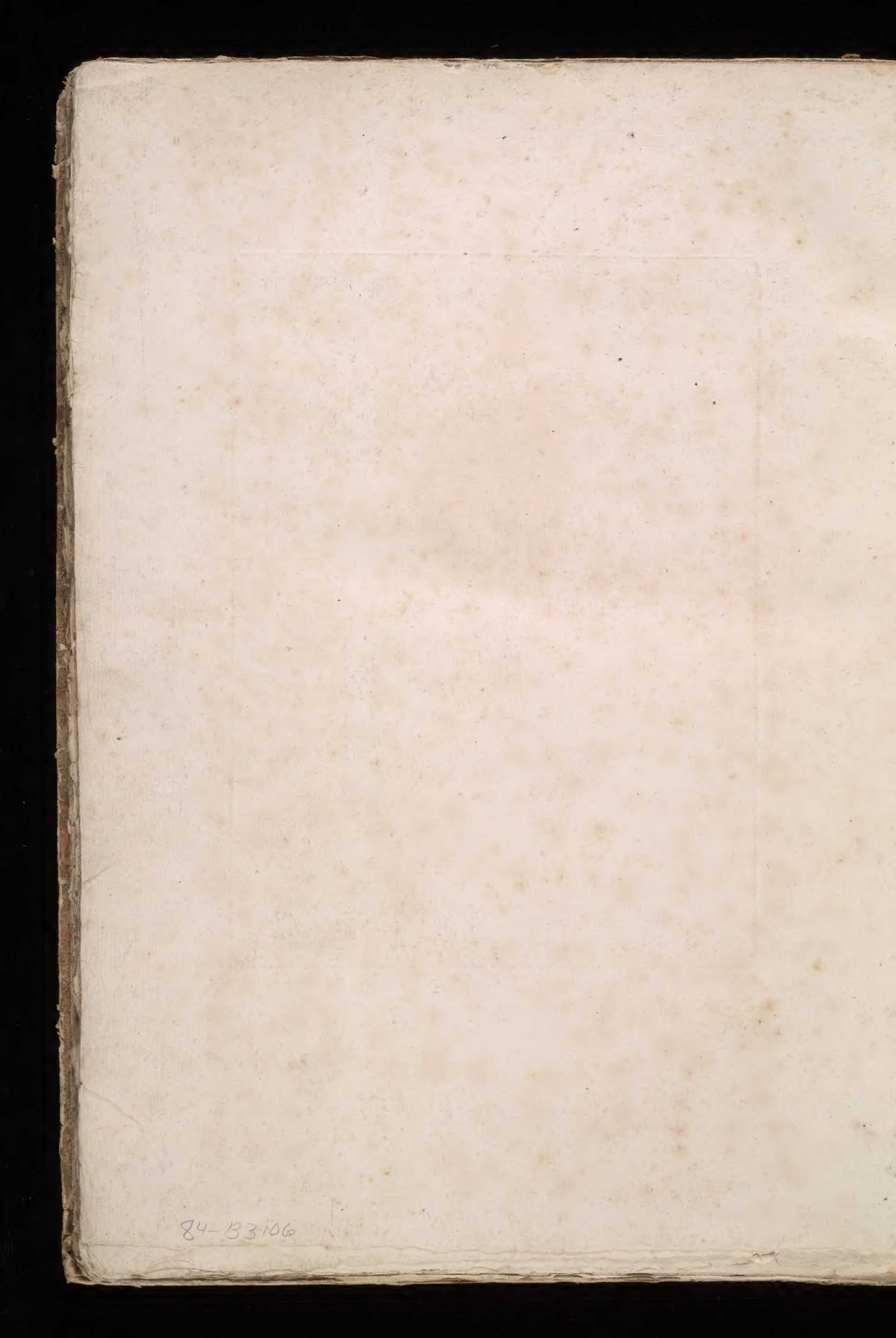
XL.



HÉLÈNE.

Cornaline.

Kibler del. *Ponheimer sc.*



1870 VII
W. e

